

ADULTES

Angela  
Behelle

*Le premier pas*

Version illustrée

*La Société - Tome 8*

La Bourdonnaye



# **LE PREMIER PAS**

## **LA SOCIETE – TOME 8**

### **Roman illustré**

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10  
décembre 2014 à 14:54

La Bourdonnaye  
<http://www.labourdonnaye.com>  
[contact@labourdonnaye.com](mailto:contact@labourdonnaye.com)

Création graphique couverture: Scriptoria-crea  
Photo: © Yurok Aleksandrovich/Fotolia  
Illustrations: Augustin Popescu

Collection « Adultes »  
Le premier pas (La Société – Tome 8)  
Direction littéraire: Benoit de La Bourdonnaye

## **TEXTE INTÉGRAL**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

@ La Bourdonnaye, copyright décembre 2014  
ISBN EPUB: 978-2-8242-1048-3

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet ([famillethollet69210@gmail.com](mailto:famillethollet69210@gmail.com)) - 10  
décembre 2014 à 14:54

**LE PREMIER PAS**  
**LA SOCIETE – TOME 8**

**Roman illustré**

**Angela Behelle**

**La Bourdonnaye**

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10  
décembre 2014 à 14:54

# SOMMAIRE

**Couverture**

**Titre**

**Crédits**

**Sommaire**

**Du même auteur**

**Avertissement sur le contenu**

**Début du roman**

**Fin du roman**

**Note de l'auteur**

**L'auteur**

**Quatrième de couverture**

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10  
décembre 2014 à 14:54

# DU MÊME AUTEUR

*Qui de nous deux? (La Société – Tome 1)*, roman, La Bourdonnaye, juin 2012  
*Mission Azerty (La Société – Tome 2)*, roman, La Bourdonnaye, octobre 2012  
*A votre service! (La Société – Tome 3)*, roman, La Bourdonnaye, janvier 2013  
*La Gardienne de l'Oméga (La Société – Tome 4)*, roman, La Bourdonnaye, mai 2013  
*L'inspiration d'Emeraude (La Société – Tome 5)*, roman, La Bourdonnaye, septembre 2013  
*La fille du Boudoir (La Société – Tome 6)*, roman, La Bourdonnaye, décembre 2013  
*Sur la gamme (La Société – Tome 7)*, roman, La Bourdonnaye, mars 2014  
*Between The Two of us (The Society Vol.1)*, roman, La Bourdonnaye, novembre 2013  
*Voisin voisine*, roman, J'ai lu, septembre 2014

## A paraître

*Le Caméléon*, roman, J'ai lu, avril 2015  
*Secrets diplomatiques (La Société – Tome 9)*, roman, La Bourdonnaye, juin 2015  
*Au bonheur de ces dames*, roman, Blanche, octobre 2015  
*Paris – New York (La Société – Tome 10)*, roman, La Bourdonnaye, Décembre 2015

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10  
décembre 2014 à 14:54

# AVERTISSEMENT SUR LE CONTENU

L'œuvre qui vous est proposée ci-après est une [fiction](#) érotique destinée à un public [majeur et averti](#) et n'a pour objectif que le [divertissement](#).

Toute ressemblance avec des faits, des lieux ou des personnes, existants ou ayant existé serait entièrement fortuite et indépendante de notre volonté.

D'une manière générale et pour l'ensemble des récits appartenant à cette collection, l'auteure s'est affranchie de nombreuses règles de [morale, de religion ou de déontologie](#).

*[Ces histoires sont donc susceptibles de heurter certaines sensibilités.](#)*



— Tu aimes ça!

Indéniablement, lui aussi. Ce charmant monsieur qui savoure à haute voix que je lui gobe les testicules bande généreusement. J'ignore qui il est, je m'en fous. Tout ce que je sais, c'est qu'il est ici pour une raison bien précise, la même que la mienne. Ce point commun suffit à ce que nous nous comprenions. Les membres de la Société qui fréquentent *L'Écarlate* se dispensent souvent de longs discours. Il appuie sur ma tête en imprimant un mouvement plus rapide.

— Suce-la bien, souffle-t-il.

Je m'applique à lui offrir ce qu'il réclame en échange de quoi, j'attends qu'il me rende la pareille. Ici tout est simple et sans ambiguïté. J'aime bien ces soirées spéciales organisées à notre intention. Chacun sait et personne ne cherche à en apprendre davantage, nous sommes à égalité. Tout ce qui compte, c'est le plaisir. Mon partenaire est masqué d'un loup noir qui préserve son anonymat, mais je peux observer l'essentiel de son visage. Il a une bonne cinquantaine d'années qui lui donnent cette assurance très virile que j'apprécie. Son allure générale est encore svelte et élégante. Sa façon de m'aborder, sa voix posée, habituée à se faire entendre, sinon obéir, m'ont plu. À la différence des hommes de mon âge, il déguste en connaisseur, il s'attarde un peu à des préliminaires dont se passe la grande majorité des nouveaux jouisseurs. C'est agréable et excitant, c'est différent.

Je trouve un plaisir supplémentaire à imaginer que je vais me faire baiser par un monsieur que j'ai rencontré quelques minutes plus tôt, dont je ne sais rien, et que je ne reverrai probablement jamais. Cette perspective m'étourdit un peu lorsqu'il m'attire contre lui sur le canapé et qu'il m'embrasse. Tandis que sa langue tourmente la mienne, sa main se promène sur mon corps dénudé, descend sur mon pubis, ses doigts s'immiscent dans ma fente. Son index effleure mon clitoris, et s'introduit dans mon vagin déjà très humide.

— Une envie? se moque-t-il gentiment.

— Je crois.

— J'en suis convaincu, affirme-t-il en retirant son doigt pour le porter à ma bouche entrouverte.

Il me laisse le déguster un moment, puis m'en prive pour retourner à ma chatte alanguie. S'installant plus à son aise, il écarte ma cuisse. Du bout de son majeur, il visite les endroits cachés de mon intimité. Il use de mon nectar afin de poursuivre plus délicieusement son excursion.

— Tu mouilles bien, me félicite-t-il.

Je n'ai rien à répliquer, c'est la vérité. Plus il vagabonde, plus je me liquéfie. Son doigt va et vient lentement jusqu'à trouver très vite le point exact où son insistance me fait haleter. Il ne me laisse aucun répit, et me contraint, par son étreinte, à subir la lancinante montée d'un orgasme qu'il me refuse pourtant à la dernière seconde.

— Si tu en veux, il faudra que tu viennes le chercher, me chuchote-t-il quand j'ose m'en plaindre.

Sur ces mots, il me tend l'une des pochettes que l'on trouve en nombre à l'entrée de la pièce.

— Je suis à ton entière disposition.

Le message est clair, cela me convient. Je déchire rapidement l'emballage tandis qu'il s'allonge plus confortablement. Il contemple sans ciller mes doigts qui appliquent le préservatif sur son gland, puis ma main qui se referme et descend autour de sa verge. Il regarde sans manifester d'impatience. Ce n'est que lorsqu'il s'est assuré lui-même d'être paré correctement qu'il reprend la direction des opérations. S'emparant de mes hanches, il me guide au-dessus de lui, m'invitant ainsi à m'empaler toute seule sur son sexe dressé. Malgré le loup de satin, je devine son amusement à me voir obéir. Je descends lentement sur ce bel objet de plaisir. Je me délecte d'une agréable sensation de plénitude durant quelques secondes, puis j'entame une danse lascive qui m'ouvre de nouveau de furieux appétits de jouissance.

— Chevauche-moi plus fort, me conseille-t-il en plaquant ses mains sur mes fesses pour imprimer une impulsion supplémentaire.

Fouettée par ces paroles crues, je me penche pour donner plus d'énergie à ma cavalcade. Il en profite pour s'emparer de mes seins et les téter goulûment. Des petits élancements électrisent mes mamelons et me font ronronner de bonheur. Constatant l'effet que cette succion produit sur moi, il en augmente l'intensité jusqu'à l'insoutenable limite où une morsure me conduirait pareillement à gémir et me tortiller. Ma chatte palpite, mon déhanché devient frénétique et mon souffle, saccadé.

— Tu vas jouir, affirme-t-il.

Je marmonne un « oui » languissant. Un mouvement brusque de sa part plante alors son sexe au fond de mon ventre. Je me fige avant de succomber définitivement au plaisir. Il profite de ma faiblesse pour me renverser sur le canapé et me pilonner de coups de butoir qui m'arrachent de véritables cris d'extase. Estimant sûrement m'avoir comblée, il se retire sans délai. Sa poigne ferme maintient mes jambes relevées, et sans sommation, c'est à l'orifice voisin que se présente son membre impétueux. Je n'en suis pas surprise; instinctivement, je guettais l'échéance. Mon absence de protestation fait naître un vague sourire sur ses lèvres. Je ne sais pas s'il s'attendait à ce que je l'arrête. En tout cas, il a déjà dépassé le stade des interrogations, l'une de ses mains soutient ma cuisse tandis que l'autre accompagne la lente progression de son sexe en moi. Il s'immobilise enfin en me dévisageant d'un air de défi. Je lui en sais gré, la douleur s'estompe rapidement laissant place, comme chaque fois, à une avide curiosité. C'est donc moi qui initie le mouvement jusqu'à ce qu'il reprenne le contrôle et se mette à onduler sans aucun ménagement contre mon postérieur conquis.

— Caresse-toi!

Son ordre fuse; je glisse une main docile entre mes jambes, et je me masturbe nerveusement pendant qu'il redouble d'ardeur à me sodomiser. Je parviens très vite au seuil d'un nouvel orgasme. Un grognement satisfait de sa part accompagne les spasmes de mon ventre. Ses traits se durcissent, il cesse aussitôt de bouger. Il se contient quelques secondes suffisantes à ce que je m'apaise, puis il s'écarte, et se défait du préservatif. D'un geste assuré, il se donne lui-même le coup de grâce. Se rapprochant de moi, il éjacule sur mes seins, profitant ainsi d'un spectacle qui semble lui convenir. De la même manière qu'il m'a abordée, il ne s'encombre pas de formalités; il me remercie simplement de mon active participation, et me souhaite d'avoir apprécié.

— Je ne pense pas avoir besoin de vous en fournir la confirmation, je lui rétorque avec un sourire

entendu.

— En effet! Je ne suis pas amateur de compliments, je ne vise que l'efficacité.

Sa remarque me refroidit quelque peu. Je me relève aussi dignement que le permet la situation tandis que lui s'est déjà rajusté.

— Eh bien! Vous avez été efficace, monsieur.

Son regard approuve. Cet homme-là a une très haute opinion de lui-même. Sans doute est-elle justifiée, je ne le nie pas. Sa seule présence ici, ce soir, démontre qu'il appartient au cercle fermé de la Société, j'en connais la valeur. Cela devrait suffire en soi, mais son attitude prétentieuse, ses propos incisifs, sa façon de « consommer » hérissent mon orgueil. Moi aussi, je suis membre de la Société, moi aussi, je suis là dans le but unique de m'accorder du plaisir. Faut-il pour autant résumer cela en termes « d'efficacité »?

— Tu n'as pas l'air très heureuse.

La voix de Lou me tire de ma réflexion. Mon regard dubitatif accompagne mon partenaire de soirée vers la sortie. Il s'en va sans se retourner une seule fois, tout aussi déterminé qu'il était entré.

— *Veni, vidi, vici*, je commente avec une ironie à peine voilée.

La jolie directrice de la Société hausse un sourcil avant de me prendre le bras pour m'entraîner vers son bureau. Sitôt la porte fermée, elle me balance une serviette dont je lui suis reconnaissante.

— Il a dû me confondre avec l'une de ces filles que vous employez à l'occasion, je marmonne en retrouvant une mise présentable.

— Ce monsieur sait à qui il a affaire, me dément-elle catégoriquement. Mais si cela peut te rassurer, il n'a pas agi différemment à d'habitude.

— Charmant!

Lou éclate d'un petit rire moqueur et me guide de nouveau vers la salle où les ébats se font plus discrets. Elle s'installe près de moi au bar où elle m'offre une flûte de champagne. Cela fait du bien à ma gorge sèche.

— Tu vois? Maintenant, c'est toi qui dois faire le service après-vente.

Ma remarque l'amuse, mais Lou ne s'égarera pas en confidences. Par l'intermédiaire de la famille Duivel, elle et moi nous connaissons de vue depuis un bon moment, mais il a suffi d'une rencontre, ici même, au sein de *L'Écarlate* dont elle assure la gestion pour que nous devenions amies. Par certains côtés, nous nous ressemblons.

« Des têtes brûlées », affirme mon père.

« Des nanas qui savent ce qu'elles veulent et qui se donnent les moyens de l'obtenir », je dirais plutôt.

Après tout, on n'est jamais si bien servi que par soi-même. J'en fais encore l'expérience, ce soir.

— À ta santé! je lance en cognant mon verre contre celui de Lou qui approuve.

\*\*\*

Je m'étire en levant les bras vers le plafond. Je ne suis pas fâchée que cette journée soit enfin terminée. Les rendez-vous se sont enchaînés à un rythme infernal. En ce moment, on récupère tous les accidentés du ski qui ont besoin de rééducation. Et ça n'a pas manqué aujourd'hui. À croire que les gens aiment prendre des risques. Les sensations fortes les attirent. Moi aussi, certainement, mais dans un registre moins lourd de conséquences.

Dix-huit heures à ma montre.

J'accuse un peu de fatigue. Ces soirées spéciales à l'Écarlate ont le don de mettre mes batteries à plat. Couchée à 3 heures du matin, levée à 7 heures pour descendre bosser, je suis sur les rotules.

Un samedi, en plus!

Il serait cependant malvenu de me plaindre, j'étais volontaire. Et puis, j'aurais pu rentrer beaucoup plus tôt si Lou n'avait pas été de si bonne compagnie. Je me suis davantage amusée avec elle qu'avec mon partenaire masqué qui m'a consacré une demi-heure en tout et pour tout. À bien y réfléchir, Lou n'avait pas tort, il est l'archétype des membres de la Société. Des hommes souvent froids, pressés, soucieux d'efficacité. Je savais pourtant à quoi m'attendre, c'était idiot de m'en émouvoir, mais c'était tout de même la première fois qu'on me plantait là de cette façon.

Un soupir de lassitude m'échappe.

Ma foi, j'ai joui, bu du champagne, ri et partagé un excellent moment avec une amie.

Rideau!

Je coupe l'ordinateur, débarrasse mon bureau des quelques papiers qui traînent et j'éteins ma lampe. La salle d'attente vide me fait l'effet d'un vaisseau fantôme. Béatrice est encore fidèle au poste de pilotage. Elle est l'élément immuable du cabinet. À mon installation ici, aux côtés de mon père, les meubles ont été changés, la décoration refaite. Notre secrétaire, elle, est restée la même, petite et maigre, les lunettes en demi-lune sur le bout du nez et le chignon impeccable. Seule la couleur de ses cheveux a varié du noir corbeau au gris, apportant un peu de douceur à son visage. Sa voix étouffée répond au téléphone, donne les rendez-vous, introduit les patients. Afin de préserver le fameux secret médical, elle a pris l'habitude de chuchoter. Alors, Béatrice chuchote, tout le temps, quelles que soient les circonstances ou les personnes en face d'elle. Ça laisse certains patients perplexes au guichet d'accueil, mais, dès leur deuxième visite, ils ne s'en étonnent plus. Ils en rient parfois. Je le sais, ils m'en font la confiance. Irréductible célibataire, Béatrice fait preuve d'un dévouement envers son métier un dévouement qui confine au sacerdoce. Bien qu'elle ait récemment atteint la soixantaine qui lui permettrait de profiter d'une retraite méritée, elle continue de vouloir veiller au bon fonctionnement du cabinet, et accessoirement sur nous. De toute manière, il ne nous viendrait pas à l'idée de la remplacer. Encore que j'ignore ce qu'en pense réellement mon père, je ne lui ai jamais posé la question. Je crains que, pour lui, elle fasse un peu partie du mobilier. Le physique banal et la voix de confessionnal de notre secrétaire ne sont aucunement le genre de mon cher papa.

Depuis son divorce d'avec ma mère, il y a dix ans, il enchaîne les liaisons, disons... excentriques. Plus il vieillit, plus ses conquêtes rajeunissent. La dernière en date ne devait pas être beaucoup plus âgée que moi. Sans faire le moindre commentaire, Béatrice et moi regardons passer ces belles comètes dans l'existence de Mr Jean-Luc Roche. Béatrice, parce qu'elle n'est que sa secrétaire, et moi, parce que je suis sa digne fille. Nous prenons acte de sa nouvelle lubie en lorgnant le calendrier, histoire de vérifier si elle bat le record de longévité de la précédente.

Papa a toujours extrêmement bien maîtrisé son charme, il en a beaucoup abusé aussi, et pas uniquement dans le cadre strict de la Société. La fidélité et l'exclusivité n'ont jamais été son fort. À la longue, maman s'est lassée de le voir faire le coq de basse-cour au milieu de poulettes qui ne demandaient que ça de le séduire afin de profiter de ses largesses. Ça s'est passé sans esclandres. Elle lui a simplement reproché le fait que ses frasques incessantes devenaient trop difficiles à supporter pour elle qui ne partageait pas le même engagement au sein de l'organisation d'Henri Valmur. Il a eu l'honnêteté de le reconnaître et l'élégance d'endosser tous les torts.

Mes parents se sont mariés alors qu'ils étaient encore étudiants. Lui, en kinésithérapie, elle, dans une école de commerce. Complices en tout, ils ont intégré ensemble la Société. J'ignore dans quelles circonstances ils ont été informés de son existence, ils ne se sont jamais épanchés sur le sujet. Je sais juste qu'ils étaient très amis avec Jacques et Éléonore Duivel. Si, à cette époque-là, ils avaient la même conception des choses et la même motivation, la vie et leurs professions très exigeantes les ont éloignés l'un de l'autre. Cependant, dire qu'ils ne s'aimaient plus serait faux, je crois. Quoi qu'il en soit, après cette séparation presque amiable, ma mère est partie de l'autre côté de l'Atlantique pour épouser un Texan rencontré lors d'une exposition de sculptures. Mon père, lui, continue de collectionner les sculpturales Parisiennes.

De leur union dissoute au fil du temps, il leur reste un souvenir, et pas des moindres: moi.

De ma mère, j'ai hérité un physique agréable, de longs cheveux d'un châtain assez clair et des yeux d'un chocolat profond. Je ne suis ni grande, ni petite, ni maigre, ni ronde, je suis très normale. « Parfaite », dit mon père. Ça peut sembler flatteur quand on connaît ses goûts en matière de femmes, mais voilà, je le soupçonne de manquer terriblement d'objectivité à mon égard. Ma propre opinion sur mon reflet dans le miroir me suffit, je ne suis pas du genre complexé. Sans verser dans l'autosatisfaction à outrance, je me plais, et sans conteste, je plais à d'autres. C'est l'essentiel.

De mon père, j'ai, hélas, recueilli les gènes turbulents. Je m'égarerais à en faire le compte exact. En gros, j'aime le luxe, la vitesse, la fête, le vin, le sexe, bref, tout ce qui fait monter l'adrénaline, tourner la tête et éclater de rire. Contrairement à lui, je ne donne heureusement pas dans la « collectionnisme aigüe » de mes conquêtes. Je ne suis pas douée pour entretenir les plantes vertes, alors un homme... Non, moi, je consomme à l'extérieur, et incognito. Cela simplifie grandement les choses.

Par ailleurs, j'ai un avantage sur mon papa: je suis une femme. Au sein de la Société, et à l'exception de l'obsédé de la performance d'hier, que j'ai décidément du mal à pardonner, ces messieurs sont très galants. Sans me faire entretenir au sens propre du terme, je profite allègrement du fait qu'on m'invite... du moins, d'ordinaire. Cela me vaut donc de ne pas dépenser autant d'argent que mon papounet à qui certaines liaisons ont coûté les yeux de la tête. Ma seule « folie » budgétaire consiste à régler la cotisation annuelle de notre club très privé.

Pas fou, le Jean-Luc!

Il a bien accepté de me parrainer quand je lui en ai fait l'insistante demande, il y a un peu plus d'un an, mais pour le fric, je suis priée de puiser dans ma cagnotte personnelle. Comme c'est grâce à lui que je gagne très bien ma vie, on peut tout de même légitimement considérer qu'il finance indirectement mes loisirs inavouables.

Il rit lorsque je lui dis cela, mais il ne veut surtout rien savoir de ce que je fabrique en dehors du cabinet. Chacun a son pré carré. Si lui affiche fièrement ses créatures qui flattent son orgueil de mâle, moi, je me cache derrière un masque, au sein d'un établissement très élitiste dans lequel il ne met pas un pied. Comme ça, tout se passe à merveille. Bien entendu, nous nous sommes abstenus tous les deux d'informer ma mère de mon entrée dans la Société. Elle en aurait été furieuse, et aurait accablé son ex-mari de tous les reproches possibles. Ce n'est pas la première ni la seule cachotterie que nous lui avons faites.

Au moment du divorce, lorsqu'il s'est agi de me demander mon avis sur mon lieu de résidence, je n'ai pas hésité longtemps. Avec mon père, j'ai toujours eu d'indéniables affinités que je n'éprouvais pas en compagnie de ma mère. Ce n'est pas une question d'amour, ça doit encore être une affaire de gênes.

Ce truc-là me poursuit jusque dans le travail que j'exerce. Si je suis devenue kinésithérapeute, c'est de sa faute. Souvent ballottée entre les emplois du temps de mes parents, j'ai passé ici, près de Béatrice, une bonne partie de ma jeunesse. Je me sentais incroyablement fière de voir sortir les gens du cabinet de mon père. Alors qu'ils y étaient entrés misérables, ils le quittaient généralement avec le sourire, en le remerciant de leur faire du bien. Mon père réparait les corps, il était un sauveur, je l'admirais.

En grandissant, j'ai perdu mes illusions quant aux pouvoirs magiques paternels, mais mon attrait pour ce métier est resté. Aussi m'a-t-il paru naturel de suivre son exemple. Jean-Luc (il a horreur que je l'appelle comme ça) n'a pas caché son immense satisfaction, pour ne pas dire sa joie. Je n'avais pas encore décroché mon diplôme qu'il faisait déjà réaliser des travaux de modernisation au rez-de-chaussée pour que je m'installe près de lui et que je devienne ainsi son associée. C'est idiot, mais j'ai manqué de pleurer d'émotion en découvrant la nouvelle plaque rutilante sur la façade en pierre.

« Frédérique Roche. Kinésithérapeute diplômée d'État »

Elle brillait au soleil sous celle plus patinée de mon cher collègue. Depuis lors, je la regarde toujours avec la même petite dose de plaisir. Côté clientèle, là aussi, j'ai bénéficié outrageusement de son incroyable carnet d'adresses. Papa est ce qu'il serait convenu d'appeler « le kiné des stars ». Son fichier personnel se confond en partie avec le bottin du gotha mondain. Son appartenance à la Société lui a ouvert des portes prestigieuses. J'en ai récolté quelques miettes avant de me forger ma propre réputation et même de lui « voler » amicalement quelques patients fort intéressants. Ces gens fortunés sont incorrigibles, ils pratiquent le ski, le cheval, tout un tas d'activités dangereuses. Quant aux vedettes, il est bien entendu hors de question qu'elles ne soient pas au mieux de leur forme pour paraître en public.

Bref, notre association très lucrative a permis que nous rachetions l'ensemble de l'immeuble de trois étages de la rue Manet, et que j'y aménage ensuite mon nid douillet rien qu'à moi, au dernier. J'y suis bien plus à mon aise que dans l'hôtel particulier qui abrite les amours tumultueux de son propriétaire.

Je crois que papa était aussi soulagé de me voir déménager de chez lui. Je soupçonne même que c'est ce qui a motivé sa volonté d'acquérir le bâtiment dont il n'occupait jusque-là que le rez-de-chaussée et le premier où se situe notre salle de sport. Depuis, nous prenons un grand plaisir à nous retrouver le matin, à boire un café en tête-à-tête avant de commencer la journée, à discuter de nos plannings respectifs et de nos patients. Aussi suis-je assez surprise de constater qu'il est encore là ce soir alors que cela n'était pas prévu. D'ailleurs, à en juger par la mine de Béatrice, elle ne s'attendait pas plus que nous à ce rendez-vous tardif et elle hésite à s'en aller.

— Jean-Luc est retenu en otage? je plaisante en avisant la lumière sous le pas de sa porte.

Elle s'apprête à me renseigner en posant sa voix un ton plus bas encore que d'ordinaire lorsque celui-ci fait irruption et la coupe dans son élan.

— Ah! Fred, tu es encore là, constate-t-il, soulagé. Pourrais-tu venir un instant?

Sourcils froncés, timbre voilé, absence de taquineries... pas normal, ça!

Le coup d'œil dubitatif que j'adresse à notre secrétaire ne m'apporte aucun élément de réponse, mais fait réagir mon père.

— Vous pouvez y aller, Béatrice. Nous n'avons plus besoin de vos services. Passez un bon dimanche!

Affectant une indifférence très professionnelle, elle referme ses carnets de rendez-vous et empoigne son manteau. Son regard plonge dans le mien, il me somme de lui raconter, à la première occasion, ce que j'aurais appris. Je souris, complice, et elle s'en va après avoir murmuré un très habituel « Bonsoir, monsieur Roche » auquel ce dernier répond distraitement.

— Un problème? je m'enquiers avant d'obtempérer à son impérieuse invitation.

— Viens, se contente-t-il d'insister.

Je franchis le seuil de son cabinet; un petit frisson électrise ma colonne vertébrale en découvrant l'identité de son mystérieux visiteur. Je comprends maintenant pourquoi il n'était pas annoncé. Alexis Duivel s'amuse visiblement de ma réaction. Il ne me tend pas la main, je ne m'en formalise pas, je connais suffisamment le personnage. Les relations amicales de nos parents se sont étendues jusqu'à nous. S'il ne s'est pas étonné que je rejoigne les rangs de l'organisation dont il est devenu le vice-président, il ne s'est pas privé de me taquiner à ce sujet. Il a un don particulier pour chatouiller les nerfs. Malgré mes quelques années de plus au compteur, je me sens toujours en face de lui comme devant un juge dont je n'attends aucune pitié.

— Bonsoir, Alexis.

— Bonsoir, Frédérique.

— Que nous vaut cette visite impromptue? Ai-je commis une bêtise? je lance en espérant que ce trait d'humour plaide en ma faveur.

Son regard sombre glisse sur mon père qui a repris sa place derrière son bureau, puis revient rapidement se poser sur moi. Un vague sourire se dessine sur son visage.

Méfiance!

— Je ne suis pas venu te faire la leçon sur ta consommation effrénée de champagne et de beaux messieurs, rassure-toi!

Attaque en piqué du sieur Duivel.

Évidemment!

Je fais une moue boudeuse avant de m'en plaindre.

— Tu aurais pu t'abstenir de cafter.

— Où aurait été le plaisir?

J'en conviens, bonne joueuse, mais tout de même, la chose m'intrigue.

— Tu as vérifié les comptes ou est-ce que c'est Lou qui m'a dénoncée?

— Les deux. J'aime me tenir parfaitement informé.

— Tu es un curieux obsessionnel.

— Tu tiens absolument à ce que nous évoquions ensemble nos petits défauts?

Un éclat de rire m'échappe. En face de nous, Jean-Luc attend patiemment que ça se passe en consultant attentivement un dossier rouge.

— Comment vont Mickaëlla et Gabriel? je cède la première.

— Très bien, je te remercie.

Son remerciement a des accents de point final. Inutile de s'aventurer par là, c'est sans issue. Sa présence chez nous ne cesse tout de même de me surprendre. N'y tenant plus, je tente une question.

— Tu as besoin d'une consultation?

— D'une consultation, non, de vos services, oui.

— Nos services?

Le sourire d'Alexis démontre qu'il aime ce petit jeu du chat et de la souris. Il faut lui soutirer chaque information.

— O.K.! je soupire. Vas-y, balance! J'ai quelques heures de sommeil à rattraper. À cette vitesse-là, je ne suis pas couchée.

Monsieur Duivel reprend son sérieux.

— Jean-Luc? Qu'en dis-tu? interroge-t-il mon père dont les sourcils froncés se détendent au moment où il tourne la tête vers nous.

— En effet, c'est un cas que j'ai déjà rencontré. Mais cela relève avant tout de la psychologie, Alexis.

— Je suis convaincu que son refus est délibéré, en effet.

— Pour quelle raison selon toi?

— Je ne saurais le dire.

Lassée de ce dialogue auquel je ne comprends pas grand-chose, je manifeste ma présence par un raclement de gorge avant de saisir ma chance entre deux répliques.

— Pourrais-je savoir de quoi on cause?

Sur un coup d'œil éloquent d'Alexis, mon père se charge enfin de m'éclairer.

— Il s'agit d'un jeune homme blessé dans un accident de voiture. Fracture du bassin, double fracture de la jambe gauche, énumère-t-il en relisant le dossier.

— Des lésions organiques?

— Heureusement, non. L'intestin, la vessie, les organes génitaux sont indemnes.

— Des lésions neurologiques?

— Le nerf sciatique est chatouilleux.

— Et?

— Les fractures ont été parfaitement réduites, répond-il en scrutant les radios à la lumière de sa lampe. Il a bénéficié d'une excellente prise en charge. Toutes les étapes postopératoires ont été scrupuleusement respectées.

— Et la rééducation?

— C'est là que le bât blesse.

— Comment ça?

— Stéphane a été transféré dans un centre spécialisé dans la rééducation fonctionnelle, reprend Alexis. Mais il a subitement déclaré forfait. Il a quitté le centre, et refuse désormais de sortir du fauteuil roulant où il prétend être à sa place.

— C'est arrivé quand?

— Il y a huit mois.

— Et depuis huit mois, il n'a pas remis un pied par terre?

— Il se déplace de temps en temps avec des béquilles, mais c'est bien là le seul effort qu'il consent à faire.

— Comment s'est produit son accident?

— Il conduisait trop rapidement sur une petite route de montagne. Il n'a pas maîtrisé sa trajectoire,

son jouet a terminé sa course contre une barrière de sécurité.

— Quel genre de jouet?

— Porsche Cayman, dernier modèle.

— Quel gâchis!

— Je ne te demande pas si tu songes à la voiture ou à son conducteur.

— J'ai tendance à penser que l'être humain est responsable de ses actes. La voiture n'y est pour rien.

— Je partage ton avis sur ce point.

— Tu possèdes toujours ta 911?

Alexis tente désespérément de conserver un semblant de sérieux, mais son regard pétille d'une indéniable envie de rire.

— N'insiste pas, elle n'est pas à vendre.

— Mais vous en avez deux! je proteste.

— Quand bien même j'en aurais dix, celle-là ne quitterait pas mon garage.

— Tu es devenu un vrai sentimental.

— Je croyais que tu avais des heures de sommeil à récupérer. On pourrait avancer sur le sujet, non?

— Ça dépend. C'est bien payé?

Alexis ne se choque pas de ma répartie. Je dirais même qu'elle lui inspire quelque chose.

— Très bien! déclare-t-il en me défiant ostensiblement. Je te propose un marché.

— Je t'écoute.

— Si tu me remets ce jeune homme sur ses pattes, je t'offre le bolide que tu veux, à l'exception de ma Porsche, bien entendu.

Mon sang subit une légère accélération et fait chauffer mes joues. J'adore qu'on me cause ainsi.

— Sans restriction? je m'informe à toutes fins utiles.

— À la seule condition que Stéphane retrouve l'usage normal de ses jambes.

— Avec toutes les options? Je parle de la voiture, bien sûr.

— Donnant-donnant, Frédérique!

— Et pourrais-je savoir ce qui motive ta détermination à ce qu'il se rétablisse?

Le léger plissement de ses yeux m'indique que j'ai touché une corde sensible. C'est bien l'unique

manifestation de son état d'esprit, car sa réponse fuse, rapide comme une flèche.

— La Société lui doit suffisamment pour qu'elle se mette aujourd'hui à son service.

— Je veux connaître tous les détails.

— Tu peux aussi oublier la voiture de tes rêves.

— Tu es injuste! Tu parles de donnant-donnant, mais tu ne me fais pas confiance. À quoi bon m'impliquer?

— Elle n'a pas tort, intervient mon père qui se contentait jusque-là de compter les points.

Alexis se pince les lèvres, il retient un soupir, mais il cède. Le timbre plus grave de sa voix révèle un peu son agacement.

— Il va de soi que tout ce que je vous dirai devra rester strictement confidentiel, commence-t-il, résigné.

— Même bourrée, Fred est une tombe, plaisante mon père. Je ne suis jamais parvenu à lui extorquer le code de sa carte bancaire.

Celui-ci encaisse mon œillade meurtrière en feignant l'innocence. Cela suffit cependant à détendre Alex.

— D'accord, souffle-t-il en se calant dans le fond du fauteuil.

— Nous sommes tout ouïe, je souris, amusée par cette petite victoire.

Bien qu'il fasse mine d'ignorer mon ironie, il l'apprécie.

— Comme vous le savez, vos badges en forme d'oméga servent tout à la fois de moyen d'identification et, depuis peu, de système de paiement dans les établissements du réseau. Cette dernière amélioration technologique a été rendue possible grâce à Clément Vallate qui a intégré notre organisation, il y a trois ans de cela. Il dirige une entreprise nommée « Vallate Link Access ». À l'origine, cette société était le leader européen de la fabrication de circuits électroniques. Elle s'est reconvertie depuis dans la conception de logiciels et de réseaux informatiques hautement sécurisés. Cette évolution, Clément Vallate la doit aux compétences exceptionnelles de son fils, Stéphane. C'est ce dernier qui a pourvu la Société du système performant qui permet l'échange instantané des informations entre les différents sites, la comptabilité et la direction.

— Est-il membre, lui aussi?

— Il l'était.

— Pourquoi « il l'était »? Ce n'est plus le cas?

— Il m'a renvoyé son badge personnel par la poste, il y a quelques jours.

Pour la peine, j'en reste bouche bée, mais ma curiosité est désormais aiguïlée, et Alexis paraît disposé à l'assouvir. C'est presque trop beau pour être vrai, autant en profiter.

— Tu crains quelque chose de lui?

— Stéphane est quelqu'un de loyal, je l'imagine mal nous porter un préjudice quelconque, d'autant que cela impliquerait son père.

— T'a-t-il expliqué son geste?

— Avant son accident, il était un garçon plein de vie. Il n'abusait pas forcément de nos services, mais il ne rechignait pas non plus à faire appel à nous quand il en avait besoin. Évidemment, j'ai voulu savoir pourquoi il renonçait, il m'a répondu évasivement que cela n'avait plus d'importance.

— Quel âge a-t-il?

— Comme toi, vingt-six!

— Beau mec?

— À côté de lui, Quasimodo fait figure de top modèle.

— Tu te fous de moi?

— Ta question était stupide.

— Je me renseigne, tu permets?

— Je permets tout si c'est utile.

— Qu'est-ce qui te dit que ce n'est pas utile? T'es kiné?

— En quoi est-ce que le fait d'être beau mec influencerait sur la qualité de tes soins?

Ma façon gourmande de le regarder l'informe suffisamment. Il secoue la tête en se retenant de rire.

— Tu n'es qu'une obsédée.

— Peut-être, mais dans ce cas, il faudra que tu me dises pourquoi tu as insisté pour que je participe à cette petite réunion. Tu sais aussi bien que moi que mon père est le plus qualifié.

— Oui, mais il a déjà une belle voiture.

— Pas qu'une.

— Je sais.

— Alors?

— J'estime que tu es la mieux placée pour faire entendre raison à cette tête de mule de Stéphane. Vous avez le même âge, les mêmes occupations, et vous parlez le même langage plutôt direct, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois, oui, je vois très bien.

J'observe Jean-Luc du coin de l'œil. Son silence est louche, sa façon d'approuver chacune des

paroles d'Alexis est encore plus louche.

— Ceci dit, en termes de soins, ces détails n'ont aucune importance, j'objecte avant d'interpeller mon père. Tu en penses quoi, toi?

Il affiche tout à coup une mine dubitative trop théâtrale pour être honnête, puis se concentre sur les radios avant de se risquer à m'affronter.

— Du point de vue purement médical, tu as raison. Un peu de mécanique suffirait à ce que ce jeune homme gambade rapidement. Mais le problème ne se pose pas ainsi. Avant toute chose, il faudra le convaincre de se lever de son siège. Cela demande du temps, de la patience, de la diplomatie.

— Oui, mais je ne vois pas ce qui t'empêche de t'en occuper.

Devant les tergiversations paternelles, c'est Alexis qui me livre enfin l'information principale.

— Stéphane a quitté Paris. L'appartement qu'il louait était inadapté à son handicap. Il s'est installé dans la maison de sa mère, du côté de Saint-Rémy de Provence. Là-bas, il bénéficie d'espace et d'un personnel qui gère le quotidien.

— Ah! Je savais bien qu'il y avait un hic! je m'exclame, sourcilleuse.

— Rien d'insurmontable, *a priori*, dément-il avec son aplomb habituel.

— Oh! Et comment envisages-tu les choses, dans ce cas?

— « Si la montagne ne vient pas à toi, tu iras à la montagne », n'est-ce pas ce qu'on dit?

— J'ai peur de comprendre.

Alexis reste de marbre devant la grimace qui se dessine sur mon visage.

Ce qu'il peut être énervant, des fois!

— M<sup>me</sup> Vallate ne voit pas d'objection à ce que tu t'installes là-bas le temps qu'il faudra.

— Là, j'ai peur d'avoir compris. Tu es en train de m'expliquer que je devrais, MOI, délaisser mes patients pour aller jusqu'à Saint-Machin, pour une durée indéterminée, afin de décider un gosse de riche coincé à sortir de son fauteuil?

Les traits d'Alexis se ferment et ses yeux s'illuminent d'un éclat furibond. Il réprime toutefois sa haute désapprobation pour me répondre avec un calme si maîtrisé qu'il m'impressionne davantage qu'une envolée sonore.

— Tout comme il faudra que moi, j'offre une voiture de luxe à une gosse de riche pour qu'elle consente à faire son job.

— Mon job? Eh bien, parlons-en! Qu'est-ce que tu fais de ma clientèle?

— Ton père accepte de s'en charger durant ton absence.

Ce n'est pas un quart de tour que je fais sur ma chaise, c'est un bond. Jean-Luc affecte une mine faussement compatissante sous le regard tout aussi incrédule qu'accusateur que je lui lance.

— Ça n'est que provisoire, se défend-il sur un ton léger. Je te la rendrai dès ton retour, ne t'en fais pas!

— Mouiii, c'est ça! Si tu avouais que t'es trop content de me piquer certaines personnes?

— Je reconnais que de pétrir la jolie Camille Langeais ne me sera pas désagréable.

Je hoche la tête, de plus en plus assurée de connaître les motivations de mon cher papa.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Qui ça?

— La nana qui te retient à Paris plutôt que d'aller te faire bronzer en Provence.

Jean-Luc sourit; j'ai mis dans le mille.

— O.K.! Laisse tomber, j'ai compris, je soupire au grand soulagement de mon père qui néglige, bien entendu, de me livrer l'identité de sa nouvelle petite amie.

Je ne serais d'ailleurs pas étonnée que Camille Langeais, l'égérie de la mode qui me fait l'honneur d'une visite mensuelle afin de chasser ses bourrelets imaginaires, figure sous peu sur le tableau des conquêtes de mon papouet. Je suis victime d'un double complot. Acculée à négocier avec ces deux gros manipulateurs, je m'appête toutefois à vendre chèrement ma peau.

— OK! Et ton copain, est-il au courant de ton idée géniale?

— Je lui en ai touché un mot, répond Alexis, amusé par l'échange familial.

— Qu'en pense-t-il?

— Que je perds mon temps et que je gaspille de l'argent.

Je hausse les épaules. C'était évident.

— Il n'est cependant pas hostile à ma proposition, ajoute-t-il aussitôt.

— Ni hostile ni favorable. Je fais quoi de ça?

— De ton mieux. Tu connais les modalités et le tarif. Je te fais confiance.

— Super! j'ironise.

— Peut-être auras-tu la satisfaction d'avoir accompli un miracle, insiste Alexis avec un humour très personnel.

— Lève-toi et marche! Tu crois que c'est si simple?

— Si ça l'était, je ne serais pas ici, en train de te supplier.

Je m'arrête net dans mon élan et je dévisage Alexis avec tellement de stupeur qu'il devine qu'il vient de marquer un point décisif. Qu'il soit devant moi, en train de me « supplier » a largement de quoi me faire pavoiser jusqu'à la saint glinglin, mais comme il souhaite visiblement que je saisisse immédiatement toute l'importance de sa démarche, c'est en m'hypnotisant de son regard de lave qu'il conclut efficacement.

— Stéphane est le frère que je n'ai pas eu. Satisfaite?

— Voilà qui me paraît plus clair. J'ai tous les éléments pour réfléchir.

Un éclat de rire accueille ma réponse. Alexis ne doute jamais. Même en jouant finement, je ne parviendrai pas à faire illusion très longtemps.

Et puis, j'ai déjà une idée sur la voiture.

— Aston Martin DBS, cabriolet et noire de préférence.

Il encaisse sans broncher.

— Il me faudra un peu de temps. Ce genre de véhicule requiert un délai de livraison.

— Je ne pense pas accomplir le miracle que tu me réclames en un claquement de doigts, tu sais.

— Je fais le nécessaire dès demain.

— Je suis honorée de ta confiance.

Ma petite remarque produit son effet. Alex met une seconde à réaliser que son empressement m'étonne.

— Je ne doute ni de tes compétences professionnelles ni de ta force de caractère, et c'est bien pour ça que je fais appel à toi, me rétorque-t-il.

— Je suis flattée.

Ma façon très froufrouante de recevoir ces compliments le renseigne sur ce que j'en pense réellement.

— Je t'en prie, Fred! insiste-t-il, d'un air presque résigné à subir mes sarcasmes.

C'est assez inédit pour que je me calme un peu.

— J'aurais préféré que tu m'en sois redevable jusqu'à la fin de tes jours, mais je saurai me contenter de la date de livraison de mon joujou.

— Dois-je comprendre que tu acceptes?

— Oui, mais ni pour lui ni pour toi, seulement pour ma pomme.

— Ta générosité te perdra.

— À la base, je n'ai rien demandé. J'avais d'autres projets pour ce soir.

— Tu n’es jamais contre un peu d’action, à ce qu’il me semble.

— Seulement quand je l’ai décidé.

— Eh bien! Pour une fois, je t’offre de l’imprévu et un séjour au soleil.

— Oui, en même temps qu’une cure de repos.

Alexis se pince les lèvres en réprimant un sourire moqueur.

— Avec toi, il ne faut jurer de rien.

— Qu’y a-t-il comme distractions dans le coin?

— Aucune de celles que tu apprécies en ce moment. Mais peut-être pourrais-je demander à Madame Jeanne de te faire livrer de quoi survivre en milieu hostile.

Son attaque me fait ricaner à défaut de pouvoir user d’arguments plus percutants. Je suis allée chez ma vendeuse préférée dernièrement, Alexis le sait fort bien puisqu’il a dû vérifier. Il jubile de ma contrariété à faire état de mes nombreux achats devant mon père.

— Je me débrouillerai très bien toute seule.

— Comme tu veux.

Mon œillade sévère ne fait que l’encourager.

— Mais n’hésite surtout pas, je suis disposé à te dispenser toute l’aide nécessaire.

— C’est bon, Alex, ça suffit, je finis par gronder.

— Je constate ta grande motivation, Frédérique. Je t’en remercie. En temps ordinaire, tu m’aurais envoyé paître en me traitant de divers noms d’oiseaux que tu affectionnes, mais ce soir, je te trouve admirable de résistance. Est-ce la perspective de ton lit qui te rend si conciliante à mon égard?

— Ce n’est pas l’envie qui me manque, mais l’énergie, en effet.

— Tu vois bien, un peu de repos ne te fera pas de mal.

— Tu fais chier, Alex! Continue et tu vas pouvoir te chercher un autre kiné.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi?

— Aston Martin, DBS, cabriolet, répond-il en détachant bien chaque mot.

— D’accord! Tu as gagné. Tu es content?

— Oui.

— Si tu me disais maintenant quand je dois partir?

— Le temps que tu dors un peu, que tu fasses tes bagages et la bise à ton père.

— Quoi? Tu veux dire... tout de suite?

— Je ne parlais pas à la légère. Tu es attendue dès demain.

— Je n'ai même pas le temps de prévenir ma clientèle?

Jean-Luc hausse une nouvelle fois les épaules en signe d'impuissance à me secourir, mais fait preuve d'une charité qui ne cache pas son impatience à me voir quitter le cabinet.

— Je me charge de tout, ne te fais pas de soucis, me dit-il trop gentiment.

Je réfléchis un très bref instant, même si la fatigue n'aide pas.

— OK! Mais comme je n'ai pas très envie de faire le trajet à bord d'un truc minable, tu me prêtes une de tes voitures.

— Je suppose que tu as une idée précise de celle que tu veux m'emprunter.

Je souris innocemment. Jean-Luc me connaît mieux que personne... et pour cause. Bien sûr que j'ai une idée précise. Je convoite la seule dont il a refusé jusque-là de me céder le volant. Son coup de folie, son extravagance, en un mot, sa Ferrari.

— La FF.

— Hors de question!

Je me tourne vers Alexis, en affectant la mine désolée n 2, celle des excuses foireuses ou des mauvaises notes au lycée, je la tiens particulièrement bien. Même pas besoin d'en rajouter, il a parfaitement saisi, et c'est lui qui intercède auprès de mon catégorique ancêtre.

— Fred sera prudente, plaide-t-il. Et s'il arrivait la moindre égratignure à ta voiture, j'en assumerais la charge.

Jean-Luc remue des jambes dans un tic nerveux qui m'horripile. Son regard est lourd de représailles à venir. Pour autant, je ne le sens pas capable de résister très longtemps.

— Allez, mon petit papa chéri, je serai une conductrice modèle.

— Tu n'es pas fichue de respecter les limitations de vitesse et ta façon de prendre les ronds-points me fait frémir.

— Tu trembles systématiquement quand tu n'es que passager. Dois-je te rappeler que c'est toi qui m'as appris à conduire?

— Je ne t'ai décidément pas donné le bon exemple, soupire-t-il.

— C'est le moins qu'on puisse dire, glisse sournoisement Alexis, s'attirant ainsi mon regard critique.

— Très bien! Puisque je n'ai ni votre soutien ni votre confiance, vous comprendrez l'un et l'autre que cette conversation s'arrête ici.

Un coup d'œil sévère d'Alexis suffit à remettre mon père sur les rails.

— Fred, on te taquine, s'empresse-t-il de me retenir.

— À cette heure-ci et dans ces conditions, mon sens de l'humour a tendance à roupiller malgré moi.

— Tu as vraiment un caractère de chien.

— Devine à qui je le dois, je lui réplique en plissant les yeux dans sa direction.

— Tu pourrais prendre la BM, elle est très confortable.

— Non. C'est donnant-donnant avec toi aussi. Les fesses de Camille Langeais en échange de la FF. C'est un marché tout à fait convenable.

Alexis confirme d'un signe quand mon père l'interroge.

— Soit! se résigne-t-il. Tu n'auras qu'à passer la chercher demain matin.

Pour un peu, je me jetterai à son cou, mais Jean-Luc n'est guère adepte des démonstrations outrancières. Je lui ferai la bise lorsqu'il m'aura vraiment remis les clés de la voiture. Je ne pense pas non plus qu'il soit très utile, pour le moment, de lui préciser que l'orientation sexuelle de Camille Langeais risque de mal s'accorder avec ses tentatives de séduction. Si la demoiselle se fait malaxer le popotin par une femme, ce n'est pas un hasard. La déception pouvant mettre un coup d'arrêt brutal à son élan de générosité, je garde cette information pour moi. Ce n'est pas charitable de ma part, mais après tout, la fin justifie les moyens. Et puis, il ne m'a rien demandé à ce sujet, alors...

— Nous sommes donc d'accord, je conclus en me tournant vers Alexis.

— Tu trouveras tous les renseignements nécessaires dans le dossier que j'ai remis à ton père. Outre l'adresse à laquelle tu dois te rendre, j'ai cru bon d'inclure quelques détails sur Stéphane et sa famille. Je lui téléphonerai tout à l'heure pour le prévenir de ton arrivée.

— Crois-tu vraiment qu'il se montrera coopératif?

— Charge à toi qu'il le devienne.

N'ayant pas très envie de relancer le débat, je m'abstiens de tout commentaire. Mr Duivel m'en sait gré, visiblement. Il se lève et nous gratifie d'un sourire que je qualifierais d'amical. Je le vois même tendre la main vers mon père qui s'en saisit sans remarquer ce que ce geste a d'insolite de la part du vice-président de la Société.

— Jean-Luc, merci pour ton diagnostic et ton aide.

— Je t'en prie, Alex. Si je peux t'être utile, c'est avec plaisir.

Pour un peu, j'applaudirais, mais Alexis ne m'en laisse pas le temps. Il a le chic pour me couper en plein élan. En un pas, il se retrouve en face de moi. Dans son regard, je lis comme une gratitude sincère.

— Dès lundi, je passe commande de l'Aston Martin, dit-il aussi tranquillement que s'il parlait d'une

baguette de pain.

— Et si, malgré toute ma bonne volonté, je ne parvenais pas au résultat que tu escomptes, que feras-tu de cette voiture?

— Je saurais très bien m'en contenter, je n'ai pas encore de cabriolet.

Le naturel avec lequel il me balance ça me tire un éclat de rire.

— Es-tu bien certain de vouloir ma réussite?

— Je n'ai pas besoin d'alibi pour m'offrir quoi que ce soit.

— C'est juste! Eh bien, je ferai de mon mieux pour répondre à ta demande. Je m'en voudrais de t'imposer une voiture que tu n'aurais pas précisément choisie pour ton usage personnel.

— Tu me pardonneras de ne pas partager ton goût immodéré des belles carrosseries et des grosses cylindrées.

Le double sens de ses paroles me fait de nouveau ricaner.

— Il est vrai que toi, tu en fais une consommation très raisonnable.

— La quête s'arrête lorsqu'on a atteint la perfection. Je ne peux désirer plus ni mieux.

— Je comprends. Mais, pour ma part, je n'ai été convaincue par aucun des modèles que j'ai essayés.

— Il est vrai que toi, tu les mets à rude épreuve sur un circuit de F1, sourit-il.

— Exact.

— N'as-tu jamais été tentée par une 2CV sur un chemin vicinal?

— Alex! Tu me prends pour qui?

— Même les meilleurs pilotes finissent par raccrocher le casque, un jour ou l'autre.

— J'ai encore quelques tours de piste devant moi et des chevaux sous la pédale d'accélérateur.

— Prends garde tout de même à l'alcool au volant et aux fâcheuses sorties de route.

— Merci du conseil.

— Il se peut qu'il te revienne en mémoire en temps utiles. Bonne nuit, Frédérique.

Je sourcille, intriguée par ses énigmatiques propos. Hélas, la discussion est close, Alexis pose furtivement la main sur mon épaule, puis s'éloigne. Je reste une seconde à fixer la porte par laquelle il a disparu avant de me tourner vers mon père.

— Qu'est-ce que tu penses de ça, toi?

Jean-Luc est dubitatif, il se pince les lèvres.

— Alexis doit avoir un sérieux motif pour nous réclamer ce genre de service.

— Tu crois qu’il nous a dit la vérité?

— Concernant ce cas, oui, probablement.

— Concernant ses motivations, je corrige, sceptique.

— Il s’est adressé à moi d’une façon qui trahissait clairement son embarras.

— Justement. Est-ce qu’il t’a contacté après en avoir parlé avec son père?

— Non. Si cette décision relevait de Jacques, celui-ci m’aurait appelé directement et n’aurait pas laissé son fils jouer les intermédiaires entre nous. Nous nous connaissons depuis bien trop longtemps, et le fait qu’Alexis soit le vice-président de la Société n’a jamais influé sur nos relations.

De toute évidence, le doute nous chatouille pareillement l’esprit.

— Sauf à ce que l’urgence et le décalage horaire avec New York ne l’aient pas permis, je cogite à haute voix.

— Je ne vois pas ce qu’il y a de si urgent. Ce garçon a patienté huit mois, il peut bien attendre quelques semaines de plus. Non, il doit bien y avoir une autre raison à cette précipitation.

— Peut-être qu’Alexis nous a menti au sujet de ce Stéphane et qu’il craint que son départ de la Société l’autorise désormais à en révéler l’existence et les petits secrets. Il ne paraissait pas très affirmatif quand je lui ai posé la question.

— C’est vrai, admet mon père en se frottant le menton où une barbe naissante trahit son âge par quelques poils grisonnants. Mais quel intérêt de nous cacher son inquiétude?

— Pour ne pas créer la panique parmi les membres. En s’adressant à toi, il sait qu’il peut avoir confiance.

— C’est toi qu’il expédie là-bas, me fait-il remarquer.

— Tel père, telle fille, ce n’est pas ce qu’on dit? C’est à croire que tu m’as bien élevée finalement.

Mon trait d’humour ramène le sourire sur son visage. Il adore quand je flatte son ego.

— Quoi qu’il en soit, nous n’en saurons davantage qu’en exécutant la mission qui nous est dévolue.

— Qui m’est dévolue!

Jean-Luc acquiesce. Il récupère le dossier rouge sur son bureau et me le tend résolument.

— Tiens, Mata Hari! Fais-en bon usage.

— Que ne ferais-je pas pour poser mes fesses dans une Aston Martin?

— En attendant, veille à préserver ma voiture.

— C'est promis. Au fait, t'as déjà pratiqué la 2 CV sur les chemins vicinaux, toi?

— Fred, bonne nuit.

— Bonne nuit, papa, je réponds en réprimant une énorme envie de rire.

Je virevolte vers la sortie, le dossier sous le bras. En passant la porte, je me dis que je ne reverrai pas mon cabinet avant un petit moment. Bien que ça m'embête, la conversation que je viens d'avoir avec mon père me fait envisager les choses avec un peu plus d'excitation. Pour le reste, je crains bien de devoir me contenter de peu dans les semaines prochaines.

\*\*\*

J'ai monté le volume de la radio; la voix de Julio emplit l'habitacle de la voiture.

« *Vois,*

*C'est moi qui fais ce soir le premier pas,*

*On ne fait plus semblant, mon cœur et moi,*

*On a besoin de toi.*

*Vois,*

*Je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait*

*Où près de toi, je me retrouverais*

*Aussi désemparé. »*

Eh oui!

Je conduis une FF en écoutant Julio Iglesias.

Sur l'autoroute qui me guide vers le sud, je chante même à tue-tête avec lui. À force d'avoir été bercée, durant toute mon enfance, par sa voix de *latin lover*, j'ai fini par m'y attacher. J'aime bien son côté théâtral: la main qui caresse la poitrine à l'endroit du cœur, le visage bouleversé, les yeux suppliants, la bouche sensuelle, la voix traînante, l'accent, les paroles d'un romantisme dégoulinant, tout quoi!

Le temps d'une chanson, je cesse de gamberger à ce que j'appelle désormais ma mission. Une 007 « frenchie », non pas au service de Sa Majesté, mais de la Société, avec en prime l'Aston Martin réglementaire, la classe!

Il n'en demeure pas moins que d'avoir potassé le mystérieux et bien mince dossier rouge n'a contribué qu'à m'empêcher de dormir autant que je l'aurais souhaité.

Ce matin, Jean-Luc a examiné ma mine mal réveillée avec une inquiétude accrue pour sa voiture. J'aurais préféré qu'il me dise que c'était pour moi qu'il se faisait du souci, mais cela lui aurait si peu

ressemblé que j'en aurais conçu de véritables appréhensions.

Il m'a cédé les clés après avoir insisté pour que je fasse le plein de caféine, et je l'ai surpris en train de vérifier le taux de chargement de mon téléphone portable. Je me demande s'il prend un soin aussi attentif de ses jeunes conquêtes. Ça, j'en doute... du moins, je l'espère pour elles.

Après les maintes recommandations d'usage, il m'a accompagnée au garage où dorment ses joujoux à quatre roues. Il n'a pas cherché à me dissuader. De toute façon, je ne lui ai pas laissé le choix; je me suis dirigée sans hésiter vers la Ferrari noire dont la housse avait déjà été défaite. J'ai présumé à juste titre qu'il en avait vérifié les moindres recoins.

— C'est bon? Tout est OK?

— La plus petite égratignure te sera facturée.

Sur ces généreuses et optimistes paroles, il a placé mon bagage dans le coffre et tenu la portière. J'ai actionné le démarreur. Le délicieux bruit du moteur a éveillé une chair de poule sur mes bras. J'en ai rajouté une louche pour taquiner mon père.

— Mmm, j'ai tellement hâte de voir ce que ça va donner sur autoroute.

— Elles sont limitées à 130 kilomètres-heure, Fred. Si tu tiens à ton permis, penses-y avant d'appuyer sur le champignon. Ce serait dommage de ne pas pouvoir profiter de ta future voiture pour une stupide question d'excès de vitesse.

— Tu deviens raisonnable en vieillissant, toi.

— Tu devrais écouter mes conseils.

— Je prends toujours exemple sur toi, mon papa. Je sais aussi ce que valent tes conseils, tu n'en as jamais suivi aucun.

Malgré mon effronterie, un sourire s'est dessiné sur ses lèvres. Son regard indulgent s'est illuminé d'un éclat de tendresse.

— Fais attention à toi, Fred!

Ça, j'ai préféré.

— C'est promis.

Il m'a suivie des yeux depuis son garage jusqu'à ce que j'aie tourné l'angle de la rue. Je reconnais après coup que je n'en menais pas large. J'avais peur de m'emmêler les pédales et de commettre la gaffe qui, non seulement m'aurait ridiculisée, mais m'aurait certainement privée de ce magnifique bolide. Par chance, j'ai hérité aussi des gènes de pilote de Monsieur Roche, et il ne m'a pas fallu longtemps avant d'appivoiser complètement les quelque 660 chevaux de la bestiole. Et tout ça n'était rien encore en comparaison du moment précis où la barrière de péage de l'autoroute s'est levée devant moi.

J'en ai mouillé mon string.

Un comble!

C'était bien la première fois que je mouillais en payant.

J'ai écrasé la pédale d'accélérateur sans vraiment imaginer les conséquences immédiates d'un tel démarrage. La décharge d'adrénaline a été si forte que j'en ai crié. Heureusement, ce n'était pas la grande affluence sur l'A6, je n'ai donc mis personne en danger. Passé cet intense, mais furtif moment de gloriole, je me suis assagie pour me caler à une allure de croisière plus raisonnable, c'est-à-dire à cinq kilomètres-heure au-dessus de la vitesse réglementaire. On ne se refait pas.

Julio achève sa plainte, et j'arrête mes trémolos débiles. Faut de trouver mieux à faire, je repense au contenu de la pochette rouge. Le Stéphane en question excite ma curiosité. Le seul fait qu'il soit à ce point l'ami d'Alexis Duivel constitue une énigme pour moi. Je ne connais pas beaucoup de monde qui puisse se targuer d'être un intime d'Alex.

J'ai hâte de voir ça en vrai.

Le dossier ne contient aucune photo, comme de juste. Tout ce que j'ai pu apprendre concerne succinctement sa famille, ses études et son boulot. En gros, j'ai noté que ses parents étaient divorcés de longue date, comme les miens, et qu'il est resté lui aussi auprès de son père. J'avais cru le comprendre d'après les propos d'Alexis. De le lire n'a été qu'une confirmation.

Toujours est-il que depuis son accident, il a renoué des liens plus étroits avec sa mère. Et c'est dans la maison de vacances de celle-ci qu'il s'est installé au mois d'octobre dernier.

Rien de plus de ce côté-là.

Il a suivi de brillantes études dans le domaine du webdesign, de l'informatique, des arts visuels, et il est titulaire de diplômes dont les intitulés ne m'inspirent rien, mais qui en jettent sur le papier. Enfin, tout ça pour atterrir au final dans la boîte de papa, et travailler confortablement en famille.

Il semble que ce garçon et moi ayons quelques similitudes dans notre parcours.

\*\*\*

Après quelques pointes de vitesse destinées à rompre la monotonie du trajet et quelques arrêts stratégiques, je quitte enfin l'autoroute après Avignon. Cela fait environ six heures que je suis partie. Il me tarde maintenant d'arriver. La propriété de l'ex-madame Vallate est située à quelques kilomètres de Saint-Rémy, au cœur des Alpilles. Le panorama est magnifique, le dépaysement garanti, le calme aussi.

Bercée d'un certain optimisme probablement dû au décor provençal, je franchis la grille ouverte de la maison vers laquelle le GPS m'a guidée. Je m'arrête au bout d'une allée, devant une bastide qui s'élève sur deux étages. Le soleil de cette fin d'avril donne un éclat éblouissant à sa longue façade en pierre. Je coupe le moteur de la FF et je sors. Bien que nous ne soyons qu'au printemps, la chaleur m'assaille. L'été a pris de l'avance ici. Des pas rapides se font entendre sur le côté, puis un sifflement admiratif.

— À l'oreille, je me doutais que c'était une voiture sportive, mais je n'en espérais pas tant.

Je regarde avec étonnement le jeune homme qui approche. Grand, élancé, les cheveux châtons et une fine barbe soigneusement taillée, il a tout d'une gravure de mode, jusqu'au sourire éclatant qu'il m'adresse pendant que je cogite inutilement devant lui. À coup sûr, il ne peut s'agir de mon patient, or je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un d'autre ici.

— Bonjour, je suis Nicolas Fransier, ajoute-t-il en jugeant de ma perplexité. Vous devez être mademoiselle Roche.

— En effet, bonjour.

J'accepte la poignée de main qu'il me tend cordialement. Elle est douce, un peu molle. Il a des mains d'artiste, longues et fines.

— Le voyage n'a pas dû vous paraître trop difficile à bord de cet engin, estime-t-il en lorgnant la Ferrari.

— Il ne l'a pas été. Pardonnez-moi, mais... puis-je savoir qui vous êtes exactement?

Mon insistance sur le dernier mot le fait sourire plus largement. Il est encore plus mignon. Je n'aurai pas tout perdu en venant me cloîtrer en pleine nature sans presque rien autour que des maisons planquées derrière des arbres qui préservent l'intimité, comme c'est le cas de la propriété où je me trouve.

— Je suis un ami de Stéphane. Il m'a chargé de vous recevoir.

— Ah! Il n'est pas là?

— Si, il vous attend de l'autre côté. Mais comme il n'y a pas de personnel ici, cette semaine, il était plus simple pour lui que je veille à vous accueillir.

Justement, j'apprécie cet accueil. Je lui sers mon sourire n° 5, le « Chanel haute couture » associé à un battement de cils. Ça produit son petit effet, le beau gosse fait une moue charmante.

— Je vous accompagne vers lui, propose-t-il très aimablement.

Je lui emboîte volontiers le pas. Il doit, au bas mot, mesurer un mètre quatre-vingt-quinze. Mes talons suffisent à peine à ce que j'atteigne son épaule et je fais deux enjambées pendant qu'il n'en fait qu'une. Cette constatation m'amuse le temps de contourner la maison sur la droite. L'allée que nous empruntons est bordée d'arbustes et d'oliviers. Ça sent bon la lavande qui pousse en gros buissons.

Nous débouchons, côte à côte, sur une vaste terrasse en pierre où est installé un salon de jardin. Un immense platane y fait office de parasol naturel. À l'ombre de cet arbre bienfaiteur, j'aperçois immédiatement celui que je suis venue rejoindre. Assis dans son fauteuil roulant, il me tourne en partie le dos. Il a un téléphone portable rivé à l'oreille. Au fur et à mesure que j'approche, je le distingue mieux. Sa carrure est restée très athlétique malgré ses longs mois d'immobilisation. Je gage qu'il était très sportif ou qu'il a trouvé moyen d'entretenir le haut de son corps.

En entendant nos pas, il manœuvre rapidement pour faire demi-tour, mais sans raccrocher pour

autant. Je regrette subitement qu'Alexis ne m'ait pas donné de photo de ce jeune homme avant. Ça m'aurait évité de paraître aussi stupéfaite qu'en cette seconde où nous nous faisons face pour la première fois. Stéphane Vallate est véritablement sublime. Sous la coupe désordonnée de ses cheveux bruns se dessine un visage d'ange. Ses yeux bordés de longs cils noirs sont d'un bleu plus intense que celui du ciel provençal et le servent efficacement pour impressionner ses interlocuteurs. En tout cas, sur moi, ça fonctionne.

— Elle vient d'arriver, dit-il en me toisant d'une manière un peu gênante.

Sa voix est nette et grave. Il marque un silence, puis esquisse un très léger sourire qui fait naître de jolies fossettes aux coins de sa bouche. Il a des lèvres pleines et bien dessinées, des lèvres qu'il doit être agréable d'embrasser.

— D'accord, je te tiens au courant, Alexis. À plus tard.

L'évocation de ce prénom me tire aussitôt de mes divagations.

— Ce cher Alex s'inquiétait-il déjà? je m'enquiers, sans préambule ni salutation, après qu'il a raccroché.

— Ça vous étonne?

— Aucunement. Bonjour, monsieur Vallate, je suis Frédérique Roche.

— Je sais fort bien qui vous êtes.

Comme entrée en matière, on a connu plus courtois. Il jette un regard méfiant sur la main que je lui présente avant d'accepter de la serrer. Ce premier contact est furtif et plutôt musclé. Je suis habituée à tout, ce n'est pas ce qui va m'impressionner maintenant que j'ai récupéré mes facultés mentales.

— Nicolas va vous montrer votre chambre et vous aider à monter vos bagages. Nico, tu veux bien? demande-t-il en rappelant le jeune homme qui s'était éloigné par discrétion.

Le ton gentil qu'il emploie pour s'adresser à lui me rendrait presque jalouse. Le Nico en question tend le bras pour m'indiquer le chemin à prendre tout en forçant le trait d'une galanterie dont son ami est apparemment avare. Je suis prête à parier que c'est sa manière de lui en faire le reproche, car Mr Vallate lui lance une œillade chargée de sous-entendus. Mon charmant accompagnateur se met d'ailleurs à ricaner d'une façon très détendue dès que nous nous sommes éloignés de la terrasse.

— Ne vous souciez pas de son abord, tente-t-il de me rassurer. Stéphane a l'art d'intimider les gens.

— Est-ce un trait de caractère ou le fait-il volontairement?

— Il est beau et il en joue forcément un peu.

— Vous le connaissez depuis longtemps?

— Nous sommes amis depuis le lycée. Ça fait pas mal d'années.

— Je ne savais pas que vous seriez là. Est-ce que vous séjournez ici durablement?

Le sens de ma question ne lui échappe pas. Il me jette un regard sérieux pour me répondre.

— Je suis là pour la semaine, à l'invitation de Stéphane. Je crois qu'il avait besoin d'une présence amicale.

— À cause de moi?

— Il a déjà fait un stage de rééducation qui n'a pas été concluant. Même s'il ne dit rien, il doit appréhender ce nouvel essai.

— Je suis au courant de ses antécédents. Et j'espère qu'il se montrera un peu plus coopératif ici qu'à l'hôpital.

— J'ai cru comprendre que c'était la raison de votre venue. Vous êtes une spécialiste de ce genre de cas, c'est bien ça?

Ne sachant pas jusqu'où va l'implication de ce jeune homme dans les affaires de son copain ni ce qui lui a été raconté à mon sujet, je préfère me contenter d'un hochement de tête très vague.

— En tout cas, il aurait bien tort de se priver d'un tel accompagnement ajoute-t-il en me couvant d'un regard explicite.

— Méfiez-vous, je suis sensible à la flatterie.

Ma réplique le fait rire pendant que j'ouvre le coffre de la voiture. Galamment, il se charge de ma lourde valise tandis que j'emporte mon sac de voyage.

— Je vais vous conduire à votre chambre. Elle est au second étage, m'annonce-t-il en me précédant vers la porte d'entrée officielle de la maison. Je vous ferai visiter le reste.

J'acquiesce en le suivant. L'intérieur est frais, spacieux et décoré avec une sensibilité toute féminine. Le séjour est immense, meublé de gros canapés blancs dans lesquels je m'imagine déjà en train de bouquiner. C'est étrange, mais j'ai le fort sentiment que je vais beaucoup me cultiver durant les prochains jours. Nicolas me guide vers un bel escalier dont la rampe en fer forgé est un élément de décoration en soi. Parvenu sur le palier du second étage, il me déclare chez moi.

— La salle de bains est ici, sur votre droite, me précise-t-il. Vous pouvez en disposer comme vous le souhaitez. Tout a été préparé, mais s'il vous manque quelque chose, il vous suffira de m'en faire part.

— Vous êtes un familier des lieux, on dirait. Cette maison appartient à Stéphane? j'interroge en feignant ma totale ignorance de la situation.

— C'est la maison de sa mère, mais elle n'y vient pas très souvent. Elle vit en Suisse.

— En Suisse?

— Elle tient une galerie d'art à Genève. Elle est, elle-même, une excellente artiste. Vous pouvez d'ailleurs vous en rendre compte, elle a signé la plupart des tableaux qui sont ici.

— Et Mr Vallate?

— Les parents de Stéphane sont divorcés depuis plusieurs années. Son père vit à Paris.

— Vous connaissez aussi très bien cette famille.

Sans faire de commentaire, il ouvre une porte située sur la gauche, au bout du couloir et me cède le passage dans la pièce qui va désormais me servir de chambre. Tout comme le séjour, l'endroit est joliment meublé et décoré de blanc lumineux et de lin apaisant. Une peinture accrochée représente la Provence. Le ton est donné. Un grand lit occupe tout un pan de mur, une énorme armoire en couvre un autre. Je dispose également d'un bureau et d'un fauteuil. C'est frais, douillet, je crois que je vais m'y plaire. Je jette un coup d'œil par l'une des deux fenêtres qui dispensent une généreuse lumière. À cet étage, j'ai une vue imprenable sur la terrasse en contre bas ainsi que sur le jardin où se trouve la piscine. Son eau scintillante est un appel au plongeon. De larges transats garnis d'épais matelas sont disposés tout autour, et, sur deux de ces sièges sont allongées des personnes dont je ne soupçonnais pas la présence.

— Il y a d'autres vacanciers dans cette maison?

Nicolas me rejoint d'un pas nonchalant et s'arrête juste derrière moi. Son parfum est tout aussi agréable que sa voix ou sa manière de me regarder.

— Lui s'appelle Baptiste Saint Lanzin. Il a 28 ans, il est architecte dans un cabinet à Paris. Elle se nomme Laura Vandeviele, elle a 27 ans et travaille avec moi en tant que styliste pour une marque de prêt-à-porter.

Sa dégain de mannequin et son look très soigné me paraissent désormais en adéquation avec la profession qu'il exerce.

— Ce sont aussi des amis de Stéphane?

— Nous sommes les rares à ne pas l'avoir lâché après l'accident.

Je devine dans ses yeux comme une lueur de colère contenue ou d'amertume. Ce n'est cependant pas ma préoccupation principale à cet instant. Moi qui pensais travailler en toute intimité avec mon ténébreux patient, c'est un tantinet compromis pour cette semaine.

— Si vous le voulez bien, descendons, propose Nicolas. Je vais vous présenter tout ce petit monde. Baptiste et Laura sont aussi curieux de vous rencontrer que je l'étais.

— Ah oui?

— Quand Stéphane nous a appris qu'il allait entreprendre une nouvelle rééducation, nous avons été positivement surpris. Il semblait tellement résigné depuis sa sortie de la clinique. Il tenait à ce que nous soyons là pour l'aider à affronter ce qu'il considère comme une autre épreuve. Nous ne pouvions pas le lui refuser, et nous avons hâte de vous voir arriver.

— Que vous a-t-il dit à mon sujet?

— Comme toujours avec lui, le strict minimum. Nous savons seulement que vous lui avez été recommandée par un médecin en qui il a confiance. C'est à lui qu'il téléphonait tout à l'heure. Vous devez bien le connaître. En tout cas, il semblerait qu'il ait dit le plus grand bien de vous.

L'espace d'un très court instant, j'imagine Alexis Duivel en blouse blanche dans la peau de ce prétendu médecin. Cela ne fait qu'ajouter à son caractère intrigant. Plutôt que de soigner, Alex serait bien capable de rendre dingue n'importe qui. Rien que d'y penser, j'ai la chair de poule. Je préfère effacer cette vision de mon esprit.

— Avez-vous d'autres questions à me poser avant d'entrer dans l'arène? me demande Nicolas avec un humour qui me plaît.

— Non, pas pour le moment.

— Dans ce cas, allons-y.

Encouragée par son dynamisme et sa bonne humeur, j'accepte volontiers et nous redescendons tranquillement au rez-de-chaussée. Ce faisant, il me détaille les différentes pièces que nous traversons. Dans le séjour, j'apprends qu'à l'exception de cette période de congés, une femme de ménage vient trois fois par semaine. En visitant l'immense cuisine, je suis avertie qu'un service de livraison amène régulièrement des courses et des plats préparés, et, en regagnant la terrasse, qu'un jardinier prend soin de l'extérieur. Bref, tout se fait tout seul, ou presque. En dehors de ça, Stéphane Vallate se débrouille dans une maison qui n'est pas spécialement adaptée à son handicap, mais qui lui permet toutefois de ne pas trop dépendre des autres. En parlant du loup, celui-ci se trouve toujours au même endroit, à l'ombre du platane. Il pianote à présent sur un ordinateur et évite soigneusement de relever le nez à notre approche. Constatant l'indifférence affectée de son ami, Nicolas s'empresse de me guider vers le jardin. La petite allée pavée qui conduit à la piscine serpente entre des arbustes qui préservent l'intimité. Notre arrivée surprend presque les jeunes gens qui profitent oisivement du soleil.

— Bapt, Laura, je vous présente M<sup>elle</sup> Roche, annonce Nicolas d'un ton solennel amusant.

La jeune femme se lève du transat en ôtant ses grosses lunettes noires et vient me serrer la main.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle Roche, me dit-elle d'une voix haut perchée.

Sa démarche très naturelle et spontanée me rassure. Je commençais à craindre d'être tombée dans une maison de fous. L'attitude très étrange de Stéphane Vallate doit y être pour quelque chose.

— Frédérique, je suggère avec le sourire.

Le baigneur, lui, se hisse sur le bord du bassin pour me tendre une main mouillée.

— Je suis Baptiste, ravi de faire votre connaissance, Frédérique.

Ses propos très aimables compensent l'humidité de sa poigne. Heureusement!

— J'espère que vous avez prévu d'emporter un maillot, il n'y a pas beaucoup d'autres loisirs que la baignade et la sieste dans les environs, ajoute-t-il aussitôt comme une excuse en me voyant sécher ma paume sur mon jean.

— J'ai prévu, oui.

Je redoutais un peu d'apprendre ça, me voilà fixée. Quant au maillot de bain, il fait partie de

l'incontournable panoplie de thérapeute, mais je ne pense pas que l'architecte dégoulinant soit au courant.

— Ça va bientôt être l'heure de préparer le repas, vous arrivez? nous interrompt Nicolas d'un air un peu plus soucieux.

— Aurais-tu peur qu'on te laisse seul entre Steph et Frédérique? se moque son ami en sortant de l'eau d'un bond, me donnant ainsi l'occasion d'admirer sa constitution.

Il a les épaules larges et le ventre assez musclé. Si on ajoute à cela un cul bien moulé dans son slip de bain, le monsieur est loin d'être à jeter.

— Arrêtez vos conneries, vous allez l'effrayer, proteste la jolie Laura en venant me prendre le bras.

Elle est aussi grande que moi, mais bien plus menue. Je gage qu'elle ne doit pas dépasser la taille 34 alors que j'accuse un 40 bien tassé. Quant à son haut de maillot de bain, je suis en train de me demander sérieusement à quoi il lui sert. Elle est plate comme une planche à repasser. Ceci dit, elle a un joli sourire et de longs cheveux blonds, ça compense.

— Il ne faut pas les écouter. Ces deux-là prennent un malin plaisir à mettre tout le monde en boîte, m'explique-t-elle en me faisant remonter le chemin vers la maison.

— Je vais prendre une douche, lance alors Baptiste en partant à petites foulées devant nous.

— Je vais aller me changer aussi, décide aussitôt ma voisine en m'abandonnant aux soins de Nicolas.

— Vous voilà dans le bain, me chuchote ce dernier.

Malgré son air complice, je me contente de faire une moue sceptique. Certes ses amis sont sympathiques, mais la tâche s'annonce bien plus compliquée avec le sieur Vallate qui ne relève toujours pas la tête au moment où nous parvenons sur la terrasse. Devant ma perplexité, Nicolas s'emploie de nouveau à me distraire.

— Je n'ai rien contre un peu d'aide en cuisine, m'indique-t-il de manière élégante.

Je le suis sans protester.

— Quand Stéphane travaille, ce n'est pas la peine de lui adresser la parole, plaide-t-il en faveur de son ours de copain.

— Il travaille?

— À distance, pour la boîte de son père. Ça lui serait difficile de faire autrement.

— Je vois.

Tout en parlant, Nicolas s'active à sortir des tas de choses toutes prêtes du réfrigérateur. Je suis désignée volontaire pour mélanger une salade sur laquelle il a renversé une bonne dose de vinaigrette industrielle.

— On peut apporter une contribution? fait tout à coup la voix cristalline de Laura dans mon dos.

La demoiselle a revêtu une simple tunique blanche très échancrée qui dévoile ses longues jambes fuselées et son absence criante de poitrine. En professionnel de la mode, Nicolas a une seconde d'hésitation devant sa tenue.

— Tu vas déjà au lit?

— Très drôle! réplique-t-elle avant de chiper un toast sur le plat qu'il dresse. Tu n'as pas le sens du confort.

— Toi, tu l'as un peu trop. Les soirées sont fraîches en cette saison, tu sais?

— Oui, mais mon cœur est chaud.

À ces paroles, elle associe une posture théâtrale en se blottissant contre l'épaule de son collègue et ami. J'ignore si leurs rapports vont au-delà de cette visible affection, mais cela ne paraît pas être le cas. Laura reprend une posture plus normale et Nicolas, les préparatifs du repas.

— On peut se tutoyer? réclame-t-elle en me fourrant les couverts dans les mains.

Mon accord soulage apparemment tout le monde.

— Te vouvoyer me fichait le bourdon, confie-t-elle avant d'emporter les plats jusque sur la table ronde sous le platane.

Je l'accompagne avec les couverts. Un sifflement nous parvient depuis l'allée qui contourne la maison. Baptiste s'est changé. Habillé, il est un peu moins sexy qu'en maillot de bain, mais je pinaille.

— Tssss! Une Ferrari? s'exclame-t-il en nous rejoignant.

Ce détail semble soudain intéresser Mr Vallate qui se détache enfin de son ordinateur pour interroger son copain de ses magnifiques yeux d'azur.

— Tu devrais voir, ça, Stéph, lui répond-il comme s'il avait compris la question muette. Elle est à toi? me demande-t-il ensuite.

— Non, elle n'est pas à moi. C'est un emprunt.

— M<sup>elle</sup> Roche préfère les Aston Martin.

Un frisson me saisit. Je me tourne d'un bloc vers Stéphane Vallate. Son regard est presque insoutenable, mais la surprise et l'indignation l'emportent sur l'émotion.

— Vous êtes au courant de ça?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas été?

Son visage est fermé, son attitude raide. Son hostilité à mon égard ne fait aucun doute et il ne paraît pas disposé à faire le moindre effort pour y remédier. Il est donc inutile de jouer les ingénues.

— Vous avez raison. Au moins, les choses sont claires.

— Pourrait-on savoir de quoi il s'agit? réclame Laura qui nous regarde sans rien comprendre à cet échange surréaliste.

— Il est temps de passer à table, tranche son copain en donnant un tour de roue à son fauteuil.

Son invitation ressemble à un ordre. Qu'il ne compte pas sur moi pour marcher à la baguette comme le font les trois autres. Par chance, chacun met de la bonne volonté à détendre l'ambiance un peu électrique. Tout le monde participe à la conversation, à l'exception notable du maître de maison. Il écoute, il mange, puis il se cale dans le fond de son fauteuil. Il s'est emparé d'un carnet dans lequel il griffonne. Je le surprends à sourire parfois, le regard braqué sur le papier. J'ignore s'il s'amuse du débat qui anime ses invités ou de ce qu'il est en train de bricoler, mais il est terriblement beau ainsi. J'adore les petites fossettes qui se creusent au coin de sa bouche tellement tentante. Hélas, ça ne dure pas. Il suffit que ses yeux extraordinaires croisent les miens et sa bonne humeur semble s'évanouir comme par enchantement. Je me raccroche à la discussion jusqu'à la fin du repas. C'est seulement au moment de débarrasser que je peux enfin satisfaire ma curiosité auprès de Nicolas.

— Que fabrique-t-il avec ce carnet? je lui demande en le suivant dans la cuisine.

— Il prend des notes et il dessine.

— Il dessine?

— Steph a hérité ce don de sa mère. Il a un fameux coup de crayon.

— Il dessine quoi?

— Des BD, répond Laura en passant derrière moi. Il nous a tous croqués plus d'une fois. Je suis prête à parier que tu as été son modèle, ce soir.

— Moi?

— Il ne résiste jamais à ce genre de plaisir.

— Crois-tu qu'il acceptera de me montrer ses dessins?

Nicolas penche la tête d'un air entendu tandis que Laura me jette un coup d'œil sceptique.

— Avec lui, on ne sait jamais.

— Que diriez-vous d'une partie de cartes? propose Baptiste en entrant comme une tornade dans notre repaire.

— De toute façon, il n'y a rien d'autre à faire, ce soir, soupire Laura en lui emboîtant le pas.

Nicolas me tend le bras et m'escorte au-dehors. C'est le moment que choisit Stéphane Vallate pour rompre son mutisme.

— Ce sera sans moi, prévient-il en faisant marche arrière avec son fauteuil. Amusez-vous bien.

— Un coup de main? propose Nicolas.

— Non, merci. Ça ira. Bonne nuit.

Je ne me sens pas spécialement incluse dans cette formule de politesse. Je m’abstiens donc de la lui retourner. Nous nous attablons de nouveau avec les cartes et un café que Baptiste a amené.

— C’est à peu près la seule chose que je sais faire en cuisine, plaisante-t-il en me tendant une tasse.

La partie commence. L’absence de Stéphane rend l’ambiance plus légère. Les coups fusent en même temps que les rires. Lorsque nous nous décidons à rentrer, vaincus à la fois par le froid et la fatigue, nous sommes devenus largement plus intimes. Tandis que les hommes font le tour pour fermer portes et fenêtres, Laura m’accompagne à l’étage.

— Je dors ici, annonce-t-elle en me désignant la porte voisine de ma chambre. Les garçons sont de l’autre côté du palier.

— Et Stéphane?

— En bas. Le grand bureau et l’atelier de sa mère ont été réaménagés pour que ce soit plus facile pour lui.

— Évidemment.

Alors qu’elle s’apprête à m’abandonner sur le seuil de ma chambre, je la retiens pour un complément d’information qui m’est nécessaire.

— Est-ce qu’il est toujours aussi taciturne?

Elle esquisse une petite moue qui trahit son embarras à me répondre, mais la manière très directe dont j’ai posé la question l’oblige à le faire.

— Il l’était un peu avant son accident, c’est pire maintenant. On peut comprendre.

Mon air vaguement soupçonneux la fait réagir comme si elle craignait d’avoir commis une maladresse.

— C’est souvent très difficile de savoir ce qui se passe dans le crâne de Stéphane. Personne n’est plus secret que lui. Mais cette fois, il n’a pas caché les raisons de son invitation, s’empresse-t-elle d’ajouter. Il avait la trouille de te recevoir, seul, ici. Il se connaît trop bien. Il a pensé qu’avec nous trois, ce serait plus convivial comme entrée en matière.

J’apprécie le terme, il est juste. Je hoche la tête en m’efforçant de la rassurer.

— Je crois qu’il n’a peut-être pas eu tort. Bonne nuit, Laura.

— Bonne nuit, Fred. À demain.

Demain!

En refermant ma porte, je pousse un soupir. Je ne m’attendais pas à une telle journée ni un tel accueil de la part de Stéphane Vallate. Même si les propos d’Alexis n’auguraient pas d’une très grande complaisance, j’espérais toutefois qu’il se montrerait plus ouvert. Je suis forcée de constater qu’il

n'en est rien. Je vais devoir composer avec ce personnage lunatique et insaisissable. J'essaye de compter combien de mots il a prononcés en ma présence quand la sonnerie de mon portable m'interrompt. Je pouffe en lisant le message dont je suis la destinataire. J'ai juste oublié de signaler à mon cher papa que sa voiture était arrivée à destination en bon état. Je lui réponds rapidement qu'elle n'a pas une seule égratignure, puis je vais prendre une douche avant de me glisser dans mon lit. J'ai la chance qu'il soit très confortable, tout comme le reste de la maison d'ailleurs. Cette demeure est un véritable cocon dans lequel on se sent bien, à l'abri, au milieu d'un environnement préservé et intime. Je respire profondément, l'air frais de la nuit me parvient par la fenêtre que j'ai laissée ouverte. On n'a pas ça à Paris. Je réalise que je n'ai pas pris de vacances depuis longtemps. Au fond, papa et Alex n'ont pas eu tort d'insister. Si, en plus, je décroche l'Aston Martin, je pourrai m'estimer très chanceuse sur ce coup-là. Je ferme les yeux, je croise les mains sur la couette bien douillette.

Dodo!

Pour le reste, on verra demain.

\*\*\*

Je suis réveillée par le chant des oiseaux. Ça aussi, c'est une nouveauté. Je ne savais pas que ces bestioles pouvaient faire un tel concert de si bon matin. Je grogne en avisant mon portable. Il est à peine 8 heures. D'un autre côté, j'entends les échos d'une conversation sur la terrasse, juste en dessous. Je me lève et je m'étire. Par curiosité, je me penche à la fenêtre. Le platane m'empêche de bien voir, mais je distingue les voix de Stéphane et de Nicolas. Ce dernier reproche, semble-t-il, la froideur de son ami à mon égard.

— Tu pourrais faire un effort, lui suggère-t-il sans se douter de ma présence. Après tout, c'est bien toi qui as réclamé qu'elle vienne.

Ce détail me fait hausser les sourcils. Je me demande bien quelle version de l'histoire Mr Vallate a pu donner à ses amis. Aucun d'entre eux n'a mentionné le nom d'Alexis. Pour ma part, je ne me risquerai pas à l'évoquer, je connais trop la valeur du secret au sein de la Société.

— J'assume mon idée, se défend tranquillement mon hôte.

— D'une drôle de manière. Si tu continues comme ça, elle prendra ses cliques et ses claques et c'est tout ce que tu en auras obtenu.

— Je ne crois pas, affirme Stéphane d'un ton chargé d'une ironie qui me déplaît.

— Tu es bien sûr de toi.

— J'ai suffisamment entendu parler de la conscience professionnelle de cette fille pour penser, en effet, qu'elle mènera sa tâche à bien.

« Cette fille »!

Pour un peu, il serait insultant. Si Nicolas conserve toute mon estime, Mr Vallate va apprendre à ses dépens que je ne suis pas tout à fait celle qu'il suppose. Je m'éloigne de la fenêtre et je file à la salle

de bains. Laura y a laissé quelques affaires. La jeune femme est adepte de la plus grande simplicité. J'ai remarqué qu'elle ne se farde pas et les quelques produits qui traînent sur la petite étagère affichent tous le label « bio ». Ça correspond à l'idée première que j'avais conçue de cette sympathique et originale personne. Je termine de me préparer, d'enfiler un jean et une tunique légère, et je descends. Je suis accueillie chaleureusement, à l'exception notable de mon pseudo-patient qui m'accorde un regard qui s'attarde un peu sur mon décolleté. Tout n'est donc pas si mauvais chez ce garçon.

Comme on m'y invite, je m'installe à la table du petit-déjeuner. Le beau Nicolas se préoccupe de savoir si j'ai bien dormi, le charmant Baptiste me sert une tasse de sa seule spécialité culinaire, et Laura dont les cheveux sont prisonniers d'un turban rouge vif s'empresse de se renseigner au sujet de ce que j'aime manger. Tout le monde est aux petits soins... enfin, presque tout le monde.

— Bon, ce n'est pas tout ça, mais que faisons-nous aujourd'hui? lance ma voisine en se tartinant généreusement un copieux morceau de pain.

— On est lundi, il ne se passe pas grand-chose, répond Nicolas.

— Tu connais Saint-Rémy, Fred?

— Je ne connais rien du tout de cette région.

— Si tu veux, je te ferai visiter, propose gentiment la jeune femme en mordant à belles dents dans son sandwich à la confiture.

— Volontiers, mais c'est que je ne suis pas ici en vacances, *a priori*.

Mon allusion n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Stéphane Vallate relève ses yeux clairs vers moi.

— Vous pouvez profiter de votre temps comme ça vous chante, me dit-il sèchement.

— Si le tourisme avait été ma motivation principale, je me serais sans doute organisée autrement.

— La pension ne vous plaît-elle pas?

Son ironie m'agace et ma patience à son égard commence à s'émousser.

— Je ne parle pas de ça, et vous le savez.

— Il y a un temps pour tout, mademoiselle Roche. Nous en discuterons plus tard. Pour le moment, je propose que vous finissiez tranquillement ce petit-déjeuner, rétorque-t-il en me fixant d'un air de défi qui me hérise le poil.

— Nous en discuterons, en effet.

— Je n'ai pas les moyens physiques de vous échapper, comme vous pouvez le constater. Maintenant, si vous le permettez, j'ai des choses plus urgentes à faire.

Sur ces mots, il abandonne sa serviette sur la table et donne un tour de roue pour s'en écarter. Voilà ce qu'on appelle se défilier. Chapeau! Je rumine ma vengeance en avalant mon café.

— Eh bien! Tu es libre, commente Laura.

Ma foi, elle a raison. Je n'ai pas l'habitude de rester à ne rien faire. J'aime mieux bouger.

— Une promenade en Ferrari, ça te dit?

— Et comment!

— Je rêve ou il y a comme une coalition féminine? s'amuse Baptiste.

— Je suis contente de recevoir du renfort, lui réplique-t-elle. Seule entre vous trois, je commençais gravement à m'ennuyer.

Qu'une jeune femme déclare s'ennuyer au beau milieu d'une telle assemblée de beaux mâles me laisse perplexe. Ne connaissant pas les goûts de Laura, je m'abstiens d'une plaisanterie qui risquerait de paraître graveleuse. Je débarrasse ma tasse et mes couverts, puis j'accompagne ma nouvelle copine vers la salle de bains. Un brossage de dents, une touche de rouge sur les lèvres, un coup de peigne, et je suis prête. Laura patiente déjà sur le palier. Nous ne nous sommes pas préoccupées de savoir ce que les garçons vont faire de leur journée.

— Ne t'en fais pas pour eux, assure-t-elle. Ils trouvent toujours à faire les andouilles.

— Les andouilles?

— Je me comprends, élude-t-elle avec une drôle de mine.

Je sourcille en devinant qu'elle n'a pas l'intention de m'en dire davantage. Elle glousse en s'asseyant sur le siège passager de la FF et trépigne au premier ronronnement du moteur. Pour lui faire plaisir, je profite de quelques kilomètres pour pousser un tout petit peu les chevaux de la voiture. Je ralentis aux abords de la ville, puis je trouve assez facilement à me garer. C'est donc à pied que nous poursuivons notre promenade dans les ruelles pittoresques de Saint-Rémy. L'endroit est joli, les bars et les restaurants ont sorti les tables et les parasols, ce qui donne vraiment un parfum de vacances à cette balade nonchalante.

— C'est tout petit. On dirait un gros village, je commente en arrivant sur la place principale.

— Ce n'est pas Paris, c'est certain, rigole mon guide.

— On se prend un café?

Ma proposition est accueillie avec enthousiasme. Nous nous installons à l'une de ces terrasses en soupirant d'aise. Laura offre son visage au soleil et sourit.

— Il y a quelques boutiques sympatiques, affirme-t-elle en me désignant un magasin de vêtements plus loin.

— Ah oui! La mode, je relève.

— Toujours, mais je ne suis pas la plus acharnée. Nico est pire que moi dans ce domaine.

— Vous vous entendez bien.

— On s'est liés d'amitié en faisant nos premiers points de couture, rigole-t-elle. C'est un mec super facile à vivre.

— Bien plus que Stéphane, je n'en doute pas. Ça fait longtemps que tu le connais, toi?

Laura penche la tête en attendant que le serveur dépose nos consommations sur la table et s'en aille avant de me répondre.

— Quatre ans, environ. Je l'ai rencontré par l'intermédiaire de Nico. Eux se connaissent depuis un bail.

— Et Baptiste?

— Pareil! C'est Nico qui nous l'a présenté, un beau jour, il y a de ça trois ans.

Je comprends mieux l'influence particulière de ce garçon sur chacun de ses petits camarades. Constatant que mes questions ne l'importunent pas outre mesure, je me hasarde à continuer mon interrogatoire.

— Vous avez l'air très unis.

— Ça n'est malheureusement plus aussi bien qu'avant... depuis l'accident de Steph, grimace-t-elle.

— Est-ce que tu sais précisément ce qui s'est passé?

— Seulement ce que Stéphane a bien voulu nous en dire. Et comme il prétend ne pas se souvenir exactement...

— Tu en doutes?

— J'ai le sentiment qu'il se sert de cette excuse pour ne pas avoir à raconter ce qui l'a conduit à flanquer sa voiture dans le décor.

— Serais-tu en train de supposer qu'il l'aurait fait volontairement?

Elle affiche une moue singulière avant de vider sa tasse.

— Nico n'y croit pas une seconde. Moi, je trouve que Steph se comportait étrangement à l'époque.

— Comment ça, étrangement?

— Ça n'était pas une très bonne période pour lui. Il y avait des tensions avec son père et il était sujet à de brusques sautes d'humeur. Bien sûr quand on s'en souciait, il affirmait que tout allait bien.

— Ça s'est produit ici?

— Oui, dans le massif. Il était venu passer quelques jours de vacances, tout seul, pour se changer les idées. Nico en sait un peu plus que nous, mais ça s'arrête là. Il n'a rien dit et ne dira rien. Ce qui compte, c'est que Stéph s'en soit sorti vivant.

— Assurément.

— En fin de compte, la situation n'a pas tellement évolué. À ce que j'ai compris, les relations entre Stéphane et son père ne se sont pas améliorées, surtout depuis qu'il a renoncé à la rééducation et qu'il a emménagé ici. Peut-être que ta venue est un pas vers la réconciliation.

— Tu penses que Stéphane a décidé de faire appel à mes services dans le but de se rabibocher avec son père?

— C'est mon opinion, elle n'engage que moi. Mais ça pourrait bien ressembler à ça.

— Sais-tu quel était le motif de leur brouille avant l'accident?

— Aucune idée! répond-elle en secouant la tête.

— Tu le connais, son père?

— Non. Aucun de nous ne l'a rencontré, pas même Nico. C'est un homme très occupé qui voyage beaucoup. Stéphane a dû prendre rapidement de nombreuses responsabilités dans l'entreprise familiale pour assumer son rôle. Quand tu es le fils du boss, c'est obligé. D'autant que Stéphane est fils unique.

— L'héritier.

— Tu ne penses pas si bien dire.

— Et sa mère?

— Elle vit en Suisse.

— Stéphane en parle?

— Pratiquement jamais, sauf pour évoquer la maison dans laquelle il vit aujourd'hui. Je sais qu'elle a fait le voyage pour le voir à l'hôpital et que c'est à ce moment-là qu'il a demandé à s'installer à Saint-Rémy.

— Drôle de famille!

— Si on peut appeler ça une famille, soupire-t-elle. Tu comprends pourquoi il n'a pas un caractère très facile.

— Je comprends, oui, mais ça n'excuse pas tout.

— Avec le temps, ça ira mieux.

— Puisses-tu dire vrai!

Laura se met à rire.

— On reprend la balade? propose-t-elle gaiement.

Je sens que le robinet des confidences vient d'être fermé, mais en quelques minutes, j'ai appris pas mal de choses. À notre retour à la maison, en milieu d'après-midi, nous trouvons les garçons devant la télé, en train de disputer un match de football virtuel sur une console. Laura lève les yeux au ciel.

— Voilà! Maintenant, tu sais comment une nana peut s’ennuyer en compagnie de ces lascars, dit-elle en me désignant les trois compères affalés dans le canapé.

Stéphane Vallate est moins taciturne. Il remarque mon regard dubitatif sur sa position dans le siège et s’empresse de la rectifier. Je ne fais aucun commentaire, je passe mon chemin et je regagne ma chambre. Au dîner, il a réintégré son fauteuil et fait toujours mine de m’ignorer. Heureusement pour lui, Nicolas se montre particulièrement prévenant et m’empêche de m’intéresser au cas de son copain. C’est à croire qu’il est payé pour faire diversion. En tout cas, il y réussit tellement bien que Stéphane parvient encore à se défiler sans m’avoir donné l’occasion de lui mettre le grappin dessus.

\*\*\*

Il est un peu plus de 10 heures, le lendemain, lorsque je retrouve tout le monde sur la terrasse. Il fait toujours aussi beau et chaud. Chacun a pris son petit-déjeuner à son aise, en piochant dans la cuisine au gré de ses envies. À voir leurs têtes, je ne suis pas longue à deviner qu’il se passe quelque chose.

— Un imprévu, niveau boulot, m’explique Laura tandis que Nicolas consulte sa messagerie.

— Embêtant? j’interroge en m’asseyant.

— Il faut que l’un de nous rentre à Paris dès demain.

— Qui s’y colle?

— Moi, déclare la jeune femme. Nico n’a pas pris de vacances depuis longtemps.

Je surprends le regard de connivence que les deux amis échangent. Je suis exclue de leurs petits secrets, mais c’est normal. Même si cela m’intrigue, je fais taire ma curiosité.

— Il y a un TGV à 10 h 14, demain matin, annonce Nicolas. Je t’emmènerai à la gare d’Avignon.

— À moins que je te ramène à Paris en voiture, je suggère à Laura en sirotant mon café. Je serai enfin utile à quelqu’un.

Ma provocation produit son effet. Un lourd silence permet de profiter pleinement du chant des cigales et des oiseaux. Les têtes de Baptiste, Nicolas et Laura se tournent instinctivement vers la cible de mes propos. Stéphane fronce les sourcils, je viens de marquer un point.

— Très bien, soupire-t-il en faisant reculer son fauteuil. Suivez-moi, je vous prie.

Gagné!

Je me lève sous les regards pressants des trois autres et je mène mes pas vers la piscine où m’attend déjà Mr Vallate. Je m’arrête juste en face de lui. Debout, je domine la situation, et ça n’est pas pour me déplaire.

— Asseyez-vous, me dit-il en désignant un transat tout près et sur un ton qui frise l’ordre.

— Pour ce que j'ai à vous dire, ce ne sera pas nécessaire.

— Vous ignorez ce que moi, j'ai à vous répondre. Alors, asseyez-vous, Frédérique.

C'est la première fois qu'il prononce mon prénom. La surprise me rend sensible à son injonction. Je cède, juste pour voir. Mon papoune dirait que je me couche, mais ça, c'est quand il a décidé de m'infliger une défaite aux cartes. Ceci dit, ce terme m'a toujours beaucoup amusée. Allez savoir pourquoi! Je m'assois en soupirant.

— Comme ça, vous êtes content?

— Ça me paraît plus équitable, de mon point de vue.

J'aime beaucoup le petit sourire qu'il tente de réprimer. Des trois spécimens qu'abrite cette maison, il faut dire que celui-ci est sans conteste le plus beau et le plus charismatique. Le plus désagréable et inaccessible aussi, hélas. Je déplore à la fois l'injustice et le gâchis d'une si séduisante jeunesse.

— Bien. Par quoi souhaitez-vous que nous commençons?

— Vous prétendiez que ce serait rapide, me fait-il remarquer. Je vous écoute.

— D'accord, puisque vous insistez.

— De toute évidence, c'est vous qui insistez.

— Nous n'avancerons jamais de cette façon.

— La patience n'est pas votre qualité principale, observe-t-il sans trahir le moindre agacement.

— Tout le monde a ses petits défauts.

— Certains peuvent se corriger.

— Je doute sérieusement que vous parliez en connaissance de cause.

Ce sarcasme lui arrache un éclat de rire.

— J'étais prévenu, me voilà fixé, dit-il en se reprenant.

— Puisque nous y sommes, puis-je savoir ce qu'Alexis vous a raconté à mon sujet?

— Que vous étiez une insupportable impertinente, une véritable nymphomane et accessoirement, une excellente kiné.

— Charmant portrait!

— Auriez-vous des corrections à y apporter?

— Je plaide coupable pour l'impertinence et les compétences professionnelles. Quant à la nymphomanie, Alexis en a sûrement une définition très personnelle qui n'a rien à voir avec la mienne.

— Je le connais suffisamment bien pour ne pas mettre sa parole en doute.

— M’avez-vous vu me jeter sur vos petits camarades?

— J’ai pu constater que vous vous en êtes rapidement rapprochée au point de les tutoyer immédiatement.

— Si c’est pour me faire remarquer que ce n’est pas votre cas, je vous répondrai que nous n’avons pas échangé plus de dix phrases et qu’elles n’étaient pas des plus cordiales. Ça n’incite guère à devenir intime.

— Nous venons donc de battre un record de dialogue.

Sa tranquille assurance me cloue le bec. Je penche la tête pour convenir qu’il a raison.

— Je suis désolé pour cet accueil, Frédérique, me balance-t-il en m’hypnotisant de son regard clair.

— Des excuses? je relève, narquoise.

— Ça vous surprend?

— Un peu.

— Avez-vous vraiment envie de partir?

— Je ne sais pas ce que vous a dit Alexis, mais j’ai mis mes activités au cabinet entre parenthèses pour venir ici. Cela me coûte du temps et de l’argent. Si ça n’est que pour visiter la région ou vous admirer pendant que vous disputez un jeu vidéo avec vos copains, j’ai largement mieux à faire, croyez-moi.

— Alexis me l’a dit, et je vous en remercie.

Sa voix est descendue d’un ton dans les graves. Son beau visage se ferme.

— Monsieur Vallate, avez-vous, oui ou non, l’intention de me laisser accomplir la mission qui m’est dévolue?

— Je m’en voudrais de vous priver d’une Aston Martin.

— Je suis scotchée qu’il vous ait parlé de ça.

— Alexis et moi n’avons pas beaucoup de secrets l’un pour l’autre.

— Il m’a dit que vous estimiez que c’était en pure perte.

— Mon opinion est ce qu’elle est. Il vous appartient de m’en faire changer.

— Dois-je comprendre que vous ne fournirez pas le moindre effort?

— J’ai un marché à vous proposer.

— Ma présence ici n’est-elle pas suffisante dans le cadre de ces négociations?

— Cette convention-là vous lie à Alexis, pas à moi.

— Oh! Combien d'autres concessions devrais-je faire pour toucher au but?

— Une seule. Elle ne vous coûtera qu'un peu de temps, et il me semble que vous en aurez à revendre prochainement.

— De quoi s'agit-il?

— Je vous en parlerai un peu plus tard.

— Vous aimez faire durer le suspense, je soupire en refoulant une petite déception. En attendant, et puisque je suis à votre disposition, que puis-je faire pour vous être agréable?

— Vous abusez de l'ironie.

— Et vous, de ma patience.

— Match nul!

— J'ai encore une question.

— Je suis tout ouïe.

— Vos amis sont-ils au courant de l'existence de la Société?

— Vous savez aussi bien que moi que la Société est soumise au plus grand secret. Aucun d'eux ne se doute de mes activités occultes.

— Ils ne connaissent pas Alexis?

— Non.

— En êtes-vous certain?

— Contrairement aux apparences, je suis capable de mener deux vies parfaitement étanches, mademoiselle Roche.

— Frédérique, je corrige machinalement

— Nous ne sommes pas intimes, me réplique-t-il avec insolence.

— C'est exact. Pardonnez-moi, monsieur Vallate!

— Stéphane!

Je souris, il en fait de même.

— Marché conclu? me demande-t-il en me tendant la main.

— Marché conclu. J'attends de connaître cette fameuse proposition.

Son contact est chaud, ferme, il me plaît.

— Curieuse, en plus?

— En plus de quoi?

— Impertinente, impatiente et nymphomane.

— Je ne suis pas nymphomane.

— À en juger par votre taux de fréquentation du réseau de la Société, je ne suis pas loin de penser que si.

— Vous avez vérifié?

— Alexis m'a demandé d'en faire une extraction pour ses besoins personnels.

— Ben voyons! Je suis donc jugée sur une base de données purement comptables.

— Ce sont des chiffres indiscutables.

— Qui ne sont pas forcément révélateurs de la réalité des faits.

— Oseriez-vous prétendre que vous n'usez des services de la Société que pour le plaisir des yeux et le confort des installations?

— Je ne prétends rien.

— Pourquoi vous défendez-vous, dans ce cas?

— Moi, je me défends?

— Et pas qu'un peu.

— Eh bien! C'est un tort. Libre à vous de penser ce que vous voulez.

— Paris est loin. Saurez-vous tenir le coup dans ce coin retiré?

— Au pire, je violerai votre cher Nicolas, ça me fera gagner quelques jours avant de me transformer en monstre lubrique.

— Je vous souhaite bon courage.

— Est-ce que vous mettez en doute mes capacités de séduction?

— En aucune façon.

Ses beaux yeux m'enveloppent d'une curieuse manière. J'éprouve un petit coup de chaud.

— Alexis m'a gentiment proposé de m'envoyer un kit de survie en milieu hostile. Je devrai m'en contenter, selon vous?

— Ce serait mieux.

— Puis-je me permettre de vous demander comment vous survivez ici?

— J'ai la chance de ne pas être nymphomane.

— Très drôle! je grogne en le toisant.

Il me fixe quelques secondes durant lesquelles son regard s'assombrit.

— Certains divertissements me sont désormais impossibles, ajoute-t-il d'une voix plus basse.

— J'ai pris connaissance de votre dossier médical.

La nouvelle ne le surprend pas, mais elle l'ennuie. Il s'écarte en faisant reculer son fauteuil et me prive de ses beaux yeux.

— Les médecins n'ont pas forcément toujours raison, marmonne-t-il entre ses dents.

— Non, mais dans votre cas, j'ai le sentiment que vous vous complaisez largement dans le malheur.

Il tourne la tête. L'espace d'un très bref instant, je suis persuadée qu'il va me rentrer dedans, mais il n'en fait rien, curieusement.

— Impertinente, dit-il en souriant.

— Non, compétente, je corrige sur le même ton.

— En vous fiant uniquement à un rapport médical?

— Vous vous êtes bien appuyé sur un rapport statistique pour ce qui me concerne.

— Vous êtes rancunière, en plus.

— Pas du tout, je suis juste.

— Et que déduisez-vous de ce formidable dossier médical?

— Vos fractures ont été parfaitement réduites et vous n'avez subi aucune lésion organique. Bref, vous êtes en état de marche, à tous les niveaux, si je puis dire. Il suffit que vous manifestiez un peu de volonté pour sortir de ce fauteuil et retrouver toutes vos facultés.

Son sourcil droit se lève, ses lèvres s'étirent un peu plus.

— Vous ne doutez jamais.

— Je fais preuve d'une objectivité que n'ont pas vos proches. Vous pouvez prétendre n'importe quoi, ils n'iront pas à l'encontre de vos affirmations parce qu'ils vous aiment et pensent vous rendre service ainsi. Mon rôle n'est pas de vous ménager, vous, votre susceptibilité et votre fichu caractère, il est de remettre la mécanique en état de fonctionnement, et croyez-moi, j'ai toute la panoplie du parfait garagiste. Vous avez le droit de ne pas me faire confiance, c'est comme vous voulez. Je vous préviens seulement que vos plaintes n'auront pas grand effet sur moi.

— Ce sont des menaces?

— Non, des précisions. Maintenant, tenez-vous toujours à ce que je reste?

Contre toute attente, il me répond un « oui » assuré et définitif.

— Dans ce cas, j'ai besoin de vérifier certains points. Pouvez-vous soulever vos fesses et les poser ici? je demande en tapotant sur le transat où je suis assise.

Il manque de rire, mais se retient. Il avance jusqu'à moi et manœuvre son fauteuil de manière à faire face à la banquette.

— Si vous voulez que je pose mes fesses, ôtez les vôtres de ce matelas, me dit-il sans ciller.

Je m'exécute rapidement, ravie de trouver en lui quelqu'un de plus véloce que prévu. En un mouvement adroit et précis, Stéphane se soulève de son siège à la force des bras et prend appui sur le transat où il se laisse retomber. Ça confirme ce que je pensais au sujet de sa belle carrure. En se déplaçant seul ainsi pour ses besoins quotidiens, il entretient sans trop de mal sa condition physique.

— Et maintenant? m'interroge-t-il.

— Allongez-vous.

Il se glisse un peu plus au fond du fauteuil. Je lui remonte d'office les jambes pour les étendre sur le coussin, puis je passe derrière afin de descendre le dossier pour mettre mon patient presque à l'horizontale. Son regard me suit quand je reviens devant lui et que je pose mes mains sur ses jambes avant d'enlever ses sandales. Il étudie chacun de mes gestes lorsque je plie ses genoux, que je joue avec ses chevilles. Pour un peu, je croirais qu'il doute encore de mes compétences.

— Quelles sensations avez-vous? je questionne en faisant courir mon pouce sous sa plante de pied.

— Aucune.

Mr Vallate me ment. J'ai perçu le sursaut de sa jambe que je tiens fermement dans la main. J'affiche clairement mon soupçon.

— Préféreriez-vous que je fasse l'éloge de votre doigté? me rétorque-t-il.

— Je connais suffisamment mes qualités pour ne pas attendre qu'on me les vante.

— En milieu hostile, ça peut servir.

— Ça peut servir en toutes circonstances. Et là, que sentez-vous?

Du bout des doigts, j'appuie à divers endroits jusqu'à l'aine. Il me répond invariablement qu'il ne sent rien.

— Pouvez-vous vous mettre sur le ventre?

Il obéit, je lui prête mon assistance, puis je recommence mes petites investigations. Il répète la même chose à chaque pression de mes doigts, jusqu'à ce que j'appuie fortement dans le creux de sa fesse droite. Il se raidit d'un coup.

— Hum! Le nerf sciatique n'est pas aussi endormi que le reste, je commente avec un brin d'ironie qui ne lui échappe pas.

— Seriez-vous sadique? me demande-t-il en essayant de me regarder par-dessus son épaule.

— Cela vous dérangerait?

— Je ne suis pas maso.

— Il y a des masos qui s'ignorent.

— Viennent-ils à votre cabinet?

— Vous me jugez donc si sévèrement?

— Dans la mesure où vous prenez un malin plaisir à me torturer, oui, rouspète-t-il en grimaçant sous l'action investigatrice de mes doigts.

— J'ai fini... enfin presque. Enlevez votre tee-shirt.

— Est-ce nécessaire?

— J'aurais pu vous demander de vous défaire de votre pantalon et de votre caleçon aussi, mais pour cette fois, j'ai respecté votre pudeur.

— Je croyais que vous n'éprouviez aucune pitié.

— J'ai fait preuve de diplomatie, nuance!

— Vous déshabillez souvent vos patients au premier rendez-vous?

— Pour votre information, ils se déshabillent eux-mêmes, sauf quand ils en sont mécaniquement empêchés.

— Pourquoi m'avez-vous préservé d'apparaître devant vous dans le plus simple appareil?

— Vous m'auriez rétorqué que nous ne sommes pas encore assez intimes.

— Vous faites les questions et les réponses, à présent?

— On gagne du temps.

— Vous avez tout votre temps, ici.

— Merci de le rappeler. Vous l'enlevez, ce tee-shirt, ou dois-je vous le retirer?

Un ricanement accompagne son déshabillage. Stéphane se rallonge aussitôt et pose son menton sur ses bras croisés devant lui. Je peux admirer à loisir son dos musclé, ses épaules rondes, ses biceps légèrement saillants, sa chute de reins terriblement sensuelle.

— Je vais vous toucher, j'avertis à tout hasard.

— Je ne vais pas m'enfuir.

— Je disais ça pour votre confort personnel.

Mes mains se posent à plat sur ses omoplates, puis remontent sur ses belles et solides épaules.

— Vous avez des mains délicieuses lorsque vous cessez de martyriser les gens, me dit-il avec une apparente sincérité.

Je souris en poursuivant mon massage. Ses vertèbres ne sont pas déplacées, mais la position assise lui vaut quelques tensions. Au fur et à mesure que je le pétris, le silence s'installe. C'est à ça que je sais que mes patients se détendent. Lentement, je parcours son dos jusqu'à ses reins. Stéphane a un très joli petit cul. Je suis tentée de lui malaxer les fesses, mais je ne suis pas certaine qu'il approuve. Je me contente donc de ses hanches où subsiste la marque de ses blessures.

— Vous font-elles mal? je demande doucement.

— Non. En tout cas, pas maintenant.

Sa voix est plus rauque. Je remonte lentement vers ses bras. Il me les abandonne sans rechigner. Je l'effleure à peine, il frissonne.

— Nous venons de franchir un degré dans l'intimité, je plaisante en me penchant à son oreille.

— Ça suffit à ce que nous nous tutoyons?

— Probablement.

— J'en suis fort aise.

— J'ai terminé.

— C'est dommage.

— Est-ce un compliment?

— Probablement.

— Tu peux te rhabiller.

— Cela coupera court à toutes les stupides suppositions dont nous risquons d'être victimes en rentrant.

— Cela n'engage que toi. Pour ce qui me concerne, je ne suis pas nue.

— Ça aussi, c'est dommage.

— Je suis kiné, pas masseuse *body body*.

— Tu aimes les massages de Jill pourtant.

— J'apprécierais beaucoup que tu cesses de tenir la comptabilité de ce que je fais au sein de la Société.

Stéphane se retourne seul et enfile son maillot.

— Ses mains de velours vont te manquer ici.

— Il y a un institut en ville, je l'ai vu durant notre visite, hier.

— Je ne pense pas que leurs services aillent au-delà de la simple épilation.

— Ai-je l'air à ce point en manque?

— Alex m'a dit que ça pourrait rapidement venir.

Je l'assassine du regard, il s'en moque.

— En tout cas, je sais ce que je voulais savoir à ton sujet, moi aussi.

Il regagne prestement son fauteuil et avance vers moi.

— Et que sais-tu?

— Que je ne dois pas être la seule à souffrir du manque.

Un éclair traverse l'azur de ses prunelles tandis que je sourcille en direction de son pantalon de toile un peu tendu.

— Simple réflexe! se défend-il. Je n'avais même pas remarqué.

— Aucune sensation? Vraiment?

— Aucune.

— Si j'en crois ce que tu m'as dit, c'est déjà un net progrès.

— Je n'ai jamais dit que je ne bandais plus.

— OK! C'est le décryptage qui déconne, dans ce cas.

— Peut-être.

Match nul, encore une fois.

— Vous avez été longs, nous accuse Baptiste en nous gratifiant d'un coup d'œil soupçonneux lorsque nous rejoignons la terrasse.

— Si tu as dix minutes, je te recommande de te faire masser par Fred, lui répond Stéphane. Ça en vaut la peine.

— Oh! Oh! Tu t'es fait masser par Fred? s'étonne Nicolas d'un air goguenard.

— Elle t'a caressé dans le sens du poil? le taquine Laura.

— On peut dire ça comme ça.

— T'en as, de la chance, soupire-t-elle.

— Pourquoi? Aurais-tu quelques poils à lisser? rigole Baptiste.

— La barbe! grimace-t-elle à l'encontre de son copain qui a égaré son rasoir depuis quelques jours à en juger par le duvet hirsute qui recouvre désormais ses joues.

— Que faut-il faire pour bénéficier du même traitement que cet animal? demande Nicolas en me coulant un regard éminemment séducteur.

— Tu peux toujours bousiller une bagnole, rétorque l'animal en question.

— Je tiens à mon intégrité physique, moi.

— Et si tu te blessais, juste un peu, en te piquant avec une aiguille à coudre?

— Tu me prends pour une chochette?

— Ça ne justifierait pas un tel traitement de faveur, estime Laura en envoyant une bourrade dans l'épaule de son collègue de travail.

— C'est où tu veux, quand tu veux, j'interviens en lorgnant le jeune homme d'un air gourmand.

— Ah! Génial! se réjouit-il.

— Faut-il que tu aimes le risque, renchérit Stéphane.

— Il risque surtout d'aimer, je rétorque en le toisant.

— Les voyants sont-ils déjà passés au rouge? me provoque-t-il.

— Tant que je n'ai pas de bave aux lèvres, il ne craint rien.

— Penses-tu réussir de cette façon?

— Je suis capable de susciter quelques réflexes, je crois.

Cette allusion directe à son érection de tout à l'heure me fait marquer un point. Bon joueur, il en convient en riant.

— Encore faut-il que tu puisses en tirer parti.

— Je ne suis pas manchote.

— Je me garderai bien de le croire.

— Merci.

— Dites, les enfants, nous interrompt Nicolas, lassé de nos joutes verbales auxquelles personne ne comprend rien en dehors de nous deux, si nous sortions, ce soir, avant que Laura nous quitte? Un petit restaurant, ça vous dit?

Je vois le visage de Stéphane se fermer. Je ne suis pas la seule, Nicolas a deviné également l'hésitation de son ami.

— Qu'en penses-tu, Stéphan?

— Nous pourrions tout aussi bien fêter ça ici, répond-il d'une voix redevenue pleinement sérieuse.

Autour de la table, l'enthousiasme soulevé par la proposition de Nicolas retombe comme un soufflet, mais personne ne proteste.

— O.K.! cède immédiatement le jeune homme. On va s'organiser.

Je sais qu'ils pensent tous bien faire, mais c'est trop facile. Mon côté rebelle se ranime.

— Il doit bien y avoir un endroit sympathique, non? j'interroge en faisant totalement abstraction du refus de Stéphane.

Ce dernier me gratifie d'un coup d'œil surpris et méfiant à la fois.

— Cela ne change rien au fait que...

— Qui est pour le restaurant? je le coupe en défiant les trois autres de prendre leurs responsabilités.

Nicolas comprend immédiatement ma manœuvre d'intimidation et se range de mon côté, entraînant l'avis de ses comparses.

— Quatre contre un, je constate. Tu es en minorité.

— Je vois, souffle-t-il, un tantinet vexé.

— Donc, c'est simple. Ou tu choisis le restaurant qui te convient le mieux, ou tu subis n'importe lequel.

— Est-ce l'unique alternative?

— Tu préfères rester ici tout seul?

J'aime beaucoup l'éclat de colère qui traverse son regard. Ses mâchoires qui se serrent font jouer les muscles de son visage. Il réussit à se contenir cependant.

— Ne me prête pas des intentions que je n'ai pas eues, grogne-t-il. Je choisirai le restaurant.

Pour un peu, je pourrais entendre les soupirs de soulagement de Baptiste, Nicolas et Laura. En tout cas, la nouvelle les ravit. Vaincu, Stéphane attend que tout ce petit monde s'éparpille et que nous soyons de nouveau seul à seule pour m'apostropher.

— Tu es pire encore que je ne le croyais, m'accuse-t-il sévèrement.

— Je peux te retourner le compliment.

— Tu n'étais pas autorisée à te mêler de ça.

— J'étais autorisée à donner mon avis puisqu'on me l'a demandé.

— Pas à influencer celui de mes amis.

— Et comment qualifies-tu ta manière de leur imposer tes choix?

— Quoi? s’offusque-t-il.

— Tu es libre de faire ce que tu veux, mais tu devrais franchement arrêter de compter sur la pitié ou la compassion que tu inspires. C’est fatigant pour tout le monde, même pour toi.

Je n’attends pas qu’il dégaine une réplique cinglante, je tourne les talons. J’estime avoir gagné cette manche.

\*\*\*

Je retrouve Mr Vallate au moment du déjeuner. Il ne décroche pas une parole aimable de tout le repas. C’est assez conforme à ce que j’attendais. À peine a-t-il avalé sa dernière bouchée qu’il repart s’enfermer dans sa chambre. Les trois autres vont profiter du soleil et de la piscine. Faute de mieux, je décide de les rejoindre. Sans grande conviction, j’ai enfilé mon maillot de bain et une tunique noire sur laquelle j’ai noué une ceinture.

— Jolie! commente Nicolas en me voyant arriver d’un pas nonchalant.

Son compliment me fait plaisir, je l’en remercie.

— Toujours volontaire pour une séance de torture, je lui propose puisqu’il est torse nu et oisif.

— Très.

— Où souhaites-tu que nous nous installions?

— Ici, c’est bien.

— Tu ne préférerais pas un endroit plus intime?

— J’aime autant profiter du soleil avant de rentrer à Paris.

Ici, ça veut dire devant Baptiste qui barbote dans l’eau et Laura qui bouquine un pavé de roman. Insister serait sûrement déplacé.

Tant pis!

Nicolas s’allonge sur le ventre, et je commence à lui pétrir les dorsaux. Sa carrure n’est pas aussi musclée que celle de Stéphane, mais elle incite tout de même à la rêverie. Je m’applique en faisant courir mes mains sur sa peau. Une sorte de ronronnement me parvient.

— C’est bon?

— C’est génial, soupire-t-il.

Je descends lentement, très lentement jusque dans le creux de ses reins où je m’attarde. Mes paumes glissent sur ses hanches et s’immiscent, sans-gêne, un peu plus bas vers son ventre. Je le sens se raidir légèrement, mais il ne dit rien. Je me penche à son oreille.

— Toujours aussi bien?

— Si tu continues de cette façon, je vais avoir un problème, me répond-il sur le même ton bas.

— Il ne tenait qu'à toi de choisir un autre endroit où tu te serais senti plus à l'aise.

— Je comprends mieux ce qu'a voulu dire Stéphane tout à l'heure, en me conseillant de me méfier de tes mains.

L'évocation de mon patient et de ses basses manœuvres me refroidit. J'appuie un peu plus fort, par vengeance.

— Tu les trouves dangereuses?

— Stéphane m'a vanté leur efficacité, je constate qu'il avait raison.

— Est-ce un reproche?

— Avez-vous fini, tous les deux? s'élève la voix de Baptiste dans mon dos.

Debout près du transat et trempé de la tête aux pieds, le jeune homme nous regarde avec un amusement qui augure déjà de la suite.

— Qu'est-ce qu'il est jaloux! le taquine aussitôt Laura en levant le nez de son livre.

— Je revendique seulement mon tour, la corrige-t-il.

Sans crier gare, Nicolas se soustrait à mes mains et cède la place à son copain mouillé. Pour un peu, j'en serais vexée. J'éprouve largement moins d'enthousiasme à masser cet empêcheur de draguer en rond. Il subit ma poigne sans ménagement, mais il ne s'en plaint pas. Nullement désireuse de prolonger l'exercice, c'est moi qui y mets un terme rapide avant d'aller m'allonger sur un transat au soleil. Je suis tout de même remerciée de mon dévouement. C'est déjà, ça.

Je dénoue ma ceinture, enlève ma tunique et ferme les yeux en offrant mon corps au dieu Râ à défaut des bras d'un homme fait de chair et de sang. bercée par le chant des insectes et des oiseaux, câlinée par une petite brise tiède et parfumée, je finis par somnoler. Ce sont les commentaires de Laura et de Nicolas qui me tirent du sommeil, un peu plus tard. Stéphane nous fait l'honneur de sa présence. Je me redresse et je subis immédiatement son regard. Ses yeux s'attardent sur ma poitrine. Rien que pour le narguer, je récupère aussitôt ma tunique et je l'enfile. Ça fonctionne. Mr Vallate sourcille.

— Pour information, j'ai pris une réservation pour ce soir, nous annonce-t-il.

Des exclamations joyeuses lui répondent. Je ne dis rien. Je me lève pour rejoindre la maison, j'ai soif. Lorsque je reviens sur la terrasse, Stéphane est là, seul. Les autres sont restés au bord de la piscine. Il me lorgne comme s'il attendait de connaître mon avis. C'est affreusement tentant.

— Toujours fâché? je lui demande.

— Concernant la méthode, oui, admet-il d'un ton paisible.

— Dois-je faire mes bagages?

— Tu renoncerais si facilement à une Aston Martin?

— À vrai dire, ça m’ennuierait beaucoup. Et puis, c’était pour ton bien.

— La méthode m’a déplu, mais sur le fond, tu as raison.

Je l’observe avec circonspection. Nos regards se jaugent.

— Tu me trouves lâche? m’interroge-t-il au bout de quelques secondes.

— Non.

— Alors quoi?

— Je ne sais pas. Je ne parviens pas encore à définir ce que je ressens.

— De quoi me soupçonnes-tu? De mensonge?

— Je n’accuse aucun de mes patients de mensonge.

Stéphane réalise à mon ton plus vif qu’il est allé trop loin. Il lève une main en signe d’excuse.

— Tu n’as pas l’habitude d’être contrarié, n’est-ce pas? je devine.

— L’opinion que tu as de moi est celle d’un gosse de riche qui a toujours obtenu ce qu’il désirait sans fournir le moindre effort, c’est ça?

— Dans les grandes lignes.

Mon aveu lui arrache un sourire amer.

— Et toi? me réplique-t-il.

— Je présume qu’Alex a dressé de moi un portrait qui aboutit inmanquablement à ce que tu portes le même jugement sur ma petite personne. Par ailleurs, mon arrivée ici en Ferrari n’a pas dû arranger les choses.

— On ne peut rien te cacher.

— O.K.! Eh bien, tout ça me paraît formidablement bien engagé, j’ironise.

— En effet, nous devrions être capables de nous comprendre.

— Tu plaisantes?

— Non.

Malgré sa mine détendue, je constate qu’il est aussi sérieux qu’il le prétend.

— Tu n’es pas plus en mesure de me tromper que je ne le suis, ajoute-t-il en me défiant du regard. Ça me paraît très juste.

— Équitable? Comme tout à l’heure?

— Pourquoi pas?

— Et c'est censé aboutir à quoi?

— À la conclusion du marché que je veux te proposer.

— Tu as de la suite dans les idées. C'est quoi, ce marché?

— Tiens, jette un œil là-dessus, me dit-il en me tendant le précieux carnet qu'il a toujours à sa disposition et dans lequel il prend régulièrement des notes.



J'ouvre à la page qu'il m'indique et j'en demeure abasourdie.

— Mais, c'est moi! je m'exclame en découvrant ses croquis.

— Qu'en penses-tu?

— C'est tout bonnement hallucinant. Quand as-tu fait ça?

— À table, l'autre soir ou à d'autres moments où tu ne t'en doutais pas.

— Je peux regarder le reste?

— Je t'en prie, accepte-t-il.

Je tourne les pages et je constate avec stupeur qu'il a réalisé de nombreuses esquisses de moi. Il a croqué aussi Nicolas, Laura et Baptiste, mais sur un mode plus humoristique.

— C'est vraiment bluffant, je commente en revenant à la dernière page où j'apparais de manière plutôt sexy. C'est comme ça que tu me perçois?

— C'est comme ça que je perçois mon personnage, rectifie-t-il en récupérant son carnet.

— Ton personnage?

— Ça fait un bon bout de temps que j'ai l'idée de réaliser une bande dessinée. Il me manquait cependant l'inspiration pour mon personnage féminin. J'ai fait quelques essais comme ça, sans modèle, mais ça n'était pas très concluant... jusqu'à ce que tu débarques ici.

— Moi?

— Comme tu as pu le constater sur mes croquis.

— C'est sérieux?

— Très.

— Quel en est le sujet? j'interroge en songeant à l'aspect glamour qu'il a donné à son dessin.

— Toi.

— Comment ça, moi?

— Elle retracerait le parcours initiatique de ton personnage, précise-t-il.

— Quel genre de parcours?

— Érotique.

Le mot est lâché. Les beaux yeux de Stéphane guettent ma réaction. C'est assez étrange, je ne suis pas surprise, encore moins choquée. En y réfléchissant, je crois que ça m'amuse surtout. Les membres de la Société semblent tous habités par des préoccupations similaires, même s'ils s'en défendent officiellement.

— Qui est au courant de ce projet? je questionne à tout hasard.

— Personne, en dehors de toi.

— Aucun de tes amis?

— Non.

— Pourquoi ne leur en as-tu pas parlé?

— Ça ne regarde que moi. Je ne tiens pas à ce qu'on vienne mettre son nez dans mes affaires.

— Pourquoi m'en parles-tu, dans ce cas?

— Parce que j'ai besoin de ta coopération.

— C'est mon accord pour utiliser mon image que tu veux?

— À vrai dire, je voudrais avant tout que tu poses pour moi.

— Comme un modèle de peintre?

J'ai envie de rire tellement la situation est cocasse et inattendue. Stéphane ne s'offusque pas de mon étonnement moqueur. Il sourit.

— Exactement, comme un modèle, confirme-t-il.

— Perspective intéressante, mais tu as évoqué le terme de « marché », ce qui induit forcément une contrepartie, non?

— En effet.

— Je t'écoute.

— Je t'aide à obtenir l'Aston Martin que tu convoites. Nous faisons équipe à 50/50. Tu poses pour moi comme je le souhaite en échange de quoi, je me plie sans rechigner à toutes tes directives. Je serai un patient exemplaire et volontaire.

— Vraiment?

— Vraiment.

— Tu accepterais d'obéir à mes ordres?

— Tant que tu accepteras d'obéir aux miens, oui.

Je sourcille. Bien qu'alléchée par de si séduisants propos, je reste dubitative.

— C'est quoi, l'entourloupe?

— Aucune.

— Combien de temps cela va-t-il durer?

— Le temps nécessaire à ce que je sois parfaitement rétabli, comme le prévoit le marché que tu as conclu avec Alexis.

— J'avais estimé cette durée à deux mois, dans le pire des cas.

— C'est honnête.

— Est-ce que ce sera suffisant pour ton projet?

— En dehors des séances de torture que tu envisages de m'infliger, nous disposerons de beaucoup de liberté. Je m'arrangerai pour faire un maximum de croquis dont je me servirai plus tard.

— Ai-je le droit de connaître le scénario?

— Il est encore en train d'évoluer. Tu m'as donné quelques idées supplémentaires. Je te raconterai chaque scène en temps voulu.

— Ça me va.

— Tu es d'accord?

— Pourquoi ne le serais-je pas? Je n'ai rien de mieux à faire en dehors de toi.

— Tu m'autorises donc à utiliser ton image à ma guise?

— Tu veux signer un contrat?

— Imaginons que ce projet trouve sa concrétisation et soit diffusé.

— S'annonce-t-il aussi torride que ça?

— Si je disais « carrément pornographique »?

Nous y sommes! J'avoue que toute autre proposition m'aurait quelque peu déçue. Je soutiens son regard intense avec toute l'effronterie dont on m'accuse ordinairement.

— C'est pour voir à quel moment je me transforme en bête de sexe nymphomane? Tu as décidé de faire de moi un sujet d'examen?

— Non, mais je me suis dit qu'en tant que membre très introduite et très active de la Société, tu ne verrais aucune objection à te soumettre à certains exercices de style.

— Très introduite et très active, je relève en le toisant. Ben voyons! Tu comptes me donner des partenaires, au moins?

— Je regrette, mais nous ne serons que tous les deux, toi et moi, dans cette maison, pendant toute la durée de ma rééducation.

— Et la femme de ménage, le jardinier?

— Ils ne sont là que pour travailler quelques heures, nous ne serons pas beaucoup dérangés.

— Et c'est vraiment pornographique?

— Complètement.

— Aurais-tu quelques désirs refoulés?

Mes paroles font mouche. Ses yeux s'illuminent d'un éclat plus vif.

— Impertinente, me rétorque-t-il d'une voix plus grave.

— Aurais-je mis le doigt sur un problème?

— Pourquoi me poses-tu la question puisque tu connais la réponse?

— Ça peut être une forme de thérapie, je continue à insinuer en appuyant sur ce que je devine être un point faible chez lui.

— Cela changerait-il quelque chose à ta décision? s'inquiète-t-il.

— Non. Mais cela risque vraiment de faire passer les voyants de ma propre libido au rouge vif.

— Je suis certain que tu trouveras un moyen de calmer tes ardeurs.

— Le kit de survie en milieu hostile?

— Tu devrais passer commande sans tarder, rigole-t-il.

— Je vais passer commande, en effet, mais du matériel qui me manque pour te punir de tout ce que tu vas me faire subir.

— J'ai presque hâte de voir ça, plaisante-t-il.

— Quand je te disais que tu deviendrais maso.

— Ne prends pas tes rêves pour des réalités, Fred.

— Je m'en tiens scrupuleusement à ce que je viens d'entendre.

— Tu ignores encore à quelle sauce je vais te cuisiner.

— Fais gaffe à ce que je ne brûle pas sur le feu. Je suis grognon quand je manque de sexe.

— Dans le pire des cas, je tâcherai de maîtriser la bête qui sommeille en toi.

— Dis plutôt que tu ne demandes que ça de la voir surgir.

— J'avoue que ta tentative sur Nicolas tout à l'heure m'a bien amusé.

— Tu m'as savonné la planche, je l'accuse.

— Je t'ai préservée d'une déception, tu ne peux pas m'en vouloir.

— Qu'est-ce que tu en sais? Est-ce à dire que Nicolas ne ferait pas un partenaire idéal?

— Je peux t'affirmer sans l'ombre d'un doute qu'il n'est pas l'homme qu'il te faut.

— À ce point-là?

— Je suis certain de parvenir à te faire davantage jouir avec mes doigts que lui avec sa queue, est-ce assez clair ainsi?

— J'aime assez ta supposition, je soupire innocemment.

Les lèvres de Stéphane s'étirent dans un sourire en coin faussement désapprobateur.

— Tu devrais essayer la douche froide.

— Tu devrais savoir que ça ne fonctionne pas sur les femmes. La seule solution pour les calmer, c'est de leur donner ce qu'elles réclament.

— Je veillerai à m'en souvenir, en cas de besoin.

Au bout de l'allée, j'aperçois Laura qui arrive. Stéphane a suivi mon regard.

— Nous reparlerons de tout ça un peu plus tard, si tu le veux bien, conclut-il juste à temps.

— Vous avez l’air d’avoir fait la paix, nous lance Laura en s’arrêtant à notre hauteur.

— Nous ne nous étions pas déclaré la guerre, lui précise Stéphane.

Ma mine sereine la rassure.

— Nico et Baptiste ont décidé de squatter la piscine? interroge le maître de maison.

Laura pousse un soupir déchirant.

— Oui. Je préfère me sauver. Tu sais comme ils sont.

— Oui, je sais.

Leur échange à demi-mot me laisse sur ma faim. Laura nous abandonne pour aller se changer.

— Je vais en faire autant, je me secoue. J’en profiterai pour passer ma commande.

Un petit sourire renaît sur le visage de Mr Vallate.

— N’oublie rien d’essentiel, me conseille-t-il.

— Tu peux me faire confiance.

Sur ces quelques mots en forme de raillerie, je tourne les talons et je remonte dans ma chambre. Conformément à ce que j’ai annoncé, je rédige deux mails. Le premier s’adresse à mon père afin de lui commander tout le matériel dont j’ai besoin pour travailler avec mon patient. Quant au second, il réclame d’Alexis Duivel qu’il prenne contact avec Jean-Luc pour acheminer ma commande dans les meilleures conditions. Je me permets aussi de mentionner l’envoi express de quelques objets destinés à mon usage strictement personnel. Après tout, puisque ce fouineur d’Alexis connaît si bien mes goûts et mes habitudes, il n’aura aucun mal à trouver de quoi me divertir.

\*\*\*

Au moment d’aller dîner, je trouve tout le monde fin prêt dans le salon. Mon arrivée sur dix centimètres de talons suscite l’approbation de Nicolas qui vient m’offrir galamment son bras. Laura a fait un effort vestimentaire, elle aussi. Elle arbore une sorte de boubou multicolore assez spectaculaire ainsi que des tongs. Son allure improbable ne semble surprendre personne. Je commence à comprendre comment elle réussit à s’ennuyer au sein de cette assemblée masculine. Les trois garçons, quant à eux, rivalisent d’élégance, ce soir. Sans doute, en professionnel, Nicolas décroche-t-il la palme, mais Baptiste et Stéphane ne sont pas en reste. Chemise grise pour l’un, noire pour l’autre, ils font honneur à leur copine branchée coton bio et commerce équitable. Je crains toutefois qu’elle soit encline à préférer une version hawaïenne du costume. Peu sensible à toute cette mâle séduction, elle se préoccupe surtout de savoir où nous allons manger.

— J’ai choisi une pizzeria que je connais bien. Le patron est un ami de ma mère.

— Eh bien, mettons-nous en route! clame-t-elle.

Notre premier arrêt se fait devant la maison. Je découvre un 4x4 garé près de la Ferrari. Nicolas est assez fier de son effet de surprise.

— Il est à toi? je m'étonne.

— J'ai dilapidé mes premiers salaires pour me payer ce joujou, confirme-t-il, souriant.

— Un 4x4 à Paris, est-ce vraiment raisonnable?

— Parce que tu crois qu'une Ferrari est plus commode?

— Je te rappelle qu'elle n'est pas à moi.

— Elle est splendide.

La réflexion vient de Stéphane qui regarde ma voiture comme un enfant dévorerait la vitrine d'un marchand de jouets. Une petite appréhension me noue la gorge. Je ne suis pas la seule à me soucier de son état d'esprit, Nicolas vient poser une main sur l'épaule de son ami.

— Stéph, on y va? lui demande-t-il.

Résigné, Stéphane hoche la tête et roule jusqu'au 4x4 dont Baptiste a ouvert la portière. Laura lui tend une paire de cannes anglaises sur lesquelles il prend appui pour aller s'installer d'un bond sur le siège avant. Le fauteuil est plié et remisé dans le coffre. Laura sollicite que je l'emmène à bord de mon bolide auquel elle a pris goût tandis que les garçons font bande à part. Comme je ne connais pas l'adresse de notre destination, je suis contrainte de les suivre sur la route qui conduit à Saint-Rémy. Nicolas me nargue en ne dépassant pas les 70 kilomètres-heure. Nous trouvons à nous garer juste à côté du restaurant. Nicolas fait une nouvelle fois office d'ange gardien pour Stéphane en l'aidant à sortir du véhicule et à regagner son fauteuil.

Le patron de la pizzeria nous accueille en personne. Il a réservé une table facile d'accès pour son client spécial. Je l'entends demander des nouvelles de sa mère. Stéphane répond laconiquement qu'elle va bien, coupant très vite court à une conversation qui l'ennuie visiblement. Les apéritifs arrivent, puis les pizzas. Nous bavardons, nous rions. L'ambiance est joyeuse et conviviale. Tandis que nous dégustons nos desserts, Stéphane a sorti son précieux carnet. Aux coups d'œil qu'il nous lance, je devine qu'il nous croque chacun notre tour. C'est au moment du café que Baptiste lui réclame de voir le résultat de son travail. Alors que je m'attendais à ce qu'il refuse, il lui tend son calepin. Mon voisin de table se met à rire en feuilletant les pages. Puis il émet un sifflet admiratif sur l'une d'elles. Nicolas a la même réaction, ainsi que Laura. Je suis la dernière autorisée à prendre connaissance des croquis. Encore une fois, ses copains sont un peu caricaturés. À l'inverse, le dessin qui me représente n'altère en rien mes traits.

— Qu'est-ce que tu en penses? me demande Laura d'un air malicieux.

— C'est... étonnant, j'admets sans me mouiller.

— Étonnant? relève Nicolas en manquant de s'étrangler avec son café. Mais tu es superbe. Stéph, tu as fait un beau boulot.

L'auteur du dessin sourit. Ses beaux yeux paraissent me défier. Je comprends qu'il tient là la

confirmation de son intuition. Peut-être craignait-il que je change d'avis. Pour toute réponse, je hoche imperceptiblement la tête et ça suffit. Notre accord est scellé.

\*\*\*

Comme convenu, Nicolas a emmené Laura à la gare, le lendemain. La jeune femme a tenu à ce que nous échangions nos numéros de téléphone. Bien que nous soyons très différentes et que je demeure dubitative sur certains de ses goûts — tant vestimentaires qu'en matière d'hommes — nous nous sommes bien entendues. Son originalité et sa bonne humeur sont une bouffée d'air frais dont on ressent immédiatement le manque après son départ.

Le retour de Nicolas n'y change rien. Les garçons reprennent leurs activités de lézards au bord de la piscine tandis que Stéphane repart s'enfermer dans sa chambre-bureau. Officiellement, il a un travail urgent à accomplir pour la société de son père. Moi, je me fais l'effet d'avoir simplement pris la place de Laura dans cette maison calme. Je choisis un livre sur une étagère de la bibliothèque et je squatte un des canapés qui me tentaient tellement le jour de mon arrivée. J'apprécie le silence, mais l'oisiveté n'est pas mon fort. Au terme de cette journée, je me sens complètement amorphe. Mes comparses se moquent gentiment de ma mine endormie au dîner qui nous rassemble sous le platane.

— Je ne suis pas faite pour les vacances, je marmonne en bâillant.

— Sur ce point, tu ressembles à Stéphane, précise Nicolas en adressant un regard appuyé à son ami.

Encore un reproche déguisé qui n'échappe à personne.

— Je ne suis pas ici en vacances, se défend mon hôte.

— On a remarqué, soupire Baptiste.

— Peut-être pourrais-tu remettre certaines de tes activités à plus tard et venir te détendre un peu? insiste Nicolas.

— Me détendre et faire un tennis?

La dureté de ses paroles jette un froid sur la table. Stéphane s'en rend compte et lève une main en guise d'excuse.

— Je vous ai dit de ne pas m'attendre. Je suis désolé.

— Ce n'est pas simple de te laisser de côté, tu sais? explique Nicolas avec une émouvante sincérité.

Cet incident doit être l'un des premiers du genre. En tout cas, l'un des premiers où ils osent se confier sur leurs sentiments. Les yeux bleus de Stéphane croisent les miens. Je devine qu'il songe à ce que je lui ai dit la veille.

— Nous pourrions faire un tour à Avignon, demain, suggère-t-il après une courte réflexion. Je ne me souviens pas d'y être allé.

— Je n'en ai vu que la gare, soupire Nicolas.

— L'idée me convient, approuve Baptiste.

Les trois compères se tournent enfin vers moi comme si je tenais la décision entre mes mains.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je prendrai ma voiture, je prévois à toutes fins utiles.

Mon accord allège immédiatement l'ambiance. Chacun évoque ce qu'il espère de cette journée de jeudi. Nous convenons de partir en début d'après-midi afin de laisser le temps à Stéphane de s'acquitter de ses obligations professionnelles et à ses deux copains de profiter d'une nouvelle grasse matinée. Personne ne songe à me demander à quoi je vais m'occuper. Personnellement, je n'en ai pas la moindre idée. Nos conciliabules nous mènent jusqu'à plus de 23 heures. Quand Baptiste propose une partie de cartes, je préfère décliner en prévision du lendemain. Lorsqu'ils sont lancés dans le jeu, il est difficile de les arrêter et je ne me vois pas faire une nuit blanche après une journée aussi monotone. Je vais donc me coucher, abandonnant les garçons à leur conversation.

N'étant pas véritablement fatiguée, je peine à trouver le sommeil. Les beaux yeux bleus de Stéphane Vallate me hantent. S'il a brillé par son absence tout au long de la journée, il a marqué le dîner d'une présence lumineuse. Cet homme n'a pas besoin de mots pour s'exprimer, son regard sublime parle pour lui. Et ce soir, il m'a semblé plus éloquent encore.

Combien de fois ai-je réprimé un petit frisson en me sentant la cible de son examen muet?

J'ai été étudiée, détaillée, déshabillée et caressée par ses prunelles claires et intenses. C'est la toute première fois que quelqu'un me fait cet effet, à distance, en silence. Je me suis offerte à lui de la même manière, m'amusant du fait que nous n'étions pas seuls. Baptiste et Nicolas n'ont rien remarqué. Ils étaient absorbés dans leur discussion philosophique sur l'intérêt du festival qui aura lieu dans quelques semaines, regrettant l'un et l'autre de ne pouvoir se libérer à cette époque pour y assister. J'ai noté que Stéphane n'avait pas lancé l'invitation. Il a participé au débat de ses amis par politesse, j'en suis convaincue.

Mes pensées reviennent sans cesse à lui. Sa proposition de poser pour lui me tente de plus en plus. Désormais, j'ai hâte d'incarner le personnage de son histoire sous son regard attentif. Ce diable de garçon a réussi à réveiller une libido que je parvenais à gérer plutôt bien malgré un entourage masculin très séduisant. Le manque est déjà là. J'en reconnais les manifestations sous la caresse de mes mains. Mes tétons sont durs et sensibles, ma chatte palpite et appelle mes doigts. Je mouille... évidemment. Tandis que je me masturbe lentement, je sombre dans un délire érotique dont je suis l'héroïne. Je jouis un peu trop vite à mon goût, mais je me contente encore de ce plaisir furtif. Il suffit à ce que je m'endorme sans trop d'efforts.

\*\*\*

La matinée du lendemain s'étire comme un jour sans fin. Tandis que ses amis dorment encore, Stéphane travaille sur son ordinateur. J'évite de le déranger tant il semble concentré. Il faut attendre près de midi pour que les garçons émergent enfin du lit. J'abandonne mon intense activité de lecture pour préparer le repas en compagnie de Nicolas. La bonne humeur et la gentillesse de ce dernier sont un réconfort. Avec lui, je me sens à l'aise et me laisse aller à quelques plaisanteries que ne renierait pas mon cher papa.

Le déjeuner a lieu un peu plus tard que prévu, Stéphane ne décrochant pas de son boulot, et Baptiste s'éternisant dans la salle de bains. Ce n'est qu'aux environs de 16 heures que nous prenons enfin la route d'Avignon dans nos voitures respectives. Trente minutes plus tard, nous nous retrouvons en plein cœur de la cité médiévale. Stéphane nous guide dans les rues, à son rythme, refusant systématiquement toute aide de la part de Nicolas qui insiste pourtant chaque fois que cela paraît nécessaire. Cela finit par devenir une sorte de petit rituel entre eux et je devine que l'un et l'autre s'en amusent.

Aucun des prestigieux monuments du centre-ville ne nous échappe. Le palais des Papes, la cathédrale, l'Hôtel des Monnaies, tout y passe ou presque. Les garçons croient malin de se livrer à une course dans la rue Pente-Rapide. Ils semblent avoir 15 ans et j'ai soudain une pensée pour Laura dont je regrette l'absence. Après avoir traversé la rue du Limas, nous sortons des remparts par une poterne portant le nom de Georges Pompidou. En longeant les murailles, nous gagnons l'entrée du fameux pont. Forcément, nous nous devons d'entonner la petite chanson. C'est bon de rire, d'autant que notre balade touristique s'achève là. Stéphane nous ramène vers le centre par un autre chemin. En cette fin d'après-midi, les promeneurs sont plus nombreux. Je me laisse tenter par les vitrines, mais je dois vite constater qu'à ce sport-là, Nicolas me bat largement. Laura avait raison encore une fois. Non seulement il s'intéresse à tout, mais il n'hésite pas à me pousser dans les boutiques. Sans l'avoir voulu au départ, je me retrouve à faire des essayages. Son avis de styliste est tranché. C'est la toute première fois que je pratique le shopping de cette façon, en compagnie d'un homme séduisant qui me couve d'un regard attentif. J'avoue que j'y prends plaisir, y compris lorsqu'il s'agit d'acheter un nouveau maillot de bain dont je me suis pourtant défendue d'avoir besoin.

— Alors? Comment me trouves-tu? je demande, sceptique, en sortant de la cabine parée d'un deux-pièces rose fluo.

— Toi, tu es à tomber, mais le bout de tissu que tu portes est ignoble, affirme-t-il sans ménagement pour la vendeuse qui espérait que sa proposition convienne.

Je la vois pâlir tandis que Nicolas secoue la tête.

— Il te faut un truc plus sexy qui mette tes formes en valeur, estime-t-il.

Je lui donne carte blanche pour qu'il me dégote la perle rare. Il saisit mon offre et disparaît dans les rayons. Baptiste et Stéphane sont allés s'installer à la terrasse d'un café où ils nous attendent. Je me dis qu'ils ont de la chance. Je ne déteste rien de plus que ces cabines de magasin dans lesquelles je me trouve le teint blafard et l'air d'avoir abusé de crème glacée. Au moins, chez Madame Jeanne, je n'éprouve jamais cette cruelle impression. Son salon décoré comme un boudoir, les grands miroirs dorés, le canapé rouge, la lumière tamisée, et même la douce odeur qui nous enveloppe, tout contribue à ce qu'on se sente belle et désirable. On sort de chez elle le sourire aux lèvres avec un capital confiance gonflé à bloc. Ici, je me fais l'effet d'un mollusque échoué sur un banc de sable. Par chance, Nico n'est pas long à revenir.

— Tiens, essaye ça, me conseille-t-il en me tendant un ensemble noir.

Un bon point pour la couleur, c'est exactement ce que j'aime. Je m'enferme de nouveau dans mon placard et m'empresse d'enfiler le maillot. Le slip est simplement noué sur les hanches et le haut derrière la nuque. Je n'ai jamais porté de bonnets en triangle, craignant que ma poitrine assez

volumineuse s’y prête mal. C’était un tort.

— Alors? me lance-t-il, impatient de vérifier par lui-même.

Je sors de la cabine. Le regard de Nicolas me juge en professionnel. J’ai la désagréable impression de passer devant le jury de Miss France, sauf que je ne dois probablement pas avoir les bonnes mensurations.

— C’est bien, non? je finis par demander pour rompre cet examen ennuyeux.

À peine ai-je formulé ma question que Nicolas me saisit le bras et me fait pirouetter devant le miroir. Sans me donner plus d’explication, il dénoue le cordon qui retient mon haut et le remonte vigoureusement.

— Hé! je m’exclame, surprise.

— Il faut sacrifier un peu de confort pour obtenir un résultat parfait, affirme-t-il sans ciller. Tu as une poitrine magnifique, mais un peu lourde, il lui faut plus de soutien.

Ma moue sceptique ne l’empêche pas de poursuivre de la même manière. Ses bras s’enroulent autour de moi, ses mains se portent sous mes seins et les soupèsent.

— Plus haut, ça ne sert à rien, estime-t-il en les relâchant.

Alors que ce contact devrait m’émoustiller, je me fais l’effet d’être un mannequin qu’on manipule. C’est assez étrange. Les doigts de Nicolas glissent sur ma peau et tirent légèrement sur le tissu du maillot. Il positionne ainsi le bord du triangle à la limite de l’aréole. J’ai un brusque coup de chaud.

— C’est osé, je commente en lorgnant le miroir d’un air coquin qui, j’espère, le fera enfin réagir.

— C’est comme ça que tu dois le porter.

— Ça ne me dérange aucunement.

J’ai tenté les accents suaves, Nicolas s’en aperçoit. Son visage s’éclaire d’un discret sourire et sa joue vient se coller à la mienne.

— Je parie que ça ne devrait pas déplaire à Stéphane, dit-il tout bas.

— Stéphane? je relève, étonnée.

— Il a souhaité que je t’accompagne pour faire cet achat, m’avoue-t-il sur le ton de la confiance.

C’est malin!

Mon décolleté censé être séduisant se pare d’une somptueuse teinte rouge.

— Quand t’a-t-il demandé cela?

— Avant que nous partions de la maison.

— Il est gonflé, je m’exclame en m’écartant du jeune homme. De quoi se mêle-t-il?

— Steph a des goûts bien affirmés, je crois que le maillot qu’il t’a vu arborer l’autre jour ne l’a pas entièrement convaincu.

Je me sens bêtement victime d’une machination que je n’ai pas soupçonnée. Décidément, il semblerait que les points communs entre Stéphane et Alexis soient plus nombreux que je l’avais imaginé.

— Je pense qu’il veut joindre l’utile à l’agréable, le défend encore Nicolas en venant me prendre aux épaules pour me replacer devant le miroir. Avoue qu’il n’a pas tort.

Je me reluque de la tête aux pieds. Devant mon reflet sexy, ma colère retombe. Rien ne se déroule comme je l’avais prévu, mais cela ne rend l’affaire que plus excitante.

— Tout ce qui peut contribuer à maintenir sa motivation est bon à prendre. Et on dirait que tu connais parfaitement ses goûts.

— Ça fait suffisamment longtemps que je le pratique.

— Et crois-tu que je serai à sa convenance ainsi?

— Je ne crois pas, j’en suis certain.

J’aime sa façon de me regarder. Cela me renseigne également sur ce que lui pense de moi. J’en suis convaincue, mais je ne résiste pas à une coquetterie toute féminine.

— Et toi? Me trouves-tu à ta convenance? Tu ne me l’as pas dit.

— Ai-je vraiment besoin de le faire?

Sa voix a pris des accents charmeurs. Nous sommes sur la bonne voie, autant continuer.

— Je n’aurais rien contre.

— Est-ce que ce sera tout?

Le timbre sec et haut perché de la vendeuse agit comme une douche froide. Nicolas s’éloigne de moi et je me retrouve comme une cruche plantée devant le miroir dans un maillot digne de me faire figurer dans les pages de *Play-boy*. C’est assurément l’opinion que la jeune femme porte sur moi à cet instant précis. Je le vois à sa mine renfrognée et son attitude raide. Poliment, mon compagnon la remercie de sa patience pour la renvoyer, et moi, je me renferme illico dans la cabine. Lorsque j’en ressors, Nicolas arbore sa nonchalance habituelle. Il se réjouit d’avoir accompli sa mission et de rejoindre les garçons qui nous attendent depuis de longues minutes.

Encore un coup pour rien!

Ça devient lassant.

Par provocation, j’adresse à la vendeuse qui encaisse mon paiement le sourire n° 8, le plus hypocrite de ma collection, celui qui cache l’insulte qui me traverse l’esprit à cette seconde. D’ailleurs, elle doit le sentir, car elle ne prend pas la peine d’y répondre et me tend le ticket de carte bancaire comme s’il lui brûlait les doigts. Nicolas résiste mal à une envie de rire qui me contamine. Il est urgent de

s'enfuir.

Baptiste et Stéphane nous considèrent d'un drôle d'air en nous voyant arriver hilares. Entre deux éclats de rire, Nicolas raconte notre mésaventure. L'atmosphère est détendue, mais je note la lueur sournoise dans le regard de Stéphane. Quelque chose me dit que ça n'en restera pas là.

— Si nous allions dîner? suggère Baptiste, le plus prompt de nous quatre à évoquer la nécessité de se nourrir.

D'un commun accord, nous optons pour un petit restaurant voisin dont la carte propose des spécialités provençales. À table, la conversation roule sur la ville, la région et sur l'incontestable attrait qu'exerce le soleil. Du conventionnel, en somme, mais ça fait du bien. Privé de son carnet, Stéphane est un peu plus bavard que d'ordinaire. Son exceptionnelle participation conduit ses amis à vouloir prolonger la soirée dans un bar populaire du centre, mais à ce moment-là, son visage se ferme. Sans que je me l'explique, mon cœur se serre.

— La journée a été un peu chargée pour moi, dit-il avec plus de diplomatie que les autres fois.

La déception se lit sur la figure de Baptiste qui abandonne bruyamment la petite cuillère de son café sur la table. Nicolas et lui échangent un regard dont le sens m'échappe.

— Je vais prendre l'air, annonce alors l'architecte en se levant.

Une chape de plomb s'est abattue sur la fin du repas.

— Il a du mal à s'y faire, intercède doucement Nicolas en constatant que Stéphane encaisse difficilement cette réaction. C'était tellement plus facile avant.

— Je sais, reconnaît Stéphane d'une voix sourde qui me touche.

— Je vais lui parler.

Sur ces mots, Nicolas quitte à son tour la table. Stéphane reporte son regard clair sur moi.

— Spectacle édifiant, n'est-ce pas? ironise-t-il pour cacher son amertume.

— Je suis désolée, je bredouille comme si j'étais fautive d'y avoir assisté.

— Tu n'y es pour rien. Je commence à avoir l'habitude.

Je déteste la tristesse de sa voix, mais je ne sais comment l'effacer.

— Pourrais-tu me ramener à la maison? me demande-t-il tout à coup.

— Envie d'une balade en Ferrari?

— Je conduis, si ça ne te fait rien.

J'affecte d'en rire. Il apprécie.

— Je vais prévenir les garçons, je déclare en guise d'accord.

Stéphane hoche la tête et son regard me suit jusqu'à la porte du restaurant. Baptiste et Nicolas se sont éloignés dans la rue. Je les aperçois à quelques mètres. Je m'apprête à les rejoindre lorsqu'un geste de Nicolas m'arrête. Il a levé la main vers le visage de Baptiste. Ce dernier accepte ce qui ressemble à s'y méprendre à une caresse en acquiesçant. Jusqu'ici, je n'avais pas noté qu'ils étaient enclins à de telles effusions. Certes, Nicolas ne craint pas les contacts, au contraire. Et puis, les circonstances sont différentes, ce soir. Ceci explique sans doute cela. Je chasse rapidement la curieuse impression que ce geste a provoquée dans mon esprit et j'avance vers eux. Mon arrivée ne les surprend pas, elle ne les dérange pas non plus. Tout est redevenu normal.

— Je vais ramener Stéphane à la maison, j'annonce avec le sourire n° 7, celui qui signifie « Ne vous en faites pas, je m'occupe de tout ».

— Ça ne t'ennuie pas? s'inquiète Nicolas.

— Le seul truc qui m'ennuie, c'est qu'il veut conduire.

Ma plaisanterie ramène la bonne humeur sur le visage de Baptiste.

— Je vais le voir, se décide-t-il, rassuré.

Visiblement, Nicolas a encore fait des merveilles. Ce dernier apprécie mon œillade admirative d'un petit signe de la tête.

— Tu devrais devenir psy, je lui balance tandis que nous emboîtons le pas de Baptiste.

— Aurais-je raté ma vocation? rigole-t-il en me cédant le passage dans le restaurant.

— C'est à croire, je réponds en lui désignant notre table où Baptiste et Stéphane se rabibochent.

Les garçons ont décidé de ne rien changer à leurs projets. Baptiste et Nicolas nous accompagnent cependant jusqu'aux voitures. Le fauteuil roulant de Stéphane rentre tout juste dans le coffre de la FF, mais ça rentre, et c'est l'essentiel. Mon patient fait aussi preuve d'une souplesse admirable quand il s'agit de prendre place à l'avant.

— Il faudra peut-être un ouvre-boîte pour m'en sortir, ça craint pour cette voiture, me taquine-t-il en me voyant songeuse.

— Les kinés ont des techniques très efficaces pour éviter qu'on en arrive là.

— Tu comptes me plier en douze?

— S'il le faut. Je suis priée de rapporter cette voiture intacte à son propriétaire.

— Dans ce cas...

Nous quittons Baptiste et Nicolas sur cette note plus joyeuse. Durant les premières minutes du trajet, le silence s'installe. Stéphane examine le tableau de bord. Mais très vite, je perçois son changement d'humeur. Je lui jette un coup d'œil méfiant, il sourit comme un matou sournois.

— Qu'est-ce qui t'amuse, j'interroge, ne résistant pas à la tentation.

— J’imagine la scène dans le magasin. Il est rare de voir Nicolas rire autant.

— Je ne crois pas être encore la bienvenue dans cette boutique.

— Ce qui s’est passé n’est pas fait pour m’étonner, ajoute-t-il de cette manière arrogante qui hérissé les poils de mes bras.

C’est épidermique, je n’y peux rien, je réplique à la seconde.

— Comment cela pourrait-il t’étonner, en effet?

Son sourcil droit se lève, j’aurais dû réfléchir avant d’abattre cette carte. Jean-Luc m’aurait envoyé un coup de pied dans les chevilles sous la table.

— Je ne suis pas responsable de ton comportement, se défend fort justement mon futur patient.

— Mais c’est de ta faute si je me suis retrouvée dans cette situation inconfortable.

— Je constate que Nicolas n’a pas su tenir sa langue.

Son ton n’est pas si sévère qu’il le devrait. On ne me la fait pas, celle-là.

— Peut-être ne se sentait-il pas en devoir de le faire.

— Ton insinuation est vexante, me nargue-t-il.

— Tu aurais pu tout aussi bien me dire en face que tu n’aimais pas mon maillot de bain.

— J’aurais privé Nicolas d’une franche rigolade.

— Ça, tu ne pouvais pas le savoir avant, je m’exclame, outrée de son culot. Tu abuses d’arguments très opportunistes.

— Et toi, de la pédale d’accélérateur!

Un coup d’œil sur le compteur de vitesse me donne l’occasion de faire le même constat. Emportée par la conversation, je venais de franchir les 120 kilomètres-heure sur une route qui ne s’y prête pas spécialement. L’angoisse de Stéphane est compréhensible.

— Désolée, je marmonne en redescendant sagement à la vitesse réglementaire.

Je le sens se détendre au fur et à mesure que le compteur se calme.

— Ça va mieux? je me renseigne avec précautions.

— Tu es un danger public. On ne te l’a jamais dit?

— Pas plus tard que la semaine dernière. Mais de la part de mon père, ce jugement n’était pas très objectif.

— En tout cas, le mien l’est et je ne suis pas certain que c’est te rendre un si grand service que de te permettre d’obtenir cette Aston Martin.

— Nous avons conclu un accord, je te rappelle. Et tu viens de me faire investir dans un maillot de bain scandaleux qui a ruiné ma réputation dans une boutique cotée d'Avignon.

— C'est juste, admet-il en souriant. Après tout, tant que tu respectes ta part du marché, ça me convient. Que tu risques ta vie ensuite ne me concerne pas.

— Les scrupules t'étouffent.

— Je suis sûr que tu peux comprendre.

— C'est ton tour de devenir vexant.

— Puisque le mal est fait, autant te le dire, je n'aimais pas ton maillot de bain.

— Est-ce que c'est tout ou y-a-t-il d'autres choses que tu détestes chez moi? Vas-y, je t'en prie, c'est le moment idéal.

— Alors que tu es au volant? C'est donc ma mort que tu souhaites?

Mon pied s'écrase sur la pédale de frein et la FF mord le bas-côté de la route avant de s'immobiliser. Nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres de la propriété des Vallate, mais ça ne fait rien. Ce jeune prétentieux ne va pas s'en tirer si facilement.

— Comme ça, ça te convient? j'interroge, narquoise à souhait en me tournant vers lui.

Stéphane éclate d'un rire sonore qui emplit l'habitacle.

— Au moins, ça commence bien, je grommelle, boudeuse. Je te fais rire.

— Tu as un sale caractère, me balance-t-il en reprenant petit à petit son sérieux.

— Ce n'est pas un scoop. Quoi d'autre?

— Tu parles trop.

— En fait, ce que tu aimes, ce sont les statues. Les potiches décoratives. Sois belle et tais-toi!

Ses traits se figent tout à coup. Je ne vois pourtant rien dans ma réplique qui aurait pu le toucher à ce point. Les scrupules ne m'étouffent donc pas plus que lui.

— Devrai-je me conformer à ça? j'interroge froidement.

— Je connais peu de modèles qui gesticulent pendant la pose, répond-il cependant avec un calme redoutable. Et j'apprécierai, en effet, que tu te taises, ça te changera.

— Oh! Très bien! S'il n'y a que ça pour te faire plaisir. Je m'efforcerai d'être de marbre.

— Je ne donne pas cher de tes bonnes résolutions.

— Ah oui? Et si nous parlions des tiennes? Fallait-il vraiment que j'achète un autre maillot pour te convaincre de te mettre à l'eau?

— Ça permettra au moins d'alimenter mon inspiration.

— Seulement ton inspiration?

— Il n'y a rien d'autre à espérer, tu le sais bien.

Une ride est venue barrer son front entre ses sourcils. Son regard se voile. Bien que je mette en doute ce verdict définitif sur sa virilité, lui n'en démord pas. J'ignore les raisons de ce blocage, mais il est tout aussi fort que celui qui l'empêche aujourd'hui de marcher.

— Pourrait-on rentrer maintenant? demande-t-il en me voyant sceptique.

Inutile d'insister.

Je redémarre sans me faire prier. La fin du trajet est aussi silencieuse que le début. Pour ma part, je réfléchis à son cas. Il m'apparaît judicieux dans un premier temps de me plier à ses caprices moyenâgeux ou du moins, de faire semblant. Pour savoir ce qui coince vraiment dans cette belle mécanique, il vaut mieux le mettre en confiance. Après tout, une DBS cabriolet mérite des sacrifices. Et puis, quelque part, ça m'amuse. Jouer la Barbie de service, ça ne m'est encore jamais arrivé... enfin, pas comme ça. J'ai une pensée furtive pour cet homme à *L'Écarlate*. Je m'aperçois que j'ai la rancune plus tenace que je le croyais.

Stéphane actionne à distance l'énorme portail électrique qui borde la propriété. J'avance au pas jusque devant la maison, puis je me hâte d'aller récupérer son fauteuil dans le coffre et de le lui amener près de la portière ouverte. Ses béquilles ne lui sont d'aucune utilité tout comme il refuse mon assistance. Prenant appui sur les accoudoirs, il se soulève seul et pirouette comme un gymnaste pour atterrir en toute légèreté sur son siège.

— La voiture est sauve, me dit-il, goguenard. Tu t'en tires bien.

— Tu es trop généreux. Merci.

— Je t'en prie.

Il me passe devant et me précède encore dans le hall de la maison. Parvenu au pied de l'escalier qui conduit aux étages, il se retourne et me sourit.

— Bonne nuit, Frédérique.

Encore une fois, mon prénom a une singulière résonance dans sa bouche. J'ignore s'il le fait exprès ou si c'est le fruit de ma seule imagination, mais l'effet est indéniable. Mon bas ventre se contracte. Je suis obligée de prendre une inspiration pour répondre pareillement. Lui ne semble pas affecté par mes paroles. Il gagne tranquillement sa chambre tandis que je monte vers la mienne.

— Ben, ça promet! je soupire quelques secondes plus tard en m'adressant à mon reflet dans le miroir de la salle de bains.

Sur ce, j'empoigne ma brosse à dents et je m'emploie énergiquement à nettoyer la future potiche. Une nouvelle chanson me trotte dans le cerveau et m'accompagne jusque dans mon lit.

« *I'm a Barbie girl...* »

Alexis, je te déteste.

\*\*\*

Un bruit me réveille. Comme un plongeon dans l'eau. J'ai dû rêver. Je me retourne de l'autre côté avec l'intention de me rendormir, mais cette fois, j'en suis certaine, des éclats de voix étouffés me parviennent du dehors. Il fait encore nuit pourtant. Je me frotte les yeux. Il est 1 h 30 du matin. Intriguée, je me lève en prenant soin de ne pas allumer. Je gagne la fenêtre ouverte et j'écarte légèrement le rideau. Les abords de la piscine sont nimbés d'une lueur bleutée enchanteresse. Je comprends qu'on désire en profiter, mais tout de même.

En tout cas, ce n'est pas cette heure tardive qui arrête Nicolas et Baptiste. Peut-être ont-ils abusé des services du bar où ils ont prolongé la soirée? De loin, ils ne paraissent pas ivres pourtant. Sans doute la tentation d'un bain nocturne a-t-elle été la plus forte. Ils sont en vacances et entendent savourer pleinement leurs derniers jours de congé. C'est légitime et je ne les blâmerai pas. Pour ma part, je préfère replonger dans mon lit.

Pile au moment où je m'apprête à faire demi-tour, Nicolas s'extrait de l'eau. L'envie de se baigner a visiblement primé la décence, car il est entièrement nu. Ce spectacle intéressant me retient à la fenêtre. Sans se douter qu'il est observé, il s'allonge sur l'un des larges transats qui bordent le bassin et se détend, les jambes écartées et les bras croisés sous la nuque. Je ne peux qu'approuver d'autant que ce jeune homme charmant est doté d'un appareillage qui met l'eau à la bouche... ailleurs aussi, il faut être honnête.

Baptiste sort à son tour de la piscine et le rejoint. Il n'est guère plus habillé que son ami. Deux pour le prix d'un, le billet vaut de l'or. Je me cale dans un coin pour profiter discrètement de cette vue imprenable sur les belles anatomies qu'ils mettent à la disposition de mon regard. Les deux hommes échangent quelques paroles et s'esclaffent. De mon poste de vigie, je n'entends que des chuchotis rendus incompréhensibles par la distance et le bruissement extérieur. Je suis trop bien réveillée à présent pour aller me recoucher. Quelque chose me fixe là, à jouer les espionnes. J'ignore ce dont il s'agit, c'est une impression étrange qui a tendance à m'exciter. Mon instinct me crie de ne pas bouger, alors, j'attends.

La conversation se poursuit entre les garçons jusqu'à ce que Baptiste prenne plus confortablement place sur le matelas de Nicolas. Ensuite, sans hésiter, il s'empare du sexe de son ami et commence à le caresser. Nicolas se laisse faire, trahissant ainsi son habitude de ce genre de situation. Ma stupeur, si grande soit-elle est néanmoins de courte durée. En une fraction de seconde, tout s'éclaire dans mon esprit. Ce que je pressentais depuis quelques jours devient naturellement une certitude. Les sous-entendus de Laura tout d'abord, les insinuations de Stéphane, la résistance sans faille de Nicolas à mes avances, les regards échangés, les gestes étonnamment tendres pour de simples copains, jusqu'à cette caresse que j'ai surprise tout à l'heure à l'extérieur du restaurant. Toutes les pièces du puzzle s'emboîtent parfaitement et aboutissent à un tableau qui ne m'étonne pas vraiment, mais me vexa un tantinet.

Ces deux-là cachent bien leur jeu sous leurs allures de beaux gosses séducteurs. Ils auraient pu continuer à me bluffer encore un moment sans cette magnifique révélation. Je ne pense pas qu'elle soit volontaire et encore moins qu'elle soit préméditée. Leurs amis connaissent leur liaison et la respectent. Laura est rentrée à Paris et Stéphane ne risque pas de débouler sans prévenir dans le jardin. Quant à moi, je suis censée n'être au courant de rien et dormir depuis plusieurs heures. Ils n'ont donc aucune raison de se méfier et ça se voit.

Sous la poigne de Baptiste, le pénis de Nicolas a pris une dimension à rendre folle n'importe quelle femme. Il y a franchement de quoi rager. Si je comprends mieux la petite plaisanterie de Stéphane au sujet de l'incapacité de son copain à faire jouir une fille, je sais désormais que ce n'est pas une question de taille, hélas, mais de volonté. Je me sens un brin stupide *a posteriori*.

Au-dehors, Baptiste se penche et lèche la verge fièrement dressée devant lui. J'ai la bouche sèche. Je donnerais cher pour être invitée à partager ce festin, mais je doute qu'eux en aient très envie. Leur duo est bien rôdé. Baptiste engloutit d'un coup toute la queue de Nicolas et s'active aussitôt à la pomper. Nicolas, lui, savoure ces préliminaires en caressant le dos de son ami durant quelques minutes, puis il y met fin en le relevant. Solidement campé sur ses pieds, Baptiste présente à son tour un pénis extrêmement motivé aux lèvres de son partenaire. Assis sur le bord du transat, celui-ci s'enfonce lentement sur le membre raide dont il paraît friand. Son va-et-vient est plus tendre, mais tout aussi efficace que celui qu'il a subi. Sa fellation appliquée ne dure que le temps nécessaire à que ce tous deux soient sur le point de passer à autre chose.

Ils échangent quelques mots, et Nicolas se retourne ensuite pour s'agenouiller sur la banquette et tendre très ostensiblement une croupe que le soleil n'a pas eu l'occasion de dorer. Baptiste enfouit alors son visage entre les fesses blanches de son docile camarade de jeu. Je déglutis, fascinée. Rien que d'imaginer ce qu'il est en train de lui faire, j'éprouve des sensations bizarres dans le bas de mon ventre. Je glisse une main curieuse entre mes cuisses. Ma chatte est tout humide. Je ne pensais pas être, un jour, émoustillée de cette façon.



Sur le terrain des opérations, Baptiste se redresse et assure sa position. Sans la moindre hésitation, il force l'orifice qu'il vient d'attendrir du bout de sa langue. Depuis ma cachette, j'entends nettement le râle de Nicolas et je le vois baisser la tête sous la charge de son ami. J'ai presque mal pour lui. Mon propre sexe se contracte sous la caresse de mes doigts. Très vite, heureusement, le garçon se détend et accompagne la manœuvre d'un déhanché qui le soumet un peu plus aux assauts réguliers et rapides de son amant.

Je perçois des murmures. Les deux hommes se parlent tout en baisant. Je regrette de ne pas être une souris, je voudrais bien connaître la teneur de leur conversation. En tout cas, elle rythme la séance, car sur quelques mots de Baptiste, tous deux changent aussitôt de position. Le bel architecte s'assoit à son tour sur le matelas et invite son petit ami à s'empaler lui-même sur sa queue dressée comme un glaive. Ce changement est loin d'être inintéressant. Nicolas peut à présent se masturber tout en chevauchant sa solide monture. Et il ne s'en prive pas. Tandis qu'il monte et descend à une cadence allègre, il s'active pareillement sur son pénis gonflé. Baptiste s'est accoudé en arrière pour donner plus d'aisance à son cavalier. Il renverse la tête et profite largement d'être ainsi utilisé.

Un filet humide coule le long de ma cuisse gauche. J'évite de solliciter mon clitoris, je sens que je jouirais à la seconde. C'est idiot, mais j'ai envie que cela dure, jusqu'à ce que ces garçons aient eux-mêmes terminé. À en juger par les gémissements qui montent vers ma fenêtre et aux coups de reins

frénétiques de Nicolas, c'est imminent. Baptiste se redresse et lui soutient les fesses tout en les martelant. Nicolas se raidit et s'immobilise. Seule sa main bouge encore nerveusement sur son sexe. À son attitude figée et au grondement que mes oreilles perçoivent, je devine qu'il éjacule sur le ventre de Baptiste. Ce dernier le laboure à grands coups de boutoir, puis se soude brutalement à lui pour jouir à son tour au fond de son anus tellement accueillant.

Pour moi aussi, c'est le coup de grâce. Je succombe à un plaisir qui ne demandait qu'à jaillir. Je suis obligée de me mordre pour ne pas gémir et révéler ma présence à cette fenêtre. Dehors, les deux hommes s'embrassent et rigolent. Baptiste se lève et après avoir tendrement caressé son ami, effectue un nouveau plongeon dans la piscine où Nicolas ne tarde pas à le rejoindre. Je les regarde batifoler dans l'eau pendant que je m'apaise. Après l'orgasme, la frustration refait surface. Je suis jalouse. Jalouse et cruellement en manque. Je me fais l'effet d'être sévèrement au régime au beau milieu d'une boutique de friandises. Cette fois, c'est officiel, je suis condamnée à rester sur ma faim, n'ayant que des gadgets idiots pour calmer mes fringales. À cette seconde, j'ai envie de décrocher mon téléphone et de réveiller Alexis pour lui dire ma façon de penser. Je le retiens, lui, son copain, et son kit de survie en milieu hostile qui n'arrive pas.

\*\*\*

Je me réveille de méchante humeur. Il est à peine 9 heures, j'espérais qu'il serait plus tard. Une autre longue journée s'annonce sous le soleil imperturbable de Provence. Je me prépare sans hâte et je descends. Stéphane est sous le platane, en train de pianoter sur son ordinateur. Il accueille mon bonjour morne avec un drôle de sourire.

— Tu n'as pas bien dormi? me demande-t-il sur un ton léger.

— Si, très bien.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes.

— Y a-t-il du café? j'élude très vite.

— Oui, si tu ne crains pas de boire celui que j'ai fait.

Je comprends à ces paroles anodines que les garçons ne sont pas levés. Je contiens mes commentaires assassins pour faire preuve de courtoisie.

— Je t'en ressers une tasse?

— Volontiers.

Je file à la cuisine et en reviens munie de nos deux bols. Stéphane me remercie et continue de m'observer, calé dans le fond de son fauteuil, pendant que je sirote en soufflant sur mon café.

— Si tu me disais ce qui te chagrine? décoche-t-il au bout de son examen silencieux.

Je n'ai pas le temps d'hésiter, Nicolas fait son apparition sur le seuil de la terrasse. D'ordinaire toujours soigné et bien habillé, il affiche l'allure négligée et hirsute de quelqu'un qui serait tombé de

son lit. Il me salue. Boudeuse, je me contente de lui retourner une parole aimable avant de replonger mon nez dans la tasse. Encore endormi, il ne s'en rend même pas compte. Il contourne la table pour aller embrasser Stéphane. Malgré moi, je note ces détails auxquels je n'ai pas prêté attention les jours précédents. Sa façon de lui sourire, de lui parler, de se pencher sur lui, de le toucher, de poser ses lèvres sur sa joue. Quelque chose me dit qu'il y a lieu de s'interroger. *A fortiori* quand je vois Stéphane répondre pareillement à ses effusions. Mon café passe de travers dans ma gorge. Le doute s'insinue dans mon crâne. J'ai peur de n'avoir pas suffisamment pris au sérieux les avertissements qu'il m'a donnés.

Comment ai-je pu être aveugle à ce point?

Fâchée, je quitte la terrasse, laissant les deux compères en tendre tête-à-tête. J'embarque mon sac, mes clés de voiture et je pars faire un tour toute seule dans la campagne environnante. Je m'arrête au bout de quelques kilomètres devant un panorama de toute beauté. Je descends pour m'appuyer contre la portière. Mes doigts hésitent sur le portable. Appeler Alexis serait un aveu d'impuissance. Ce petit prétentieux doit déjà suffisamment jubiler du ridicule de la situation dans laquelle il m'a mise. Mon orgueil ne s'y résout pas. Je range le téléphone dans ma poche. Un défi est un défi. Je ne compte pas lui faire cadeau de l'Aston Martin. J'irai jusqu'au bout, dussé-je me contenter de plaisirs solitaires durant deux mois. Je peste une dernière fois contre la nature qui a produit d'aussi beaux mâles dont elle me prive finalement avec une indécente ironie. Je remballé ensuite ma déception. Après tout, ils ne sont pas plus responsables que moi de la situation. J'espère seulement que Stéphane aura la délicatesse de ne pas se foutre de moi outre mesure. Malheureusement, je crains qu'il soit du même acabit que le vice-président de la Société dont il revendique l'amitié. Mais l'enjeu est de taille et quelques gènes provocateurs se réveillent en moi.

Au moment de redémarrer, je reçois un SMS. Stéphane en personne me prévient de la livraison de mes commandes. Au moins, voilà de quoi m'occuper utilement. Je reprends donc le chemin de la maison avec un peu plus d'entrain. À mon arrivée, tout le monde est levé. Les garçons contemplent les colis entassés dans le jardin avec une mine circonspecte.

— Un jeu de construction, ça devrait plaire à un architecte, je plaisante en direction de Baptiste qui s'interroge devant les barres en inox.

— De quoi s'agit-il?

— De rampes de rééducation. Il va falloir les monter et les installer au bon endroit dans la piscine. Vous êtes réquisitionnés pour cette tâche.

— Non seulement tu veux nous faire bosser, mais en plus tu es en train de nous annoncer que nous allons être privés de piscine pour nos derniers jours de vacances, proteste-t-il avec un air faussement boudeur.

— Ben, oui! Mais en échange, j'ai un truc qui devrait vous plaire.

— Quoi donc?

— Ça, je réponds en désignant les deux gros cartons entreposés un peu plus loin.

— Et c'est quoi, ça? s'inquiète Nicolas.

— Des *aqua bikes*. Vous allez pouvoir vous défouler là-dessus.

— Pourquoi deux? s'étonne-t-il.

— Je ne comptais pas rester sur le bord à le regarder. En règle générale, j'accompagne mes patients dans l'effort. Ça évite que je m'ennuie et c'est plus motivant pour tout le monde.

— Fais gaffe, Stéphane a le goût de la compétition.

Ce dernier ne relève pas la taquinerie et son silence me met mal à l'aise.

— Le programme te convient-il? je lui demande avec précautions.

— Je ne suis pas en position de le critiquer, me répond-il d'une voix terriblement calme. J'ai accepté le principe, je me soumettrai donc à tes choix.

Son regard intense et ses paroles incisives me rappellent parfaitement que nous avons conclu un marché. Mr Vallate a peur que je change d'avis. Sans doute est-ce la conséquence de mon attitude distante depuis ce matin. Je pourrais le rassurer en quelques mots, mais je décide de le laisser gamberger. Malgré les bonnes résolutions que j'ai prises au cours de mon escapade, je dois avoir conservé un zeste de rancune qui ne demandait qu'à s'exprimer. C'est désormais chose faite. Je m'apprête à me détourner pour faire l'inventaire de mon matériel quand un sourire narquois se dessine sur ses lèvres.

— Tu as été la destinataire d'un autre colis que j'ai réceptionné pour toi. Peut-être est-il plus urgent que tu en vérifies le contenu.

Son insinuation m'amuse et me conforte dans l'opinion que j'ai de lui. La partie est engagée entre nous. S'il pense avoir marqué un point, il se trompe.

— Rien n'est plus urgent que le travail, je réfute sereinement.

— Il me semblait pourtant que tu t'impatientais.

— Dans certaines circonstances, je sais me montrer très raisonnable.

— Par dépit?

Sa question me fige. Comment a-t-il fait pour deviner? Objectivement, c'est impossible. Je n'ai fait aucune allusion à ce que j'ai surpris cette nuit. Ses yeux clairs sondent les miens avec insistance. Je me ressaisis, mais trop tard. La seconde qu'a duré ma stupeur l'a renseigné. Mentir serait maladroit, avouer est inutile. Je préfère me taire en lui retournant le sourire n° 6, le « Mona Lisa », énigmatique et séducteur. Hélas, mon adversaire est redoutable. À sa façon de me regarder, je comprends qu'il n'est dupe de rien. Je me presse d'en revenir à des choses plus matérielles et je réclame l'aide de Nicolas et de Baptiste pour déballer les colis. Considérant sûrement qu'il a remporté cette manche, Stéphane fait demi-tour et nous abandonne à notre meccano.

\*\*\*

Les garçons ont été d'une aide précieuse. Les deux rampes sont posées dans le sens de la largeur, au milieu du bassin, à l'endroit que j'estime être le mieux pour Stéphane. Puisqu'il est presque de la même taille que son copain, Nicolas m'a servi de cobaye et les essais ont été concluants. Après ce bricolage qui nous a occupés une partie de l'après-midi, mes assistants se sont fait un plaisir d'installer les vélos et de tester leurs performances. Si pédaler dans l'eau ne les a pas menés bien loin, cela les a beaucoup amusés. Au dîner, ils rivalisent encore de commentaires et de conseils.

Stéphane les écoute d'un air un peu moqueur, puis il finit par s'apercevoir de mon détachement. Je déteste quand il me regarde ainsi. J'ai le sentiment qu'il lit en moi comme dans un livre ouvert. Je profite de ce que tout le monde a terminé de manger pour débarrasser les plats et m'enfuir dans la cuisine. Nicolas m'y rejoint quelques secondes plus tard, avec les assiettes qu'il dépose dans le lave-vaisselle. Il est toujours aussi beau et charmant, son sourire est toujours aussi éclatant, mais quelque chose a changé. La flamme s'est définitivement éteinte.

— Stéphane propose que nous sortions en boîte, ce soir, m'annonce-t-il tandis que je me lave les mains sous le robinet de l'évier.

— Stéphane?

— Lui-même.

Hautement sceptique, je repars vers la terrasse, avec un Nicolas rieur sur mes talons. Pour avoir expérimenté les basses manœuvres d'Alexis, je flaire l'entourloupe. Je prends garde à ne pas tomber dans le panneau. Je ne dis rien, obligeant Stéphane à pousser un autre pion sur l'échiquier. Et ce pion se prénomme Baptiste. Comme chaque soir, le bel architecte est en pleine forme et ne demande qu'à prolonger les festivités. Cette sortie improvisée tombe à pic et bien entendu, son enthousiasme n'a pas échappé à Stéphane.

— Il est bientôt 23 heures, on y va? s'impatiente le jeune homme.

— Nico? interroge encore Stéphane.

Sa stratégie est visible comme le nez au milieu de la figure. Même mon père est capable de faire mieux. J'attends la réponse de Nicolas qui, sans surprise, déclare qu'il va chercher sa voiture pour l'avancer devant la maison. Ferait-on fi de mon avis? Je soutiens le regard provocateur de Stéphane. Mon silence obstiné le contraint à m'interroger directement.

— Frédérique? dit-il d'une voix plus douce.

C'est idiot, mais j'aime vraiment beaucoup entendre mon prénom prononcé par lui. Alors que je devrais le considérer comme une cause perdue, ce garçon continue d'exercer la même fascination sur moi. Ce n'est pas une raison pour flancher.

— Allez-y sans moi.

— Tu ne veux pas venir? s'étonne Nicolas.

— Je me sens un peu fatiguée.

Mon refus jette un léger froid sur l'assemblée.

— C'est dommage, se désole Baptiste. C'est notre dernière occasion.

— Rien ne vous empêche d'aller vous amuser tous les deux, lui répond Stéphane.

— Tu ne viens pas non plus?

— Les boîtes de nuit ne sont pas précisément ce que je préfère.

— Pourquoi nous en avoir parlé dans ce cas?

— Je pensais que cela distrairait Frédérique. Apparemment, je me suis trompé.

Sa tentative pour me rendre responsable de la situation est grossière. Pour un peu, j'en rirais. En tout cas, je ne compte pas le laisser gagner ce point.

— Stéphane a raison, vous devriez profiter de votre dernière soirée. Je vais rester avec lui, ne vous inquiétez pas.

— Eh bien! Si ça ne vous gêne pas de faire bande à part...

Baptiste et Nicolas se sourient. L'affaire est entendue. Quelques minutes plus tard, ils quittent la maison, nous laissant, Stéphane et moi dans un tête-à-tête silencieux. Je suis encore la proie de son regard insistant. Je n'y tiens bientôt plus.

— C'était quoi, ce plan? Tu n'avais pas du tout l'intention d'aller en boîte, n'est-ce pas?

— Très juste, confirme-t-il avec un calme horripilant.

— Alors?

— Je ne te sentais pas non plus disposée à supporter une nouvelle partie de cartes.

— C'est gentil de te préoccuper de ma santé nerveuse.

— Quelque chose l'aurait-il ébranlée depuis hier?

— Mes nerfs vont très bien, merci, je mens inlassablement.

— As-tu eu l'occasion de déballer ton colis?

Sa provocation est le coup de grâce. Je bondis de mon siège.

— Non, et tu as raison, je crois que je ferais bien de m'y intéresser de plus près.

Sur ce dernier sous-entendu mordant, je quitte la scène, le plantant là sur un « bonsoir » évasif.

\*\*\*

Le colis est ouvert et le contenu étalé sur mon lit. J'ignore à quoi Alexis souhaite me faire jouer. De manière exhaustive, je suis l'heureuse bénéficiaire d'une nuisette de fine dentelle blanche digne d'une jeune fille en fleur, d'une cordelette de bondage, d'un ensemble de lingerie en cuir noir assorti

d'un collier qui conviendrait à un chien, et d'une cravache. Le seul gadget que je puisse réellement considérer comme intéressant est un *rosebud* particulièrement lourd. Cette fois, je dégaine le portable. Tant pis pour l'heure tardive, il l'aura cherché.

— Bonsoir, Frédérique.

La voix d'Alexis Duivel a des accents rieurs dès les premiers mots. Je suis sur mes gardes.

— Je me trompe ou tu t'attendais à ce que je t'appelle?

— J'attendais tranquillement que tu accuses réception de ta commande, en effet.

— Es-tu bien certain de ne pas t'être gouré de destinataire?

— Je ne commets jamais d'erreurs, tu le sais bien.

— Dans ce cas, j'ai besoin du décryptage. Que veux-tu que je fasse de ces machins?

— Leur destination n'est-elle pas évidente?

— Je n'ai pas le cœur à finasser, ce soir. Sans rire, Alex... j'espérais un kit de survie un peu plus perso. Le milieu est particulièrement hostile.

— Je comprends parfaitement, mais je persiste dans le choix que j'ai fait.

— Tu veux m'obliger à recourir aux bonnes vieilles méthodes traditionnelles. Du genre, on n'est jamais mieux servi que par soi-même ou par un concombre du marché, c'est ça? À moins que tout ça ne soit qu'un prétexte pour m'obliger à suivre une cure de sevrage? Je me le demande sérieusement.

Alexis me répond d'abord par un éclat de rire, puis il se ressaisit très vite.

— Tu n'es pas seule, pourtant, dans cette maison.

Là, j'explose.

— Tu te fous de moi?

— Pourquoi me moquerais-je?

— Je suis prête à parier une fortune que tu sais pertinemment de quoi je veux parler.

— Méfie-toi que je ne te prenne au mot, Fred.

Un frisson me parcourt. Je déteste quand il semble si sûr de lui. Comment savoir s'il bluffe à distance?

— Je doute que tu sois surpris si je te dis que je ne me suis jamais sentie si seule au milieu de beaux garçons.

— La vie est injuste parfois.

Son ironie m'exaspère.

— C'est quoi, au juste? Une émission de télé-réalité? Un pari débile avec mon père? Un nouveau test d'endurance pour les membres de la Société? Nan, mais dis-le-moi! Au moins, je serai fixée.

— Rien de plus que ce que je t'ai dit l'autre soir. Tu étais prévenue.

— Alors, je ne comprends pas ton choix pour ce colis. On tourne en rond, Alex.

— Tu tournes en rond, rectifie-t-il en insistant sur le fait que je suis seule dans le labyrinthe où il m'a enfermée.

— C'est gentil de me le faire remarquer. Donc tu ne vas pas éclairer ma lanterne?

— Non.

— Je vais devoir passer moi-même commande auprès de Madame Jeanne, tant pis.

— Je crains de devoir te décevoir encore une fois, roucoule Alex à l'autre bout des ondes. Mais Madame Jeanne se sentait un peu fatiguée ces derniers jours, je l'ai autorisée à prendre des vacances.

— Voyez-vous cela! Et combien de temps sera-t-elle partie?

— Un ou deux mois... le temps qu'elle se rétablisse tout à fait.

— Tu me prends décidément pour une parfaite idiote, je fulmine en tapant du pied.

— Ton emportement te fait dire des âneries.

— D'accord, je me calme, je respire... et je te demande, très gentiment, s'il te plaît, Alexis, pourrais-tu me donner ne serait-ce qu'un atome d'explication?

— Tu sais quel est ton principal problème, Fred?

— Non, mais je sens que tu vas me l'apprendre.

— À force de piloter des bolides sur un circuit de formule 1, tu ne profites plus du voyage.

— Ah! Génial! C'est ça, le scoop?

— Ce n'est pas un scoop, nous en avons déjà parlé. C'est juste un rappel, puisque tu sembles avoir oublié mes recommandations.

— Je n'ai pas oublié. Mais, désolée, je n'ai pas une 2 CV sous la main pour me balader sur les chemins vicinaux, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu en as une à ton entière disposition.

— De qui parles-tu? De Stéphane?

— Oui.

— Même en supposant que je remette en état la mécanique, je ne crois pas être la bienvenue à bord.

— Garde-toi des jugements hâtifs. Pour une fois, prends le temps de lire le mode d'emploi.

— Alex, je...

— Bonne nuit, Frédérique, me coupe-t-il.

Je peux fulminer tant que je veux, Alexis m'a raccroché au nez. Je contemple les objets éparpillés sur la couette avec consternation. Je soupire, puis je me décide à tout ranger. Au moment de fourrer la nuisette blanche dans le tiroir de la commode, je me ravise. Face au grand miroir situé près de la fenêtre, je la présente devant moi. Elle n'est, en fait, pas si innocente que ça. Poussée par la curiosité, je me déshabille en hâte et je l'enfile. Bien entendu, elle est exactement à ma taille. Je m'admire sous tous les angles en me tournant. À première vue, elle me donne l'apparence d'une fille sage, mais dès que l'on s'attarde sur certains détails, elle révèle une tout autre facette. Les bretelles larges soutiennent une sorte de bustier en dentelle dont les motifs ajourés dévoilent malicieusement les seins. Mon téton droit pointe d'ailleurs au beau milieu d'un décor floral. Quant au jupon, le coton immaculé qui le compose est si fin qu'il est presque transparent. J'aime beaucoup. Au fond, ça me ressemble. Sage en apparence...

La nuit est douce. La lumière bleutée de la piscine attire mon regard au-dehors. L'air est frais, les insectes jouent une sérénade plus tranquille que dans l'après-midi. J'ai subitement l'envie de descendre. Sans même prendre le soin de me changer, je dévale les escaliers. Minuit approche, la maison est silencieuse. Stéphane a rejoint ses quartiers et les garçons ne rentreront pas avant quelques heures. Je traverse le bout de jardin et je longe le bassin. Je vais m'installer sur un transat pour réfléchir à cette curieuse affirmation d'Alexis.

Est-il possible que je me trompe?

À moins que ce ne soit encore une machination d'Alex pour me convaincre de mener à bien la mission qu'il m'a confiée. Je ne sais plus trop sur quel pied danser.

\*\*\*

J'ignore depuis combien de temps je suis dehors, pas plus de dix minutes en tout cas, quand une ombre fait bouger le feuillage des arbustes au bord de l'allée. Je scrute en tendant l'oreille. Je suis largement soulagée en voyant apparaître le fauteuil de Stéphane.

— Je pensais qu'à cette heure-ci, tu serais en train de tester les jouets que t'a envoyés Alex, me taquine-t-il.

— C'est précisément ce que je fais, je réponds en pinçant le jupon de ma nuisette.

Stéphane roule jusqu'à mon siège et penche la tête d'un air approbateur.

— Ce cher Alexis a parfaitement saisi ce que je voulais.

Un coup de chaud me monte aux joues et je me redresse comme un ressort sur le transat.

— Pardon?

— À en juger par ce que tu portes, je crois être en mesure de te détailler le contenu de ton colis.

— J'ai peur de comprendre, je marmonne en soutenant son regard trop clair pour être honnête.

Un sourire en coin égaye son beau visage.

— Tu me pardonneras cette audace, mais je me suis permis d'établir, auprès d'Alex, une commande qui s'est substituée à la tienne.

— Mais de quel droit?

— Statutairement, le membre qui fait appel aux services de la Société a le droit d'user comme il l'entend des moyens qui sont mis à sa disposition. Il a priorité sur tout.

— Tu n'as pas fait appel aux services de la Société, c'est Alexis qui a pris cette initiative.

— Tu te trompes, il m'a proposé ce service et je l'ai accepté, ce qui revient exactement au même.

— Était-ce une raison pour te mêler de ma commande?

— Je me suis contenté de suggérer à Alex d'ajouter certains éléments. Il a estimé, pour sa part, que mon choix était suffisant.

— Très bien! Dans ce cas, peut-être pourras-tu m'apporter un peu d'éclairage sur ces objets. Que suis-je censée faire de sous-vêtements en cuir, d'un collier pour pit-bull, d'une cravache et d'un *rosebud*.

— Ce sont des accessoires qui te serviront à incarner mon héroïne.

— C'est décidément une idée fixe, je lâche, refroidie.

— Je suis désolé qu'Alex se soit montré si intransigent.

Ses excuses ont l'air sincères. Je suis tentée de le croire.

— Il a dû rire en recevant ta commande et penser que tu me destinais vraiment ces objets, je grommelle en lissant mon jupon pour donner le change.

— Je te les destine vraiment.

Je hausse les épaules en me calant contre le dossier du transat.

— D'une certaine façon, je concède une moue boudeuse.

— Je ne connais pas trente-six façons d'en user.

Je hausse un sourcil dubitatif. Le moment semble idéal pour l'attaquer sur le vrai motif de ma contrariété et de vérifier les dires d'Alexis.

— Je pourrai porter ces sous-vêtements, mais ça ne fera pas de moi une maîtresse dominatrice dans la réalité. Tout comme certaines personnes ne sont pas, au fond, ce qu'elles paraissent être au quotidien.

— Ah! soupire-t-il. Je vois.

Il donne un tour de roue qui l'amène sur le côté de mon siège.

— Tu me fais une place? demande-t-il contre toute attente.

Je me pousse un peu pour lui ménager un espace sur le matelas. Il se soulève de son fauteuil et se transporte près de moi. Puis, comme je l'ai déjà vu faire à plusieurs reprises, il empoigne ses jambes pour les étendre. Son corps irradie une douce chaleur que j'apprécie énormément, au point de me blottir contre son épaule.

— Tu es gelée, remarque-t-il. Viens là!

Sans me laisser le droit de protester, il m'enferme entre ses bras solides. Curieusement, je n'ai pas envie de lutter. Je vais jusqu'à poser la main sur sa poitrine, à l'endroit de son cœur. Je ne me souviens pas d'avoir eu ce genre de contact depuis si longtemps. Les étreintes, d'ordinaire, sont rapides, mouvementées, et dénuées de tendresse. Le dernier homme à m'avoir ainsi serrée dans ses bras, c'est Jean-Luc. Ça doit remonter au jour où je me suis mise bêtement à pleurer devant la plaque qu'il avait fait installer sur le mur de l'immeuble.

Le parfum de Stéphane a des notes d'ambre et de cuir. Une fragrance très masculine qui monopolise mon odorat. Sa respiration calme soulève légèrement ma tête. Je réalise soudain que ses doigts caressent ma peau. L'émotion me fait oublier ma colère. Finalement, c'est lui qui reprend la discussion.

— Je reconnais que Nicolas et Baptiste n'ont pas été très discrets, dit-il doucement.

Sa voix me parvient plus grave. Je n'ai pas envie de bouger.

— Tu les as vus? je demande en me laissant dorloter.

— Je les ai entendus. La fenêtre de ma chambre était ouverte. Je les avais priés de faire attention, je suis navré que cela t'ait dérangée.

— Ça ne m'a pas dérangée. J'ai juste été surprise sur l'instant. Depuis combien de temps sont-ils ensemble?

— Trois ans, environ.

— C'est idiot, Laura me l'avait dit, plus ou moins. J'aurais dû m'en douter. Tous les indices étaient là, mais je n'y ai pas pris garde.

— Ce n'est pas faute de t'avoir prévenue, moi aussi.

— C'est vrai, je pouffe, le nez collé contre son tee-shirt qui embaume.

— Es-tu déçue?

— Non.

La main de Stéphane quitte mon bras et se lève vers mon visage. Ses doigts glissent sous mon menton et m'obligent à affronter son regard.

— Qu'est-ce qui te chagrine dans ce cas? insiste-t-il.

— J'ai peur de m'être trompée sur tout le monde dans cette maison.

Mes paroles allument une lueur étrange dans l'azur de ses yeux. Ses doigts remontent sur ma joue. Je ne sais comment réagir. Le mieux est sans doute de le laisser faire et d'attendre.

— Nico et moi avions 15 ans quand nous sommes devenus amis. À cet âge-là, certains événements trahissent facilement des secrets qu'on voudrait garder bien cachés. J'ai compris qu'il était attiré par les garçons lorsque je l'ai vu bander sous la douche, après un match de foot, au lycée. Je me suis mis entre lui et les autres pour que personne ne le remarque. Après ça, il n'était plus nécessaire qu'il se livre à davantage de confidences. Ça a grandement facilité nos relations.

— Te considérait-il comme un copain ou comme... un petit ami?

Ma question maladroite le fait sourire.

— Puisque ce sujet t'intéresse, sache qu'il ne m'est jamais arrivé de bander dans des vestiaires de garçons.

C'est idiot, mais la nouvelle me rassure. Mon instinct ne me trompait donc pas complètement.

— Je suis contente de l'apprendre.

Stéphane glisse sa main sur ma nuque et me ramène contre sa poitrine. Son bras revient entourer mon épaule. Je ferme les yeux pour écouter son cœur.

— T'ai-je laissé croire, à un moment, que cela pouvait être le cas?

— Il m'a semblé que tes rapports avec Nicolas dépassaient le cadre de la simple amitié, oui. J'ai remarqué que tu acceptais très bien son contact.

— Ce sont des gestes auxquels je ne prête plus attention. Nico a toujours été tactile, le repousser lui aurait fait de la peine. On ne choisit pas d'être ami avec quelqu'un pour le façonner à son image.

Il a mis plus de ferveur que nécessaire dans cette dernière phrase. Je devine qu'elle a un sens caché pour lui.

— Pourquoi avoir choisi d'être ami avec quelqu'un de si différent de toi?

— L'amitié, tout comme l'amour, ça ne se commande pas.

Cette perche est trop belle pour que je ne la saisisse pas.

— As-tu déjà été amoureux?

— Oui, d'une certaine Laurène.

— Et? j'insiste, intriguée par son ton subitement moqueur.

— Trois jours après nos fiançailles dans la cour de récréation, elle a refusé de me donner les bonbons que je voulais. J'ai rompu sans regret.

— La cour de récréation, je relève, amusée. Vous aviez quel âge?

— J'avais 4 ans, elle devait en avoir 5.

— Et après cette aventure malheureuse, n'as-tu jamais été tenté de récidiver?

— Ce serait stupide de vouloir te faire croire que j'ai été très sage.

— À ce point?

— Jusqu'à une époque récente, je consommais les filles comme les bonbons. Je plongeais la main dans le sac et je portais le premier venu à la bouche, sans même me soucier de savoir quel arôme il avait. Je crois bien ne me souvenir que de trois ou quatre prénoms. Et toi? Quelle consommation de garçons as-tu l'habitude de faire?

Sa question me fait grimacer en cachette.

— Je crains d'être pire encore que toi. Je n'ai jamais voulu savoir leur nom.

— Même pas le premier?

— Si, je corrige aussitôt tandis que la mémoire me revient dans un flash. Il s'appelait Julien. Mais celui-là, j'aurais finalement préféré l'oublier tout à fait.

— Pourquoi?

— Nous étions des gamins, aussi débutants l'un que l'autre. J'ai eu à peine le temps de me dire que le grand moment était arrivé que c'était déjà fini.

Stéphane a un petit ricanement qui fait bouger ma tête posée sur son torse.

— Ne ris pas! Ça n'a rien de drôle pour une jeune fille de 15 ans.

— Tu as perdu ta virginité à 15 ans? relève-t-il comme si j'avais dit une énormité.

— Mmm! C'était une dette de jeu.

— Une quoi?

— Une dette de jeu, je répète en grimaçant une nouvelle fois.

Je suis en train de confesser à ce garçon ce que je n'ai révélé à personne jusqu'à cette nuit, pas même à Béatrice, encore moins à Jean-Luc. Je ne sais pas ce qui me prend, mais maintenant que les vannes sont ouvertes, c'est trop tard.

— Quel jeu pouvait-il justifier ça à cet âge-là? insiste-t-il, apparemment stupéfait de ce que je lui raconte.

J'hésite, puis je me lance.

— Le poker.

À peine l'ai-je dit que je le regrette. Je me redresse pour lui faire face.

— Je te défends de raconter ça à qui que ce soit et surtout pas à Alex, je préviens, à toutes fins utiles.

— Je ne dirai rien, promet-il.

Sa manière de m'observer me laisse croire qu'il n'a pas fini de me cuisiner. Autant y aller.

— Je te parais moins fréquentable? je l'interroge avec une petite pointe de défi.

— Non. Tu me parais très conforme au portrait qu'Alex a dressé de toi. Es-tu certaine qu'il ne sait rien de cet épisode de ta vie?

— Avec lui, tout est possible.

— Tu le connais depuis longtemps?

— Assez malheureusement pour qu'il se souvienne de certaines de mes frasques.

— Comme le poker?

— Entre autres.

J'aime son sourire, l'éclat de ses yeux extraordinaires, le timbre de sa voix. Ses doigts d'artiste jouent machinalement avec un pli de mon jupon. Tout ça me trouble plus que je ne le voudrais.

— Et toi? Peut-on savoir comment tu as perdu ta virginité? je renchéris en faisant passer la balle dans son camp.

— Je l'ai confiée à une charmante jeune femme, elle ne me l'a jamais rendue, élude-t-il d'un air angélique.

— C'est commun.

— Indiscutablement plus commun que de la perdre aux cartes.

— Je n'ai pas perdu.

Stéphane fronce les sourcils et m'observe avec étonnement. Je penche la tête comme s'il s'agissait d'une évidence.

— C'est toi qui as baisé ce garçon? veut-il s'assurer.

— Il ne savait pas que j'avais déjà une bonne expérience du poker, je confirme à demi-mot.

— Je suppose que je n'ai pas besoin de demander qui a eu cette idée géniale.

— J'avoue.

— Mais tu es pire encore que je ne le pensais, rit-il.

— Ce Julien méritait une leçon.

— Pourquoi?

— C'était le garçon le plus arrogant du lycée, le plus mignon aussi. Il la jouait trop facile, se vantant à juste titre d'avoir toutes les filles à ses pieds. Il était juste insupportable et je le soupçonnais de mentir.

— Et?

— Je savais qu'il ne m'aimait pas beaucoup, car je n'étais pas de celles qui se pâmaient devant lui. Je profitais, au contraire, de chaque occasion pour le tourner en ridicule. Il lui a donc été impossible de se défilier quand je l'ai défié publiquement de me donner une leçon aux cartes. Hélas pour lui, il n'a pas eu le temps de réfléchir et nous n'avions pas défini préalablement l'enjeu. Je l'ai assuré qu'il aurait tout le loisir d'y penser lorsqu'il m'aurait battue. Il a plongé tête baissée.

— Je suis fasciné. Raconte-moi la suite.

Sa mine gourmande me fait rire. Pourquoi résister?

— J'ai gagné.

— Non! proteste-t-il, joueur. Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, je veux des détails croustillants.

— À quoi cela te servirait-il? je me défends pour la frime.

— Cette histoire excite mon imagination.

— J'oubliais que j'étais une source d'inspiration pour toi.

— Dois-je te supplier?

— En vérité, je l'ai humilié et plutôt deux fois qu'une, je réponds en reprenant volontiers mon récit.

— Comment ça, deux fois?

— La première, ça a été quand je lui ai infligé une défaite cuisante devant ses amis. La seconde, quand je l'ai mis en demeure de me payer en nature sur-le-champ.

— Comment a-t-il réagi?

— Comment veux-tu qu'un garçon de 16 ans réagisse en pareilles circonstances? Il se sentait si ridicule aux yeux de tous qu'il ne pouvait supporter une seconde humiliation en laissant croire qu'il n'était pas capable de baiser une fille. Il a tenté de détourner la situation à son profit en roulant des mécaniques. Quant à moi, j'ai clamé haut et fort que j'étais contente d'avoir trouvé le mec idéal pour me débarrasser de mon pucelage. Cela a ajouté à la pression qu'il avait sur ses épaules. Il a persisté dans son attitude très assurée jusqu'aux vestiaires du gymnase où nous nous sommes isolés. À ce moment-là, il a essayé de me faire avouer que c'était une plaisanterie. Ça n'en était pas une et il l'a vite compris quand je me suis attaquée à sa braguette.

— Tu n'as peur de rien, ma parole, s'exclame-t-il en me considérant avec une fausse désapprobation.

— À la guerre comme à la guerre!

— Et ensuite?

— J'ai été très satisfaite de constater que je le faisais bander.

— Je n'ai aucun mal à le croire.

— Ah oui?

Stéphane accueille ma petite provocation en secouant la tête.

— Tu es incorrigible. Tous les mecs auraient bandé en de telles circonstances.

— Pas Nicolas.

— Pas Nico, en effet, admet-il en riant. Mais ton bellâtre semblait largement préférer les filles, lui.

— Il ne m'a fallu que deux minutes pour avoir la confirmation qu'il était tout aussi vierge que moi. Le temps qu'il franchisse le cap de mon hymen, il était déjà sur le point de jouir, et il s'est affolé en voyant le sang. Il s'est écarté juste à temps pour éjaculer sur son pantalon en se lamentant.

Le rire de Stéphane fait taire les insectes qui chantaient autour de nous. J'attends qu'il s'en remette pour conclure.

— Je suis sortie très vite du gymnase. Quand les autres m'ont vu arriver, ils n'ont pas caché leur surprise. Je me suis contentée d'un soupir en regrettant de n'avoir pas su que Julien était puceau. En quelques mots, j'ai ruiné sa réputation.

— Tu as été satisfaite de ce résultat, je suppose.

— Non, tout au contraire. La grande perdante, ce fut moi.

— Pourquoi?

— Parce qu'en vérité, j'étais raide dingue de ce garçon et j'étais jalouse de l'intérêt qu'il manifestait aux autres filles. J'ai cru, à tort, tenir le moyen de le chiper à toutes ses prétendantes. Je l'ai eu, oui, mais Julien m'en a voulu à mort après ça. Quant à moi, j'étais si déçue qu'il m'a fallu très longtemps avant que je me décide à recommencer.

— Les suivants t'ont réconciliée avec toi-même, on dirait.

— Je me suis arrangée pour que les suivants aient une solide expérience, c'est vrai, et pour qu'ils n'aient pour moi aucun autre intérêt que celui de me faire passer un bon moment.

— Tu n'as jamais été séduite au point de te fixer?

— En couple, tu veux dire?

— Oui.

Je contemple ses doigts qui continuent de folâtrer sur ma nuisette. Ce geste innocent lui paraît tellement naturel qu'il ne semble pas en être conscient. Moi, je prends plaisir à cette petite caresse voyageuse. Elle ne me fait cependant pas perdre le fil de notre conversation et mes souvenirs me

ramènent quelques années en arrière.

— Je n'ai pas été élevée au sein d'une famille exemplaire en la matière, j'explique tout bas. Le couple ne signifie pour moi qu'une adresse commune, et encore.

— Je comprends, dit-il d'une voix plus sourde.

— Et toi, n'as-tu jamais eu cette idée?

— J'ai vu si souvent mes parents se disputer, puis régler leurs comptes par avocats interposés que je n'ai plus aucune illusion sur le mariage.

— Bienvenue au club!

Il se saisit volontiers de la main que je lui tends et la conserve dans la sienne.

— J'étais certain que nous étions en mesure de nous entendre, affirme-t-il en me soumettant de nouveau à son magnifique regard.

— Jamais je n'aurais cru que je raconterais tout ça à quelqu'un.

— N'aie crainte, ton secret sera bien gardé.

— Je n'en attends pas moins de toi. Je suppose que c'est loin d'être le seul secret dont tu as connaissance.

Un petit sourire entendu est sa seule réponse. Il ne dira rien, en effet. La confiance d'Alexis est bien placée, la mienne aussi. Une brise me donne la chair de poule. Je me frictionne les bras.

— Nous ferions mieux de rentrer, tu vas prendre froid, estime-t-il en se redressant sur le transat.

J'opine en regrettant déjà de le quitter. J'espère en mon for intérieur qu'il y aura d'autres soirées comme celles-ci. Pour une fois, Stéphane accepte mon aide. Je maintiens solidement son fauteuil tandis qu'il y prend appui dans le sens inverse de tout à l'heure. Il m'en remercie, puis reprend immédiatement les commandes pour remonter le chemin jusqu'à la maison. Plutôt que de regagner directement sa chambre, il m'accompagne au pied de l'escalier.

— Bonne nuit, Frédérique, me dit-il sur un ton complice.

Je ne peux m'empêcher de le dévorer des yeux. Dans cette ambiance nocturne, il dégage quelque chose de troublant, une sensualité torride qui couve sous la glace. Tout en lui est un appel, son regard qui me caresse, ses lèvres pleines qui ne demandent qu'à être embrassées, ses bras musclés dans lesquels je me sentais protégée, son torse solide sur lequel j'ai aimé poser ma tête. Et j'ai encore en mémoire la courbe incendiaire de ses reins qu'ont suivie mes mains lorsque je l'ai massé. Mon silence rêveur ramène le petit sourire en coin sur sa bouche qui me fascine. Je me secoue pour lui souhaiter à mon tour une bonne nuit. Son regard me suit tandis que je grimpe quelques marches, puis sa belle voix grave me rattrape.

— Cette nuisette te va très bien.

Je marque un temps d'arrêt pour me retourner vers lui.

— C’était ton choix.

— Est-ce qu’elle te plaît?

— Oui, beaucoup.

— J’espère que mes autres choix te plairont tout autant.

— C’est étrange, mais j’ai hâte de voir à quoi ils vont servir.

— C’est étrange, nous ne nous connaissons pas depuis très longtemps, mais ça ne m’étonne pas de toi.

— Tout cela est très étrange, en effet, je relève en riant. Bonne nuit, Stéphane.

— Bonne nuit.

Son timbre de velours me fait fondre. Pour éviter de paraître guimauve, ce qui, je le crains, est déjà très largement le cas, je repars à l’assaut de l’escalier. J’entends le bruit de la porte de sa chambre en bas, juste avant de m’enfermer dans la mienne. Je m’allonge sur le lit, les yeux fermés, le cœur battant. Moi qui n’ai jamais eu peur des hommes, voilà que j’éprouve des émotions de collégienne en face d’un garçon qui ne fait pourtant rien pour me séduire. Rien de volontaire, en tout cas. Car, bon sang, comment ne pas tomber sous le charme de Stéphane Vallate? Si nous n’avions pas eu cette conversation surréaliste dans le jardin, j’aurais assurément été jalouse de ces filles qu’il a aimées. Sans doute aurais-je adoré passer la nuit dans ses bras, mais je suppose qu’au matin, il ne se serait pas souvenu davantage de mon prénom que du leur. Au fond, je remercie le cruel destin qui a permis que je le découvre sous un jour différent.

\*\*\*

J’ignore à quelle heure les garçons sont rentrés. Je ne les ai pas entendus. Une chose est certaine, c’est qu’il devait être très tard, car à plus de midi, ils ne donnent pas signe de vie. Le seul indice prouvant qu’ils sont bien là, c’est la présence du 4x4 garé devant la maison. Stéphane n’en sait pas plus que moi. Lui était déjà en train de pianoter sur son ordinateur quand je suis descendue aux environs de 9 heures.

— Tu es toujours aussi matinal? je l’interroge quand il finit par s’apercevoir que je l’observe depuis la table où j’ai déposé les couverts en prévision du déjeuner.

— Je préfère avoir l’esprit tranquille pour m’occuper ensuite de ce que j’aime faire.

— Tu évacues les corvées, en somme.

— En quelque sorte, répond-il en baissant de nouveau le nez sur son écran.

Les confidences de Laura sur les mauvaises relations entre Stéphane et son père me reviennent en tête. Je fais une tentative.

— On dirait que ton travail ne te plaît pas tant que ça.

— J’aurais bien tort de m’en plaindre.

Sa réponse évasive me laisse sur ma faim. Stéphane le sent et décroche de son ordinateur pour m’apporter le complément d’information que je souhaitais.

— Je travaille exactement dans la branche que j’espérais, je suis très bien payé pour ça et je suis assuré de prendre la tête de la boîte quand mon père tirera sa révérence.

— Mais?

Les beaux yeux de Stéphane s’allument d’un éclat différent. Est-ce de la colère ou de la tristesse? Je n’en sais rien.

— Tant que j’étais à Paris, le nez dans le guidon, tout allait bien. Je me rendais au boulot chaque matin sans me poser de questions. Mais aujourd’hui, j’avoue que j’ai pris une certaine distance qui m’a permis d’envisager les choses autrement.

— J’imagine que ça ne doit pas être du goût de ton père.

— Non, en effet.

Petit à petit, j’approche de la vérité. Il me semble même que je la touche du doigt, mais une fois encore, le sort s’acharne. Je suis une chasseuse de papillons. Chaque fois que je m’apprête à abattre mon filet sur la bestiole, quelque chose la fait s’enfuir au loin. En l’occurrence, le trouble-fête se prénomme Nicolas. Il déboule sur la terrasse en s’étirant. Il ne porte qu’un pantalon de pyjama, offrant, à qui se sent concerné, le spectacle de son torse nu et bien proportionné.

Un vrai gâchis!

— Tu veux un café d’abord ou la salade de tomates te convient? je demande en instillant une petite dose de vengeance dans mon innocente question.

Je savoure de le voir grimacer à l’énoncé du menu. On a les vengeances qu’on peut.

— Laisse tomber, je vais me servir, répond-il après avoir embrassé son ami.

Stéphane m’adresse un sourire entendu. J’ai comme l’impression qu’il lit désormais en moi comme dans un livre ouvert. Ça me paraissait déjà être un peu le cas avant, c’est pire maintenant qu’il connaît mes talents de joueuse de poker. Au fond, je crois n’être un mystère pour personne. Mon père prétend qu’on me voit venir à 15 kilomètres, quant à Alexis, je n’en parle même pas. C’est désolant. Pour seule protection, je ne dispose que d’une stratégie: la course de vitesse. Tant qu’on ne me connaît pas, je m’en tire bien à condition que je file rapidement. Pour ce qui est de Stéphane, je crains que ce ne soit déjà trop tard.

— Quoi? je proteste tandis qu’il me reluque d’un air moqueur.

— C’est bien ce que je disais l’autre jour, tu es rancunière, m’accuse-t-il, profitant du départ de Nicolas en direction de la cuisine.

— Non, j’ai faim. Ma question était légitime, il est midi vingt.

— Si tu as faim après ce que je t’ai vu avaler au petit-déjeuner, il va falloir rapidement que je renforce la liste de courses pour le livreur.

— J’ai toujours eu un excellent appétit.

— Ça, je n’en doute pas, ironise-t-il.

Puisque l’occasion se présente, autant en avoir le cœur net.

— Suis-je à ce point évidente?

— Comme le nez au milieu de la figure.

— Tant pis, je soupire en corrigeant la mise en place d’une fourchette.

— Tu m’amuses.

La voix de Stéphane a les mêmes accents de miel qu’hier soir. Ses paroles me saisissent par surprise et manquent me priver de répartie. Par chance, il m’en vient une, *in extremis*.

— Je te fais au moins cet effet-là.

— J’étais certain que tu me répondrais un truc de ce genre.

— Si tu veux, tu peux poursuivre cette conversation tout seul aussi, puisque tu sais d’avance ce que je vais dire.

Il penche légèrement la tête en ne cachant pas le plaisir qu’il prend à me taquiner.

— Je devrai féliciter Alex, son rapport est parfait. Tu as vraiment un sale caractère et une belle tendance à le laisser parler.

— C’est vrai que tu aimes les potiches. Désolée, j’avais oublié.

Sur ces mots, je me pince ostensiblement les lèvres et je quitte la terrasse avec toute la dignité que pourrait avoir Barbie dans une pareille situation. Un énorme éclat de rire m’accompagne jusqu’à la cuisine où Nicolas vient de finir son café.

— Que se passe-t-il? s’étonne-t-il en me voyant arriver.

— Barbie fait la cuisine, je rétorque en ouvrant le réfrigérateur dans lequel j’ai remis le saladier que j’avais préparé un peu avant.

— Quoi? insiste-t-il sans rien comprendre de ce que je raconte.

— J’en mets de côté pour Baptiste? j’élude en lui collant les tomates sous le nez.

Elles dégagent un fort arôme d’échalote et de basilic frais. Après le café, ça ne doit pas être terrible. Pour autant, ça ne fait pas fuir Nicolas que mon attitude intrigue.

— Quelle remarque a-t-il bien pu te faire? interroge-t-il en enlaçant ma taille pour me contraindre à lui répondre.

- Toi qui le connais si bien, peux-tu me dire quel genre de filles il avait l'habitude de fréquenter?
- Stéphane a toujours eu beaucoup de succès auprès des femmes. La liste est si longue et leur passage a été si furtif qu'aucune n'a véritablement marqué ma mémoire.
- Étaient-elles brillantes, intelligentes... jolies?
- Jolies, incontestablement. Quant à leurs autres qualités, je n'en sais rien. En toute honnêteté, je ne pense pas que Steph se souciait d'autre chose que de leur physique.
- Nous sommes donc d'accord. Des potiches, je grommelle.
- C'est bon, j'ai compris, ricane-t-il alors en me libérant.
- Mais ce n'est pas grave, mon sale caractère l'amuse, il paraît.
- Derrière la façade, Stéphane est quelqu'un de sensible. Il est plein de vie et il aime rire. Il n'en a pas eu beaucoup l'occasion, ces derniers temps, le défend-il avec tellement de tendresse que je ravale aussitôt ma hargne.
- Il a une fâcheuse tendance à la provocation, je confesse, calmée.
- Pardonne-moi, mais je trouve ça plutôt flatteur pour toi.
- Flatteur?
- Il n'accorde pas facilement sa confiance et son amitié. Il faut que tu aies touché une corde sensible chez lui pour qu'il se sente aussi libre de te parler comme il le fait. Te souviens-tu de la manière dont il t'a accueillie?
- Je m'en souviens très bien, je marmonne, en proie à une curiosité grandissante.
- En règle générale, les gens ne connaissent Stéph que sous cet aspect-là. Seuls ses amis les plus proches savent à quel point il est différent. Personnellement, je suis stupéfait de constater avec quelle rapidité tu l'as apprivoisé.
- Moi? Mais je n'ai pas fait grand-chose.
- Si j'étais toi, je ne changerais rien à mon sale caractère.
- Sur ces sages conseils, Nicolas me confisque le saladier de tomates et me plante au beau milieu de la cuisine. Mon hébétude est cependant de courte durée, Baptiste daigne enfin nous honorer de sa présence. Il me salue en bâillant. Sa nonchalance m'insupporte, j'ai envie de le tuer. Juste au moment où il se sert une tasse de café, je quitte à mon tour la cuisine en beuglant:
- À table!

Les bagages des garçons ont été chargés dans le coffre du 4x4, les embrassades ont été échangées, les recommandations de prudence aussi. Stéphane et moi regardons Nicolas faire marche arrière dans l'allée avant de s'éloigner en klaxonnant à plusieurs reprises. Ça y est, nous sommes seuls. Il est plus de 21 heures. La journée a filé comme du sable entre les doigts. Nicolas et Baptiste ont reculé leur départ jusqu'à la dernière minute, après le dîner, profitant tant qu'ils ont pu du soleil provençal et de la piscine. Nicolas avait raison, j'ai vu Stéphane heureux, détendu, au milieu de ses amis. Cette fois, je ne me suis pas sentie mise à l'écart. Je faisais partie de la bande, tout comme Laura avant moi. En compagnie de ces trois lascars, je faisais figure de bonne copine avec qui il est facile de plaisanter. Stéphane a cru malin d'inviter à une partie de poker en fin d'après-midi. Je les ai plumés. Il ne m'a fallu qu'un regard malicieux de Stéphane pour soupçonner qu'il y prenait plaisir.

— Barbie a gagné, je lui fais remarquer en rentrant dans la maison.

— Forcément, se met-il à rigoler.

— Comment ça, forcément? Je croyais que j'étais prévisible.

— Tu l'es tellement qu'on finit par douter. À une ou deux reprises, je me suis dit « non ce n'est possible qu'elle fasse ça », et pourtant si, tu l'as fait.

— Il aurait donc été fort simple de me battre.

— Ma galanterie me perd.

— Bien. Et maintenant? Si nous parlions du programme? La fameuse semaine de vacances est terminée. Il va falloir songer à te mettre au travail.

— Viens, me dit-il gentiment. J'ai quelque chose à te montrer.

Je le suis docilement à travers le séjour. Mon intérêt grimpe en flèche quand je comprends que c'est vers ses quartiers qu'il se dirige. Il en ouvre la porte et me cède le passage.

— Entre, je t'en prie.

Un peu intimidée, je fais quelques pas dans son repaire et j'attends qu'il me rejoigne. L'endroit n'a rien à voir avec ce que j'imaginai. C'est juste trois fois plus grand que je le supposais selon les dires de Laura qui m'avait parlé du bureau de sa mère. J'étais loin de penser qu'il s'agissait d'un véritable atelier d'artiste. En réalité, c'est une vaste véranda toute baignée de lumière et ouvrant largement sur le côté le plus tranquille de la demeure. Elle est très simplement meublée d'une armoire et d'une étagère supportant d'innombrables objets aussi disparates que des pots de pinceaux, du matériel de peinture, des magazines, des livres ou des statuettes biscornues. Il y a également un très large fauteuil au cuir fatigué, mais dont je ne doute pas qu'il soit confortable. Une énorme table à dessin occupe la place centrale de cet atelier. Elle est envahie de croquis, de planches de bandes dessinées dont certaines sont à peine ébauchées. D'autres ne sont constituées que de cadres vides. Stéphane me laisse découvrir librement quelques-uns de ses dessins.

— Ils sont beaux, je souffle, admirative.

— Je suis content qu'ils te plaisent. Tu as vu, j'ai préparé quelques planches pour la semaine prochaine.

— Oui, j'ai vu, mais je t'avoue que je n'y connais rien. Comment comptes-tu t'y prendre?

— Je vais profiter au maximum de ta présence pour dessiner les scènes principales. Nicolas m'a laissé son appareil photo, ce qui devrait bien me servir.

— Son appareil photo? Pourquoi?

— À défaut de t'avoir durablement sous la main, je pourrai me référer aux photos que je vais prendre de toi.

— Je déteste ça.

— Je gage que tu prendras goût aux miennes.

J'aime quand il me parle ainsi. Sa voix grave fait courir un délicieux frisson sur mes bras. De fait, je ne le démens pas. Je concède même une petite impatience d'y être déjà. Je délaisse sa table à dessin pour faire le tour de l'atelier. Plusieurs tableaux sont entassés debout dans un coin.

— Ce sont les toiles de ta mère? je demande tandis qu'il me suit du regard dans mon exploration.

— Oui.

— Pourquoi ne vient-elle pas plus souvent?

— Sans doute parce qu'elle n'y trouve pas un très grand intérêt.

Son ton se fait plus dur, son visage se ferme. J'ai appuyé là où ça fait mal, je change aussitôt de sujet en désignant la porte située de l'autre côté de la pièce.

— Ta chambre est là-bas?

— Ma chambre à gauche, la salle de bains, à droite. Même si elle n'est pas spécialement aménagée, je me débrouille.

— Je peux voir?

— Je t'en prie.

Je dirige mes pas vers la salle de bains. Je comprends immédiatement les propos de Stéphane. Dans la grande douche à l'italienne, il a installé un tabouret et descendu le petit pommeau. Faute de ne pouvoir atteindre les étagères les plus hautes de l'armoire, il s'est arrangé pour mettre un maximum de choses à sa portée. Je devine les difficultés qu'il éprouve au quotidien.

— Je ne m'en plains pas, je ne suis pas le plus mal loti, me répond-il quand je m'en émeus. Je n'ai à m'occuper que de moi.

— Comment ça se passe?

— Françoise, la femme de ménage vient trois fois par semaine. C'est elle qui gère l'intendance durant

les quelques heures où elle est là. Le seul endroit où elle n'est pas autorisée à ranger ni nettoyer, c'est l'atelier.

— Mon honneur sera sauf, alors?

— Je prendrai certaines précautions, si cela peut te rassurer.

— Comment envisages-tu notre collaboration?

— J'y ai réfléchi et je crois avoir trouvé un compromis assez équitable.

— Je suis tout ouïe dis-je en allant prendre place sur la chaise haute, devant la table à dessin.

— Je ne peux m'exonérer complètement du boulot. C'est pourquoi je vais continuer à travailler chaque matin. Ça te permettra de te lever à l'heure que tu voudras et de faire ce qui te plaira.

— Je n'ai rien contre, j'approuve en savourant d'avance les grasses matinées que je vais pouvoir m'accorder.

— Ensuite, Françoise vient le lundi, le mercredi et le vendredi. Comme elle sait que je bosse le matin, elle n'arrive que vers 13 h 30 et repart généralement aux environs de 17 heures. Ces jours-là, il me paraît plus judicieux de la laisser œuvrer tranquillement dans la maison.

— Et de te consacrer exclusivement à moi?

— Je me soumettrai sans rechigner à tes ordres.

— Ce qui veut dire que j'ouvre le bal dès demain?

— Honneur aux dames!

— Ça me convient. Et ensuite?

— Le mardi, le jeudi et le samedi, au contraire, tu seras à moi.

— J'aime beaucoup t'entendre me dire ça, tu sais?

— Ne te fais pas d'illusions, je me réserve le droit de disposer de toi.

— Ben voyons!

— C'est ainsi, tu as accepté de ton plein gré d'obéir au règlement.

— De mon plein gré... c'est discutable. Disons qu'Alexis a usé d'arguments convaincants.

Stéphane s'amuse de ma petite résistance. Une étincelle de joie illumine ses yeux.

— Discutable ou non, tu as donné ton accord pour remplir ton devoir envers la Société et donc, envers moi.

— Je ne le conteste pas, je cède finalement, alléchée par le programme. Mais tu comptes systématiquement me rappeler le règlement ou quoi?

— Si tu m’y obliges, oui.

— Les règles sont faites pour être transgressées.

— Je préférerais que tu joues les révolutionnaires à une autre occasion. J’ai vraiment besoin de toi, Frédérique.

Je suis calmée. Nous nous regardons à distance. La tristesse et l’inquiétude ont remplacé la joie dans ses prunelles d’azur. Comment douter de sa sincérité? C’est impossible. La plaisanterie est finie.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te venir en aide.

— Ce qui n’exclut pas que nous y prenions plaisir, tous les deux, ajoute-t-il d’un air plus malicieux.

Ce garçon a décidé de me rendre folle en soufflant le chaud et le froid. Je ne sais plus où j’en suis.

— Bien! Et le dimanche? je réclame pour reprendre la main dans la discussion qui scelle notre accord.

— Je n’ai rien déterminé à l’avance pour ce jour-là. Nous ferons ce que tu voudras.

— O.K.!

— Vois-tu quelque chose à ajouter?

— Non. Rien pour le moment.

Stéphane avance un peu et me tend une main franche. Je descends de ma chaise et je glisse ma main dans la sienne. Comme chaque fois, son contact me donne instantanément chaud. C’est à croire que cet homme est chargé d’électricité. Le courant crépite sur ma peau, parcourt mes veines et gagne le bas de mon ventre. J’appréhende un peu les jours prochains, surtout si je n’ai pas les moyens de me préserver de décharges qui risquent d’être plus intenses que celle que me provoque une simple poignée de main. Ce qu’Alexis m’a envoyé ne vaut rien comme paratonnerre.

— À quoi penses-tu? me demande-t-il en me voyant subitement songeuse.

— C’est quel jour, le marché à Saint-Rémy?

— Pourquoi?

Je crains que mon humour douteux au sujet du concombre ne se retourne contre moi.

— Comme ça, j’élude. J’aimerais profiter des fruits et légumes de la région.

— Le livreur viendra demain. En règle générale, il prévoit tout ce qu’il faut pour faire le plein de vitamines.

Je pousse un soupir à fendre l’âme.

— Tu pourras trouver ton bonheur, je te le garantis. Les concombres, surtout, sont excellents, ajoute-t-il sur un ton faussement innocent.

Je rougis sous l'effet de la surprise. Ma réaction stupéfaite fait l'aveu de mes pensées et Stéphane s'en régale. Son sourire moqueur en est la preuve.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, je réfute en haussant les épaules. Je me soucie de mon alimentation.

— La nourriture est un sujet récurrent chez toi, continue-t-il sur le même mode narquois.

— Mon père affirme que les deux plus grands plaisirs de la vie sont le sexe et la table. Puisque je me vois privée du premier, je me rabats sur le second.

Frédérique, ma fille, tu viens de t'engager sur une pente redoutablement glissante!

Stéphane prend de nouveau des airs de matou sournois. Je m'attends au pire.

— Commencerais-tu à souffrir du manque?

— J'avoue que l'exercice sera plus compliqué que prévu étant donné le peu de moyens dont je dispose.

— À ce point-là?

— Il n'y a pas non plus de quoi me traiter de nymphomane, je me défends face à ses insinuations. Je fais juste un constat de la situation.

— Bien sûr.

— Quoi, bien sûr? Ce n'est pas moi qui ai évoqué le concombre.

Bon sang!

Pourquoi ai-je dit ça?

J'aurais mieux fait de me mordre la langue. Le regard de Stéphane pétille dangereusement.

— Tu y pensais si fort que j'ai cru l'entendre, me réplique-t-il.

— Tu as, décidément, une imagination débordante.

— Es-tu bien certaine que ça n'est que le fruit de mon imagination?

— Même si je te répondais que non, qu'est-ce que ça changerait au problème?

— Rien, je le crains. Et je suis bien placé pour savoir ce qu'on ressent dans ce cas-là.

Ces propos me dérangent. Stéphane m'observe un moment, puis reprend la parole d'un ton sourd.

— Tu avais raison l'autre jour, je t'ai menti. Il m'arrive de connaître encore un peu la saveur du désir, mais pas celle du plaisir. Je n'ai plus qu'un appétit très mesuré et plus rien ne peut apaiser mes fringales.

Une nouvelle vague de froid vient s'abattre sur moi. Je ne pensais pas qu'il évoquerait ainsi ses

propres difficultés. Je me sens démunie et je n'ai pas d'autre alternative que d'essayer de lui redonner espoir.

— Et si je t'invitais à ma table?

Il sourit tristement, mais je ne regrette pas ma proposition. J'avance jusqu'à son fauteuil et je m'accroupis à ses genoux.

— Je suis sérieuse, Stéphane, j'insiste doucement.

Sa main se lève et ses doigts effleurent ma bouche comme pour m'obliger à me taire.

— Non, refuse-t-il tout bas. Je n'y tiens pas.

— Pourquoi? je m'insurge contre ce qui n'est autre chose que de l'obstination.

— Pour des raisons très personnelles.

— Ne suis-je pas assez à ton goût? je relance en mode provoc.

Ma petite pique ranime la flamme dans son regard. Ses doigts descendent sous mon menton et m'attirent vers lui.

— Ne m'oblige pas à commettre un mensonge en te disant que non.

— Dans ce cas, explique-moi la raison de ton refus.

— C'est impossible.

— Tu es plus buté qu'un âne, je soupire, déçue.

— À défaut d'autre chose, j'ai au moins ce point commun avec lui.

— Ça ne fait rire que toi.

— Je ne crois pas être en train de rire.

— Tu es presque aussi agaçant qu'Alex.

— Dois-je le prendre comme un compliment?

— Certainement pas.

Le sourire revient sur son beau visage.

— La journée sera chargée pour moi, demain. Il vaut mieux que je prenne des forces.

Je comprends qu'il me chasse pour se soustraire à ma curiosité. Soit! Ça n'est que partie remise. Je ne m'attendais pas à réussir du premier coup. Et puis, je dispose encore de plein de temps. Je me relève d'un bond devant lui, puis je me penche sur sa joue pour y déposer un petit baiser très innocent.

— Bonne nuit, Stéphane, je lui murmure avant de me redresser.

J'aime la consternation qui se peint sur son visage. Cela prouve que je ne suis pas si prévisible que ça. Ce cher Mr Vallate vient de l'apprendre à ses dépens. Je m'éloigne gaiement vers la sortie, puis je me retourne avant d'ouvrir la porte.

— Tu as raison, prends des forces. À demain.

Mon conseil chargé de sous-entendus lui arrache un rire. Je n'ai pas tout perdu.

— À demain, Frédérique, confirme-t-il, amusé.

\*\*\*

Il est un peu plus de 9 heures quand je descends. La maison est silencieuse. Pas de Stéphane en vue, mais le café est coulé. Il doit sûrement travailler dans sa chambre pour être tranquille. Au fond, il applique le programme tel qu'il l'a annoncé hier soir. Je m'étire en bâillant. La nuit a été un peu agitée. Je n'ai fait que penser à notre conversation et aux révélations de Stéphane au sujet de sa virilité. Le challenge s'avère de taille, mais comme toujours, la difficulté excite mon esprit de compétition. Puisque je sais en plus que je lui plais, il n'y a aucune raison pour que je ne parvienne pas à mes fins. J'ai promis de remettre ce garçon en parfait état de marche et je compte bien réussir.

— Bonjour, fait soudain une voix masculine dans mon dos.

Je manque m'étrangler avec mon café et je me retourne d'un bloc. Un solide gaillard chargé d'un énorme carton me sourit. S'il est aimable, il n'est pas dans la compétition pour le titre du plus beau gosse de l'année, mais je crois qu'il s'en fout. Il arbore une combinaison de travail, de gros godillots, et une coupe de cheveux qu'aucun coiffeur digne de ce nom n'oserait revendiquer. Je bredouille un bonjour confus.

— Je suis Jérémy, j'apporte les courses. Vous, vous devez être la kiné, me balance-t-il en affichant un air malin.

Eh bien! Tout le monde semble savoir qui je suis dans les parages. Je confirme d'un « oui » prudent.

— Il faut pas nous l'abîmer plus qu'il n'est, le gamin, hein?

Je devine à son ricanement qu'il s'agit d'une plaisanterie. Quant au terme de « gamin », je tique. Le Jérémy en question ne paraît pas beaucoup plus âgé que Stéphane. Ce doit être une subtilité du pays.

— J'vous dépose tout ça ici, me prévient-il en se déchargeant du colis qui semble peser une tonne. Y a du frais à mettre dans le frigo. C'est sur le dessus.

Je n'ai que le temps d'acquiescer, il lève la main en guise de salut et repart vers la sortie.

— Au revoir, kiné! lance-t-il en disparaissant.

J'avale d'un trait le reste de mon café avant de m'intéresser au contenu du colis. J'y découvre des fromages de chèvre, des tomates grappes qui sentent bon, de la charcuterie très appétissante, des fruits frais ainsi, comme de bien entendu, qu'un gros concombre. C'est idiot, j'en ai rêvé de ce légume, mais j'ose à peine me souvenir de l'usage que j'ai pu en faire. Tandis que je rigole toute seule,

Stéphane fait son apparition à la porte de la cuisine.

— Laisse ce concombre tranquille, s'il te plaît, me dit-il, un sourire aux lèvres. Je refuse de devoir me méfier du contenu de mon assiette.

— Tu as un humour plus pourri que le mien, et pourtant je m'entraîne, je lui rétorque, joueuse.

— Alors pourquoi riais-tu en caressant ce légume?

— Je repensais justement à ton indécente supposition, je mens effrontément.

— Tu as une façon d'y repenser assez troublante.

— Contrairement à ce que tu sembles supposer, je n'étais pas en train de masturber ce concombre, mais de le lustrer pour le rendre brillant. N'est-il pas plus appétissant comme ça? je demande en lui présentant le légume.

— Par moment, tu me fais peur, rigole-t-il. Range ce concombre dans le frigo, par pitié, Fred.

— Comme tu voudras.

Je m'exécute avant de procéder au rangement du reste des courses.

— Je ne sais pas où tu mets tout ça d'ordinaire, je fais en sortant des paquets de pâtes.

— Ça n'a pas grande importance. Mets-les où tu veux, les placards me sont inaccessibles de toute façon.

— D'accord. Ça ne fait rien, je m'en occuperai.

Ma détermination le fait sourciller.

— Tu sais cuisiner?

— J'ai les bases, tout au moins. Je faisais la cuisine de tous les jours pour mon père et moi. Lui se chargeait des menus du week-end. Et toi?

— Je sais me faire cuire un œuf et plonger les nouilles dans l'eau, mais ça ne va pas au-delà.

— Qui faisait la cuisine chez vous?

— D'aussi loin que je me souviens, nous avons toujours eu une cuisinière, une femme de ménage et un jardinier. Je ne crois pas avoir vu un jour mon père s'atteler à quoi que ce soit de domestique. Il ne conduit même pas sa voiture. Quant à moi, je n'ai découvert le fonctionnement de l'aspirateur qu'en emménageant, seul, dans mon propre appartement.

— Pourquoi as-tu quitté le cocon familial s'il était si confortable?

— Je rêvais d'indépendance.

— La cohabitation ne se passait pas bien?

— Il arrive un âge où tu n’as plus forcément envie de rendre des comptes. Mon père connaissait déjà largement l’usage que je faisais de mon temps lorsque j’étais au travail, ça n’était pas utile qu’il sache ce que je faisais de mes loisirs.

— Je peux le comprendre. La situation était assez identique chez nous.

— Tu travailles pour ton père?

— Pas pour lui, mais nous sommes associés au sein du même cabinet.

— Ça n’est pas trop difficile?

— Pas du tout. Avec Jean-Luc, la vie est une fête. Un peu trop parfois. Il m’est arrivé de croire que c’était moi, l’adulte de la maison.

— Jean-Luc? relève-t-il, intrigué.

— Il a horreur que je l’appelle comme ça, mais c’était une façon pour moi de l’obliger à se souvenir qu’il était mon père. Quand il m’entendait user de son prénom plutôt que de l’appeler papa, il réalisait qu’il avait quelques devoirs. Par la suite, c’est surtout devenu une taquinerie entre nous.

— Et ta mère?

— Aussi présente et chaleureuse qu’un courant d’air venu de la banquise. Elle s’est remariée et elle vit aux États-Unis. J’ai de ses nouvelles deux fois par an au 1<sup>er</sup> janvier et à la date de mon anniversaire.

— Décidément, nos points communs s’accumulent.

— Oui, on dirait.

J’aime quand il me regarde comme ça, mais le moment n’est pas le mieux choisi pour fondre comme neige au soleil.

— Je crois que je vais me débrouiller, je l’assure en reprenant mon occupation de rangement.

— Je vois ça.

— Tu veux un autre café?

— Oui, volontiers.

— Je t’apporte ça dans quelques minutes.

Son remerciement a quelque chose de touchant. Je ne suis pas certaine qu’il remerciait spontanément les gens qui lui rendaient service avant. Je prends d’autant plus plaisir à le faire. Quand je le rejoins sur la terrasse, après avoir terminé de vider le carton, il a le regard rivé à son écran. Contrairement aux jours précédents où il se souciait que personne ne puisse voir ce qu’il fabriquait, il ne se défie pas de moi. C’est ainsi que je peux surprendre le logo de la Société en forme d’oméga sur le document qui s’affiche.

— Au service secret de la Société? je le taquine très ouvertement.

— Toujours, oui.

— Depuis combien de temps?

— Trois ans, environ.

— Puis-je te demander en quoi ça consiste ou est-ce absolument confidentiel?

— Je ne vais pas t'apprendre grand-chose de plus que ce que tu sais déjà.

— J'ignore complètement comment fonctionnent les badges, je proteste. Tout ce que je sais, c'est qu'ils enregistrent avec un peu trop de précision tout ce que je fais.

— Heureusement, ricane-t-il. Le contraire signifierait que j'ai mal bossé.

— Ai-je droit à une explication technique?

Stéphane sort alors un porte-clés de la poche de son pantalon et le présente sur un petit boîtier connecté à son ordinateur. Son pedigree apparaît aussitôt et suscite une exclamation de surprise que je n'ai pas su contrôler.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'étonne-t-il.

— C'est ton badge personnel?

— Oui, pourquoi?

— Je croyais que tu t'en étais séparé.

— C'est Alexis qui te l'a dit?

— Qui d'autre?

— Il me l'a rendu quand j'ai accepté de te recevoir ici, explique-t-il tout naturellement.

— Évidemment, je reconnais en lorgnant l'écran avec un intérêt croissant.

— Comme tu peux voir, le badge est muni d'un système semblable à celui des smartphones. Il suffit de le passer sur le lecteur et la fiche d'identification s'active. Les informations de chaque poste sont transmises aussitôt au serveur central où elles sont traitées.

— Qu'entends-tu par « traitées »?

— Les éléments financiers sont envoyés auprès du comptable, les autres constituent seulement des statistiques.

— Qui gère ce serveur central?

— Moi, répond-il comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Et sans ce badge, tu as le moyen de consulter la fiche d'un membre?

— Oui, depuis le serveur central, affirme-t-il sur un ton vaguement plus méfiant.

— Même celle d'Alexis?

Stéphane éclate d'un rire sonore qui me laisse supposer qu'il s'attendait à ma question. Je n'ai pas joué finement, je le reconnais, mais avais-je d'autres solutions?

— Alors? Tu peux? j'insiste tandis qu'il continue de se divertir à mes dépens.

— Techniquement, ça ne devrait pas être impossible, mais plus compliqué.

— Pourquoi?

— Les dossiers des dirigeants de la Société ainsi que ceux de certains membres importants sont protégés par un système de sécurité supplémentaire. Seul le président y a accès. Les dossiers sont verrouillés par un mot de passe qu'il a entré personnellement et n'a, *a priori*, communiqué à personne.

— Et s'il devait arriver quelque chose à Jacques Duivel? Qui pourrait reprendre ces dossiers?

Le sourire de Stéphane s'efface et il me considère avec un étonnement qui m'intrigue.

— Quoi? J'ai dit une bêtise?

— Je ne pense pas que le sort de Jacques Duivel ait encore une influence quelconque sur le fonctionnement de la Société.

— Il est pourtant le seul à pouvoir accéder à ces fichiers, non?

— Il l'a été, mais son départ pour New York a changé la donne.

— Quelqu'un d'autre connaît le sésame?

— On peut dire ça comme ça, élude-t-il.

— Et toi? Ne pourrais-tu pas traquer ce mot de passe?

— Avec du temps, j'y parviendrai sans doute, mais je ne le ferai pas sans une excellente raison et un ordre de la direction.

J'admire sa déontologie et sa loyauté et je les respecte, même si je regrette de ne pouvoir me rincer l'œil sur le compte de ce mauvais joueur d'Alexis. D'ailleurs, il me reste un détail à vérifier.

— Est-ce que tu as le moyen de savoir si un établissement du réseau est fermé?

— Sans aucun problème. Tous les établissements sont obligatoirement connectés dès qu'ils sont ouverts. Il suffit de vérifier lequel ne l'est pas. Pourquoi?

— Se peut-il que Madame Jeanne soit fermée en ce moment?

— Madame Jeanne? S'il y a bien une boutique que je n'ai jamais vue fermée, c'est bien la sienne.

— Tu peux te renseigner?

Stéphane clique à trois reprises sur son écran. Je vois l'étonnement se peindre sur ses traits et ses sourcils se froncer.

— C'est bizarre, finit-il par marmonner. La liaison a été désactivée avant-hier soir.

— Ce qui signifie?

— Qu'elle est effectivement fermée depuis deux jours.

— Le salaud!

— De qui parles-tu?

— Ce n'est rien. Un petit compte à régler avec Alex.

— Je n'ai pas l'intention de m'en mêler, déclare-t-il à toutes fins utiles.

— Non, rassure-toi. Il m'avait prévenue de cette fermeture, mais j'espérais qu'il me mentait.

— Je n'ai jamais entendu un mensonge dans la bouche d'Alexis, le défend-il.

— Malheureusement, moi non plus, je soupire.

\*\*\*

Françoise, la femme de ménage, est une dame très souriante d'une bonne cinquantaine d'années. Courte sur pattes et toute ronde, elle fait preuve d'un dynamisme enthousiasmant. Elle n'a pas été plus étonnée de ma présence que Jérémy plus tôt dans la journée. Elle est arrivée au moment où je chargeais le lave-vaisselle après le repas que nous avons pris en commun sur la terrasse. J'ai eu droit, encore une fois, aux remerciements de Stéphane et même à ses compliments pour ce qui n'était rien que des pâtes. Je crois qu'il apprécie qu'on s'occupe de lui. Quant à moi, ça me fait bizarre de consacrer ainsi du temps à un homme. Ce n'est pas tout à fait la même chose qu'avec mon père, mais je ne sais pas bien définir ce que je ressens.

— Laissez, assure Françoise en me confisquant une assiette sale. Je crois que vous êtes attendue.

En effet, je trouve un Stéphane fin prêt à en découdre dans le séjour.

— Alors? Que faisons-nous? m'interroge-t-il.

— Je vais me changer et on se jette à l'eau.

Je bondis dans l'escalier jusqu'à ma chambre. Du tiroir de la commode, je tire mon ancien maillot de bain et je l'enfile. Par-dessus, la décence m'oblige à revêtir une tunique pour traverser la maison en présence de la femme de ménage qui fait déjà vrombir l'aspirateur en bas. Comme convenu, Stéphane patiente près de l'eau. Il s'est dévêtu et ne porte qu'un caleçon de bain gris. Je peux admirer son torse nu et musclé.

— Je suis à tes ordres, me dit-il avec une belle détermination.

— Sauras-tu descendre sur le bord du bassin?

— Si tu me donnes un coup de main, oui.

Je prends position devant lui, bien campée sur mes pieds, les genoux légèrement fléchis. Habitué à ce genre de manipulation, Stéphane n'hésite pas se confier à mes bras. Il ne manque pas de me taquiner une fois qu'il se retrouve assis sur le sol, les pieds dans l'eau.

— Tu es plus forte qu'il n'y paraît.

— C'est juste une question de répartition du poids. Les bases de notre métier.

— Dommage que ce ne soit que professionnel.

— Je m'égare rarement quand je travaille.

Sur ce, je me décide à enlever ma tunique pour plonger la première dans le bassin.

— Pourquoi n'as-tu pas mis le maillot que tu as acheté avec Nicolas? rouspète mon patient.

— Parce que celui-ci est plus adapté.

— Je refuse d'entendre ça, tu as promis de respecter ta part de contrat.

— Et donc?

— Je t'obéirai sans rechigner, mais en échange, je veux que tu te plies entièrement à mes exigences d'auteur.

— Quel genre d'exigences?

— Toutes celles qui contribueront à me donner l'inspiration nécessaire, je te l'ai dit.

— C'est très vague ça! Je te signale que mon protocole est nettement plus clair et précis. Tu te mets à l'eau et tu avances.

— On ne peut comparer la science et l'art, me rétorque-t-il, malicieux au possible. Les scientifiques œuvrent selon des lois quasiment immuables. Au contraire, les artistes n'obéissent à aucune règle. Ils sont guidés par leurs élans et n'en connaissent pas les limites.

— Est-ce une mise en garde?

— Je veux juste m'assurer que tu as bien saisi la portée de ton engagement.

— Dit ainsi, j'ai le sentiment d'avoir vendu mon âme au diable.

— Tu l'as vendue le jour où tu es entrée au sein de la Société, Frédérique. Demande au diable lui-même, si tu ne me crois pas.

— Mr Duivel en personne, j'opine en comprenant fort bien son allusion à la signification du nom de

famille de notre cher vice-président.

— S’il te plaît, va te changer, insiste-t-il d’une voix redevenue sérieuse.

— Très bien, je cède en récupérant ma tunique. Je reviens tout de suite.

Je traverse le jardin et la maison dans l’autre sens. Par chance, Françoise est occupée à récurer la salle de bains de Stéphane. Je m’enferme dans ma chambre et troque mon maillot pratique contre le nouveau. Mon reflet dans le miroir me fait grimacer. Ça ne va pas être très simple de bosser ainsi. Un coup d’œil dubitatif sur ma poitrine très dénudée me rappelle les conseils de Nicolas. Je détache donc le cordon et je remonte le tout avant de faire un nœud bien serré sur ma nuque. Je ne me résous cependant pas à dégager le triangle de mes seins comme l’avait fait Nico. Ne serait-ce que pour le confort. À moitié rassurée par mon image, je redescends illico. Stéphane patiente, accoudé en arrière, les yeux fermés, le corps offert au soleil.

Frédérique, ce n’est pas le moment, je me gronde intérieurement alors que mon esprit se met déjà à divaguer.

Stéphane ouvre les yeux et me reluque avec amusement. Ce n’est pas ce qui va m’impressionner. Je fais passer ma tunique par-dessus ma tête et je me soumetts à son verdict. Je m’attendais à une plaisanterie, au lieu de ça, il me remercie d’une manière qui me déroute un peu. Pour cacher mon émotion, je saute dans l’eau et j’avance vers lui.

— Tu peux te laisser glisser dans le bassin? Tu n’as ensuite qu’à te maintenir en prenant appui sur les rampes de chaque côté.

— Je sais le faire.

Il n’a, en effet, pas besoin de mon assistance pour descendre et se caler sur les barres métalliques. J’approche pour poser mes mains sur ses hanches de manière à vérifier qu’il est bien dans l’axe.

— Aussi étonnant que cela puisse paraître, tes jambes sont restées assez musclées et je t’ai vu t’en servir à plusieurs occasions. Je sais que tu es capable de les bouger, j’affirme sans ciller.

— Tu es observatrice.

— Ça fait partie des détails que je remarque.

— Que dois-je faire?

— Un pas vers moi.

Je le vois froncer les sourcils et serrer les mâchoires. Sa jambe droite quitte le sol de la piscine. Ses mains se crispent sur les barres, ses biceps se tendent. Il a de l’eau jusqu’au-dessus de la taille, cela devrait suffire à le porter dans l’effort. Il a pourtant du mal. Je viens à sa rescousse en aidant sa cuisse à avancer de quelques centimètres.

— Pose ton pied, maintenant.

Il y parvient en retenant sa respiration.

— L'autre jambe, je réclame aussitôt.

Il a autant de difficulté à accomplir seul le mouvement, mais il y met de la bonne volonté. Après quatre pas, je l'arrête.

— Comment te sens-tu?

— Presque prêt à faire un 100 mètres.

— As-tu eu bien conscience de tes gestes?

— Je crois que je n'en ai jamais eu plus conscience qu'aujourd'hui.

— As-tu mal quelque part?

— Non.

— On continue?

— Je suis prêt.

Il assure ses appuis sur les barres et soulève de nouveau le pied droit.

— Respire tranquillement, je lui conseille en le voyant si concentré qu'il en oublie l'essentiel. Ne cherche pas à faire un grand pas.

Il m'écoute et expire en posant son pied à quelques centimètres. Après une nouvelle série, j'estime que nous nous sommes suffisamment éloignés du bord. Je l'oblige à faire demi-tour et il s'y prend tel un gymnaste.

— Tu n'y as jamais songé? je l'interroge en le félicitant sur sa dextérité.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de tester mes capacités dans ce domaine avant ça. Mais je crois que ça ne m'aurait pas déçu.

— Cela t'a donné de belles épaules, je le complimente en caressant le haut de ses bras.

Je n'aurais pas dû. Ce contact nettement moins professionnel me vaut une nouvelle décharge quand les yeux de Stéphane plongent dans les miens avec curiosité. Ils me sourient, puis descendent sur ma poitrine.

— Si nous regagnions le bord? je suggère aussitôt.

Je fixe mon attention sur ses jambes, je l'encourage. Cette fois, il accomplit seul le chemin du retour, sans que j'intervienne autrement que par des conseils. Il lui reste un pas à faire, le dernier. Je ne prends pas garde au sourire étrange qui se peint sur son visage ou plutôt je l'interprète comme de la joie d'avoir réussi ce petit exploit, mais je me trompe. À peine a-t-il reposé son pied qu'il délaisse les barres pour prendre appui sur le bord du bassin m'y plaquant par la même occasion. Son bras droit se glisse derrière mon épaule de sorte que je me retrouve enfermée contre lui. Dans cette position, son handicap s'efface pour ne laisser place qu'à l'homme sublime qu'il est. Je crois que c'est précisément ce qu'il ressent.

— Puis-je savoir ce que tu fabriques? je demande, intriguée par sa manœuvre.

Lui qui prétendait, hier soir, ne pas vouloir se laisser séduire, aurait-il changé d'avis?

— Je réponds aux nécessités de l'inspiration.

Son timbre un peu voilé me rentre dans le crâne et je dois m'efforcer à mon tour de respirer normalement.

— Ce qui veut dire?

— Que j'essaie d'imaginer comment mon héroïne réagirait en de pareilles circonstances.

— Tout dépend si elle espère ou si elle redoute ce qui est censé se produire par la suite.

— Comment imagines-tu cette suite?

— Je suppose que ton héros ne la coince pas ainsi pour lui parler de la pluie et du beau temps.

— Je crains qu'il ait tout autre chose en tête, tu as raison.

— Et elle? En a-t-elle envie? je demande en tentant d'ignorer les appels de mon propre ventre.

Stéphane se pince les lèvres d'un air très sceptique.

— Disons qu'elle est terriblement attirée par un homme qui l'effraie.

— Est-ce la peur ou le désir qui prédomine?

— J'avoue que je n'ai pas encore tranché. N'as-tu jamais eu peur d'un homme?

— J'appréhende chaque nouvelle rencontre, c'est ce qui rend l'expérience excitante, mais je ne pense pas avoir peur.

— Si c'était le cas, te soumettrais-tu à son désir?

— Je ne sais pas. S'il me terrifiait, je crois que je me sauverais en courant.

— Si, au contraire, mon héroïne restait, qu'en dirais-tu?

— Qu'elle doit être idiote.

— Vraiment?

Sans me quitter des yeux, il approche son visage du mien. Son corps pèse sur moi. Sa chaleur emballa mon cœur. Ses lèvres que je désirais tellement effleurent les miennes. Je suis tétanisée.

— En es-tu certaine? susurre-t-il d'une voix de miel.

Je n'ai pas le temps de répondre, sa bouche se pose à nouveau sur ma bouche, immobile et légère. L'instant est si grisant que je ferme les yeux. Sa langue se met alors à caresser lentement l'ourlet de ma lèvre inférieure comme pour solliciter mon autorisation.

Comment résister ?

Je cède en retenant un soupir. Sa langue s'empare de la mienne. C'est tendre et violent à la fois, ça me donne le vertige. Sans réfléchir, je noue mes mains autour de sa nuque. Le bras libre de Stéphane resserre son étreinte. Loin des baisers de convention que j'ai pu recevoir jusqu'à aujourd'hui, celui-ci recèle une sensualité inouïe. Mon corps tout entier en subit les effets dévastateurs. Je perds le contrôle sous les assauts de plus en plus audacieux de sa langue qui me tourmente sans relâche et me prive d'air et de lucidité. Je finis par lui répondre avec la même avidité. Et c'est précisément au moment où je lui accorde mon active participation que Stéphane s'arrache à mes lèvres.

— Est-ce que tu persistes à trouver mon héroïne complètement idiote ? me demande-t-il, satisfait de lui.

J'ai juste envie de l'étrangler.

— Je n'avais pas peur de toi, je proteste en détachant mes mains de son cou.

— J'ai beaucoup aimé ta façon de réagir à ce baiser. Ne crois-tu pas qu'elle éprouverait la même chose ?

— Il me semble que je ne suis pas seule à avoir réagi à ce baiser.

Son étreinte est, en effet, si étroite que son érection ne peut m'échapper. Et contrairement à ce qu'il prétend, il bande formidablement bien. Je sens la dureté de son sexe contre mon ventre. Ma remarque, elle, lui déplaît visiblement. Ses traits se ferment et son sourire s'efface. Il me relâche et s'écarte pour reprendre appui sur les barres. Cette fois, il ne s'en tirera pas à si bon compte.

— J'ai du mal à comprendre, Stéphane, je lui déclare sans fioritures. Je te croyais résolument hostile à tout rapprochement physique.

— Il faut bien que je vérifie certains éléments de mon scénario, élude-t-il d'un ton plus neutre. Ça t'ennuie ?

— Ça me surprend. Est-ce que c'est de cette façon que tu envisages notre collaboration ?

— Oui, dans la mesure où elle ne peut être qu'artistique, Frédérique.

— Vraiment ? je l'interroge de la même façon narquoise que lui quelques minutes auparavant.

Il me regarde avec méfiance tandis que je me rapproche de lui. Sans hésiter, ma main se pose sur son entrejambe dur et gonflé. Il a un sursaut. Mr Vallate n'est donc pas si insensible que ce qu'il veut me faire croire. Nos regards s'affrontent jusqu'à ce qu'il assure son maintien sur son bras gauche et que sa main droite vienne s'emparer de mon poignet pour me détacher de lui.

— Vraiment.

— Dois-je en conclure que l'artiste dispose exclusivement du droit de pelotage ?

— Je ne peux t'interdire les massages à but thérapeutique, me rétorque-t-il en retrouvant le sourire.

— Ben voyons !

J'ai soudain une énorme envie de vengeance.

— Allez! Remets-toi en place, on y retourne.



\*\*\*

Cette fois, nous sommes bel et bien seuls dans la maison. En ce mardi, il n'y a aucun risque que nous soyons dérangés. Conformément à la demande de Stéphane, et bien qu'il soit un peu plus de 14 heures, j'ai revêtu la nuisette blanche en dentelle. Je me regarde dans le miroir de ma chambre avec un certain plaisir pimenté d'une pointe d'excitation. Stéphane a laissé planer le mystère durant toute la matinée. Je n'ai pas su lui extorquer le moindre indice sur cette fameuse séance de pose. Pourtant, je me suis montrée très prévenante à son égard. Tandis qu'il travaillait sur la terrasse, je lui ai apporté un café, et j'ai préparé un déjeuner qu'il a apprécié. Mais en dehors de ces considérations ménagères, mon insistance s'est heurtée à son sourire narquois. Ça n'est qu'après avoir mis le lave-vaisselle en marche et éliminé les vestiges de notre repas que j'ai été convoquée dans le salon. Et encore! Je n'ai reçu pour consigne que celle d'aller enfiler cette nuisette et de le rejoindre dans l'atelier. Impatiente, je ne m'attarde pas davantage et je descends.

La porte donnant accès à ses quartiers est entrouverte. Je suppose qu'il s'agit d'une invitation à entrer, je franchis donc le seuil et pénètre dans la véranda. Il fait plus chaud que dans le reste de la maison. Stéphane a largement ouvert une des baies vitrées et un petit vent tiède soulève les feuilles de dessins posées en vrac sur la grande table. Il n'a pas l'air de s'en soucier, il a quitté son siège et s'est installé Dieu sait comment sur la chaise haute. Un gros coussin en forme de matelas jonche désormais le sol

près du fauteuil en cuir, ainsi qu'un plaid en fourrure synthétique. Occupé à mettre visiblement en ordre ses feuillets, Stéphane ne m'accorde qu'un coup d'œil rapide que je qualifierais de professionnel. Je ne semble pas lui faire plus d'effet que ça.

— C'est bien, me lance-t-il comme si ce genre de chose était banal. Tu peux aller t'asseoir.

Sans broncher, je traverse l'atelier et je me laisse tomber à l'endroit indiqué en prenant soin de trouver une position convenable. Puis j'attends. Il n'a pour tout matériel qu'une feuille blanche et un crayon. Même pas une gomme. À sa place, c'est sans doute la première chose que j'aurais préparée. J'ai toujours été une pro de la gomme. On efface, on recommence. Peut-être faut-il voir un indice de la personnalité. C'est fou comme on peut réfléchir à tout un tas de choses quand on attend.

— Agenouille-toi, s'il te plaît!

Enfin, Mr Vallate se soucie de ma présence. J'obtempère volontiers, afin de remplir ma part du contrat.

— Fais descendre une bretelle sur ton bras.

De toute évidence, il a une idée précise. Soit! J'exécute sa demande.

— Comme ça? j'interroge en prenant une pose glamour que le caractère érotique de son histoire me suggère.

Ses sourcils se froncent sévèrement. Je comprends que j'ai gaffé.

— Ce serait plus simple si tu me disais qui je suis, je plaide doucement.

J'aime quand le coin gauche de sa bouche remonte un peu lorsqu'il veut s'empêcher de sourire tout à fait. Avec lui, j'ai parfois le sentiment d'être un moucheron agaçant dont la présence, tour à tour, l'indiffère ou l'exaspère. Son rictus serait plutôt de nature à signifier que ma réclamation l'ennuie, mais qu'il s'y attendait de toute façon, tout comme on sait que le moucheron reviendra inévitablement embêter le monde.

— Tu t'appelles Lucie, lâche-t-il finalement.

— Ça aide, j'acquiesce avec humour. Et à part ça? Je suis une dangereuse nymphomane échappée, de nuit, d'un pensionnat, et en quête d'un amant à dévorer?

— Non, c'est tout le contraire. Tu es une charmante et très sérieuse jeune femme, issue d'une famille bourgeoise et ayant reçu une éducation très morale. Crois-tu pouvoir endosser un tel rôle?

Je fais semblant de tiquer, mais en réalité, ça m'amuse beaucoup.

— C'est assez éloigné de moi, mais je dois pouvoir me souvenir de ce que j'étais à 15 ans.

— Avant de jouer au poker, alors, me rétorque-t-il aussitôt.

— Ha! Ha! Ha! je ricane, faussement boudeuse. J'ai eu tort de te raconter ça. Permits-moi de te dire que l'utilisation que tu fais des confidences que tu m'as soutirées est parfaitement déloyale.

— Je ne t'ai rien soutiré du tout, Frédérique. Tu t'es spontanément épanchée sur ce sujet.

— Tu as réclamé de connaître les détails croustillants.

— Tu es d'une mauvaise foi hallucinante. Je n'ai pas eu beaucoup d'efforts à fournir pour que tu me les donnes, ces détails.

— Moi? De mauvaise foi? je relève en croisant les bras sur ma poitrine, ce qui a pour effet de la faire pigeonner d'une indécente façon dont je me moque à cet instant.

— Tu le sais très bien, renchérit-il avec un calme horripilant. Mais si tu veux jouer les innocentes ou les vierges effarouchées, c'est parfait, c'est précisément ce que je te demande. Et si tu pouvais décroiser les bras, ça m'arrangerait. Ce n'est pas que cela me déplaît d'admirer tes seins, mais nous n'en sommes pas à ce stade de l'histoire.

Surprise, je rougis et j'obtempère spontanément.

— Je suis content de constater que tu es encore capable de rougir de quelque chose, se moque-t-il en faisant jouer son crayon entre ses longs doigts.

— Tu fais chier!

Aïe!

Ma phrase fétiche m'a échappée.

Il faut dire que Stéphane est très doué pour pousser dans les retranchements. Et quand je me retrouve dos au mur, je n'ai généralement que cet ultime argument.

Combien de fois ai-je usé de ces trois mots?

Je ne les compte plus, Jean-Luc non plus, d'ailleurs. Encore que la plupart du temps, c'est à moi-même que je les adresse. Mais là, j'appréhende la réaction de Stéphane et elle ne se fait pas attendre. Il éclate de rire. Un rire franc et spontané qui fait du bien. C'est idiot, mais ça me fait du bien à moi aussi.

— O.K.! je soupire en m'exonérant d'excuses que j'estime ne pas devoir. Comme ça, ça te convient?

Je prends une posture résolument sage et j'affiche le sourire n° 2, celui de l'innocence incarnée.

— Pose ton bras droit sous ta poitrine et laisse tomber le gauche devant toi de sorte que ta main disparaisse entre tes cuisses.

Je m'efforce de lui obéir.

— Ça te va?

— On y croirait presque, commente Stéphane en se tournant vers sa feuille. Maintenant, ne bouge plus.

— Ça va durer longtemps?

— Le temps nécessaire, répond-il évasivement en commençant à donner ses premiers coups de crayon.

— Ce n'est pas des plus confortables pour les genoux.

— Ne te plains pas, j'aurais pu te laisser sur le parquet.

— Monsieur est magnanime.

— Je trouve aussi.

Ses beaux yeux vont et viennent de moi à sa feuille, mais ils ne croisent jamais les miens qui l'observent. Le silence qui s'installe me rappelle la soirée d'hier. Fatigué par sa pénible première séance d'entraînement, Stéphane s'est endormi dans le canapé où nous avons pris place pour regarder un film à la télé. Il a fallu que je le réveille pour lui conseiller d'aller se coucher. Mais avant cela, je l'ai longuement contemplé. Il était tellement beau. Mes doigts picotaient terriblement de l'envie de le toucher et je brûlais de poser de nouveau mes lèvres sur les siennes comme lui se l'était permis, quelques heures auparavant. Son baiser était resté si vivace dans ma mémoire, sur ma bouche. J'ai dû faire preuve d'une belle abnégation pour me contenter de le secouer sans le violer sur place. Je ne sais même pas ce qui m'a retenue. J'en ai toutefois éprouvé quelques regrets en allant me coucher. Incapable de trouver le sommeil, contrairement à Stéphane, je me suis fait jouir en pensant à lui.

— Pourquoi rougis-tu de nouveau? me surprend sa voix.

— Je rougis?

— Oui.

Son regard quitte sa main, se lève vers moi, m'effleure, m'enveloppe, puis plonge sans prévenir dans le mien. C'est malin!

— Je ne le fais pas exprès, j'affirme à défaut de trouver immédiatement un argument plus percutant.

— À quoi pensais-tu?

— À toi.

Voilà ce qu'on appelle un coup droit bien placé. Stéphane prend la balle en pleine tête. Son crayon s'arrête, ses sourcils se froncent comme chaque fois qu'une chose le contrarie.

— En quoi je te fais rougir?

— Puisque tu ne m'en dis rien, je suis bien obligée de deviner en quoi consistera ton scénario. Entre un homme dangereux qui embrasse redoutablement bien et une héroïne à peine sortie du couvent, je commence à entrevoir certaines possibilités.

— Tu es incorrigible, me gronde-t-il avec une nuance de gâité dans la voix.

— Je peux faire semblant d'être sage, ça ne change rien à ce que je suis.

— Je vois ça.

Il a repris son crayonnage et ne me regarde plus que furtivement. Son intérêt pour notre conversation ne paraît cependant pas faiblir, car c'est lui qui relance le débat.

— J'embrasse redoutablement bien?

— Oui.

Peut-être s'attendait-il à ce que je le taquine, car je viens de le priver de répartie.

— Je commence à comprendre pourquoi tu es si douée au poker, enchaîne-t-il après quelques secondes et en éludant le précédent sujet.

— Ah, oui? Et pourquoi?

— Tu es une excellente menteuse.

— Je n'ai pas menti, je proteste énergiquement. J'ai adoré ce baiser.

Son sourire me donne des soupçons.

— Je ne parlais pas de ce baiser, mais de ta manière d'incarner une jeune fille innocente.

— Ah! Ça? je marmonne en luttant contre une nouvelle montée de chaleur sur mes joues.

— Oui, ça.

— Si tu m'en disais plus sur elle? Cela m'aiderait sûrement à peaufiner le personnage.

— Si tu veux, mais tu gardes la pose.

Je me redresse et réajuste mon bras pour lui prouver ma bonne volonté.

— Lucie a 25 ans. Elle est dynamique, intelligente et travaille dans une agence de communication où elle espère mener une brillante carrière. Côté cœur, elle est fiancée à un garçon de la très haute société dont la famille se réjouit toutefois d'accueillir cette jeune femme qui leur semble parfaite.

— Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, je déclare, ne pouvant m'empêcher d'apporter mon commentaire.

Heureusement, ça ne paraît pas déranger l'artiste.

— C'est tout à fait ça.

Son laconisme va de pair avec la concentration qu'il met à noircir sa feuille. Hélas pour lui, ma curiosité se déchaîne.

— Et ton homme dangereux? Quand intervient-il?

La question de trop!

Stéphane m'assassine d'un coup d'œil sévère.

— J’ai le droit de savoir, non?

— Ça ne sert à rien d’anticiper. Il arrivera en son temps. Pour le moment, reste sage.

Je perçois comme un sous-entendu auquel j’ai bien du mal à résister.

— Cela vaut-il aussi pour moi?

— Cela vaut peut-être encore plus pour toi.

Bingo! Stéphane a entrebâillé la porte, je décide de l’enfoncer avec ma délicatesse légendaire.

— Tu as peur de moi?

— Non.

— De quoi, alors?

Ses doigts se crispent sur le crayon qu’il finit par abandonner sur sa feuille. Il ne se retourne pas vers moi cependant et contemple son dessin.

— Je ne suis pas certain de le savoir.

C’en est trop pour moi. Je me lève et j’avance jusqu’à lui. Sur la table, le croquis est presque terminé. Il est d’un réalisme époustouflant.

— Elle est magnifique, je murmure en me pressant contre son bras.

Stéphane ne me repousse pas. Je déteste cette tristesse qui assombrit ses prunelles faites pour être radieuses. Dans un élan, mes mains encadrent son visage et je me hisse jusqu’à sa bouche. Ses lèvres tremblent sous le tendre assaut des miennes. Puis il cède et répond à mon offensive. Ses bras m’attirent tout contre lui, je me blottis dans son étreinte. Nos souffles se mêlent de plus en plus intensément. Je devine son désir et mon corps s’enflamme. Je le sens prêt à succomber quand soudain, une nouvelle fois, ses mains capturent les miennes et les éloignent de lui.

— Non, s’il te plaît, Frédérique, supplie-t-il d’une voix enrouée.

— Pourquoi?

— Je suis désolé, je ne peux pas.

Son ton est plus sec, plus affirmé, son regard plus dur. Il ne sert à rien de lutter. La frustration est un sentiment qui engendre la colère chez moi. Elle m’envahit d’un coup et menace de me faire exploser. Pour éviter le pire, je serre les dents et je m’éloigne. Le visage de Stéphane exprime cette fois l’inquiétude, mais je m’en fous, j’ai besoin d’air. Je sors, dépitée et en quête d’un punching-ball que je n’ai, hélas, pas sous la main. Je grimpe dans ma chambre et je me débarrasse de cette nuisette comme si elle me brûlait la peau. Je me rhabille plus convenablement d’une tunique, j’embarque mon sac et les clés de la voiture et je redescends.

— Où vas-tu? s’alarme Stéphane en me voyant dégringoler l’escalier.

— Faire un tour. Ça me calmera.

Sur ce, je claque la porte.

\*\*\*

Conduire une Ferrari quand on a les nerfs consiste, en fait, à piloter comme il se doit ce genre de voiture, c'est-à-dire très vite. J'enchaîne les lacets de la route en appuyant sans hésiter sur l'accélérateur. La FF répond dans un rugissement de moteur qui fait monter l'adrénaline. Jean-Luc serait fou s'il savait ça. J'ignore combien je fais de kilomètres, je m'en moque. La vitesse m'empêche de réfléchir. Je me concentre pour éviter de me planter dans le décor, ou au mieux, de finir comme Stéphane.

D'un coup, j'ai honte. Honte d'avoir occulté sa douleur, honte d'avoir imposé mon désir. Le problème étant que Stéphane n'est pas un patient ordinaire. J'aime sa compagnie, son intelligence, son humour piquant, qui ajoutés à sa beauté, en font un homme exceptionnel dont on a un peu trop vite tendance à oublier le handicap. Pourtant, il est bien réel et je suis mieux placée que quiconque pour le savoir.

— Quelle idiote! je grogne en serrant le volant.

Je ralentis avant de me ranger sur le bas-côté d'une route de campagne assez peu fréquentée.

— Et en plus, je suis paumée.

Je malmène le GPS en rappelant l'adresse de la propriété des Vallate. Le bidule parlant m'annonce que j'ai fait plus de 90 kilomètres. Je ne m'en étais pas rendu compte. En tout cas, je suis quitte pour rouler plus lentement si je ne veux pas tourner en rond durant des heures. Je me conforme donc à la vitesse réglementaire, ce qui ne m'empêche pas d'insulter copieusement le GPS chaque fois qu'il me donne un ordre de direction.

Je rentre à la maison plus de deux heures après en être partie. Tout est silencieux. Stéphane doit être enfermé chez lui. Je ne me sens pas encore le courage d'aller présenter mes excuses. En réalité, je crains sa réaction. Je traverse le salon, puis le jardin et je vais m'accouder au muret de pierre. De là, on a une vue imprenable sur le superbe décor des Alpilles. Ça respire le calme et la lavande, même si les pics rocheux témoignent d'un passé plus tumultueux. Je prends ça comme une leçon. Le soleil après la pluie, les anciens doivent avoir raison. Un bruit derrière moi me fait tourner la tête. Stéphane fait rouler son fauteuil sur l'allée. Il s'arrête à quelques centimètres de moi, je me retourne pour lui faire face.

— Je suis content que tu sois rentrée, me dit-il très gentiment.

Je prends une inspiration et me lance:

— Stéphane, je suis désolée.

— Je le suis tout autant que toi. Viens! me dit-il en me tendant la main.

Je la saisis, il m'attire et me fait asseoir sur ses jambes. C'est tout à la fois bouleversant de tendresse et de confiance et très troublant. Sa paume est toute fraîche sur ma joue. Elle me force à poser ma tête sur son épaule, comme l'autre nuit et comme l'autre nuit, la chaleur de son corps me rassure, me console et m'apporte une sérénité que je n'ai jamais ressentie à ce point. Ses bras m'enferment dans la plus délicieuse des prisons. Je me détends et me laisse aller dans cette étreinte dont je n'osais rêver après mon départ tonitruant.

— Tu avais raison quand tu m'as dit que j'étais un gosse de riche, habitué à tout obtenir et qui ne supporte pas d'être bousculé, déclare-t-il tout bas.

Je m'apprête à lui rétorquer que je ne suis pas mieux, mais ses doigts viennent me l'interdire en se posant sur mes lèvres.

— Laisse-moi finir, exige-t-il d'une voix grave et profonde.

D'ordinaire, je me serais battue pour faire valoir mes arguments, à cette seconde, je me ravise et je repose ma tête sur son épaule.

— Depuis que tu es arrivée, tu me bouscules gravement, Frédérique, avoue-t-il après un court silence comme s'il craignait ma réaction.

— Je n'y peux rien, c'est plus fort que moi, je bredouille en nichant mon nez dans son cou où son parfum est plus intense.

— Si je pensais qu'Alexis exagérait dans son rapport, j'ai dû me rendre à l'évidence qu'il avait raison. Tu es la fille la plus insupportable, la plus impertinente, la plus impatiente et la plus nymphomane que j'ai rencontrée.

— Tout ça? je ricane en devinant une pointe d'amusement dans son timbre de velours.

— La plus désirable aussi.

Mon cœur a un raté avant de se mettre à cogner contre mes côtes. Je crois que j'ai oublié de respirer. La main de Stéphane m'oblige à quitter ma cachette douillette pour affronter son regard. Je ne suis pas certaine de ce que j'y lis. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'attire à sa bouche et s'empare de la mienne sans la moindre hésitation. Ce baiser se répand dans tout mon être, m'inonde comme une source jaillissant sur une terre aride, desséchée au soleil. Sa main descend dans mon cou, sur ma gorge, ses doigts défont les premiers boutons de ma tunique et effleurent le renflement de mon sein. Bien que cela me grise, j'arrête son geste et je m'arrache à ses lèvres.

— Non, je ne peux pas exiger ça de toi, Stéphane.

— Tu ne peux pas non plus exiger que je renonce à te donner le plaisir que tu espères de moi.

— Tu parlais d'équité, l'autre jour, et ça n'est...

Ses doigts me privent une nouvelle fois de la parole.

— Si moi, je prenais du plaisir à t'utiliser selon mon bon vouloir, si je faisais de toi l'objet de mes fantasmes afin que tu me donnes une jouissance par procuration? Ne serait-ce pas une manière

équitable de traiter le sujet?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Jamais une femme n'a autant excité mon imagination que toi, Fred. Tu n'as aucune idée de ce que tu m'apportes.

— Moi, je voudrais surtout te rendre ce que tu as perdu. Je sais que c'est possible. Dois-je encore une fois te le faire remarquer? je demande en sentant sous ma cuisse la preuve évidente de son désir.

Il secoue légèrement la tête et son regard clair se voile.

— Je ne me nourris d'aucune illusion, soupire-t-il.

— Ce n'est pas une illusion, tu bandes, Stéphane.

— J'ai besoin de temps... s'il te plaît, Fred!

Sa supplique est sincère, et son refus loin d'être aussi catégorique qu'avant. Je reprends espoir. J'en reviens donc à ma stratégie initiale, le laisser faire ce qu'il veut.

— Qu'est-ce que tu attends de moi?

— Obéis-moi! Plie-toi à toutes mes exigences, deviens l'instrument de mon plaisir.

— Continueras-tu à suivre mes ordres pour les entraînements? je m'inquiète.

— Une promesse est une promesse. Je la tiendrai jusqu'au bout.

— Qu'as-tu l'intention de faire de moi?

— L'incarnation parfaite de mon héroïne.

— Est-ce pour cette raison que tu as refusé de me raconter l'histoire d'avance?

— À vrai dire, ce n'était pas prémédité à ce point. Mais ton départ a changé les choses.

— En quoi?

— Pour la première fois de ma vie, j'ai éprouvé l'absence d'une femme. J'ai ressenti de la peur quand tu es partie et j'ai attendu avec une boule au ventre que tu reviennes.

La tête me tourne tout à coup. Et mon vertige empire quand sa langue force mes lèvres. Je ne résiste plus lorsque sa main s'immisce dans mon soutien-gorge et fait jaillir mon sein. Je chavire autant sous les tendres assauts de sa langue que sous la caresse de sa main et la pression de ses doigts autour de mon téton saillant. Je respire à petits coups, je gémiss.

— Sois sage, ce n'est que le début, me prévient-il dans un murmure avant de m'embrasser de nouveau.

Lentement, il déboutonne le reste de ma tunique. Sa paume électrise ma peau. Elle vagabonde sur ma poitrine, sur mon ventre, sur ma hanche, puis elle écarte résolument ma cuisse droite. Ses doigts

jouent quelques secondes avec la dentelle de mon string et avec mes nerfs, puis ils s'aventurent sous ma lingerie.

— Très en manque, roucoule-t-il sur mes lèvres en constatant à quel point je mouille.

— Je risque même de jouir en un temps record si tu continues à vouloir me rendre folle.

— Ce serait dommage, en effet, chuchote-t-il sur un ton gourmand tandis que ses doigts se faufilent dans ma chatte en feu.

Je me raidis, il resserre l'étreinte de son bras autour de moi.

— Je ne suis pas seul à avoir besoin d'entraînement, on dirait, me taquine-t-il. Je te pensais plus résistante que ça.

— La surprise contribue grandement à mon émotion, j'argumente, en essayant de respirer de mon mieux.

— Seulement la surprise? insiste-t-il en enfonçant son majeur dans mon vagin trempé.

— Quoi d'autre? je réussis à articuler en me contorsionnant sous sa caresse intime.

— La perspective de te soumettre à moi, par exemple.

— Je ne suis pas maso.

— Lucie non plus, *a priori*, pas plus qu'elle n'est idiote.

— Tu comptes me prouver que j'ai tort?

— L'admettras-tu si je parviens à te donner du plaisir dans la soumission?

— Quel genre de soumission? je hoquette.

— Je n'ai rien d'un tortionnaire sadique, me rassure-t-il en ramenant son doigt sur mon clitoris. Je veux juste étayer certaines théories.

Je me mords la lèvre inférieure tant la sensation est brûlante.

— Qu'en dis-tu? insiste-t-il en parcourant lentement ma fente.

Ses doigts se font plus légers et m'effleurent à peine. C'en devient un supplice.

— S'il te plaît! j'implore, impatiente qu'il recommence ses caresses.

— Dois-je comprendre que tu es d'accord?

— Oui, je cède, à l'agonie.

Il ne me soulage pas pour autant. Sa main s'égare sur l'intérieur de ma cuisse en me faisant frissonner sur son passage. Je m'abandonne entre ses bras, renverse la tête contre son épaule. Je suis à lui, sans résistance. Alors, ses doigts replongent dans mon sexe, et s'octroient même le luxe de

flirter plus loin entre mes fesses, avec un orifice dont il n'a pas été question jusqu'à présent. Mon cœur accélère encore. Je ne dis rien, je contiens mes plaintes, je refrène les élans de mon corps. J'ouvre un peu plus mes jambes. Il m'en récompense en soumettant mon clitoris à la plus divine des tortures.

La vague du plaisir vient de très loin, elle gagne en puissance au fur et à mesure que Stéphane intensifie ses caresses. Puis elle déferle d'un coup, chamboulant tout sur son passage. Stéphane me retient tandis que je me cambre sur ses genoux en gémissant. C'est si fort que je voudrais qu'il me libère, et pourtant...

— Oui, oui! je répète inlassablement.

C'est le seul mot qui me vient. La main de Stéphane redouble d'adresse et plutôt que de s'apaiser ma jouissance explose en un jet brûlant qui inonde ses doigts et coule entre mes fesses. Instinctivement, j'attrape son poignet pour faire cesser le supplice. Stéphane arrête et me serre contre lui. Je suis effarée, incapable du moindre geste.

— Respire, Frédérique, me conseille-t-il. Respire, s'il te plaît.

L'air entre dans ma gorge, descend dans mes poumons, il est cuisant, insuffisant. Ma poitrine se creuse. Je suis plus essoufflée que la fois où j'ai gagné le 100 mètres, au lycée, au prix d'un effort si violent que j'en étais tombée dans les pommes à l'arrivée. Ce jour-là aussi, j'avais parié. Je ne vais pas tomber dans les pommes, là, non, mais je suis sous le choc. Je frissonne. Stéphane me câline.

— Puis-je en conclure que tu as aimé? me demande-t-il dans un murmure.

— Est-ce que... je te parais... en mesure... de te dire le contraire?

— Je ne te croirais pas.

— Bon sang! Où as-tu appris à faire ça?

Il se pince les lèvres dans une moue adorable, hausse un sourcil évocateur, mais garde le silence.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça, je veux savoir, je préviens en me rasseyant aussi dignement que possible sur ses jambes.

— Pour un peu, on supposerait que c'est la première fois que tu jouis comme ça, se moque-t-il.

— C'est la première fois.

Il ne rit plus. Il contemple ma mine penaude, puis sans crier gare, il m'embrasse.

\*\*\*

Allongée sur mon lit, je revis pour la énième fois la scène de la fin d'après-midi. Je n'imaginai pas que le plaisir pouvait atteindre ces sommets. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne comprends pas pourquoi je n'ai jamais éprouvé de telles sensations avant aujourd'hui. Ce n'est pourtant pas faute de les avoir recherchées. Mes orgasmes ont parfois été explosifs, répétés, très humides, mais aucun ne

peut être comparé à celui que m'a donné Stéphane. Il était bouleversant, dans tous les sens du terme.

Est-ce dû aux émotions qui m'ont envahie?

Est-ce dû au désir que je ressens pour lui?

Mon ignorance aggrave mon trouble. J'ai du mal à me reconnaître. Contrairement aux autres hommes, celui-là n'apaise pas ma faim, il l'attise. Et l'amuse-gueule qu'il m'a offert, ce soir, m'ouvre à présent un appétit d'ogre.

Il me tarde d'être à nouveau à sa merci et de découvrir quel sort il me réserve. À n'en pas douter, il en a déjà une idée précise. C'est, en tout cas, ce que m'a laissé présager notre conversation d'hier soir, après le repas. Sans céder complètement à ma lancinante curiosité, Stéphane s'est toutefois laissé aller à quelques révélations qui ne font que contribuer à mon manque présent de sommeil.

Vais-je réellement accepter sans broncher de me soumettre à ses caprices?

Je n'ai pour assurance que sa promesse que j'y trouverai autant de plaisir qu'aujourd'hui.

Comment peut-il en être si sûr?

D'où tient-il cette redoutable dextérité à faire jaillir une jouissance sans pareille?

D'où lui vient cette envie de faire de moi son objet?

Je n'arrive pas à me persuader que cette fantaisie est aussi récente que ce qu'il prétend. Depuis quand couve-t-elle dans son esprit?

Il n'a répondu à aucune de ces questions. S'il pense que je vais me contenter de son silence narquois, il se trompe. Je me retourne dans mon lit en soufflant d'exaspération. Mr Vallate agite un chiffon rouge sous mon nez. Je déteste ça... autant que ça m'intrigue.

\*\*\*

Stéphane accueille mon arrivée avec le sourire. Il est un peu plus de 8 heures, et il travaille déjà. Ma mine mal réveillée l'amuse.

— Aurais-tu rencontré quelques difficultés à trouver le sommeil? me demande-t-il alors qu'il se doute fort bien de la réponse.

— Non, pourquoi? J'aurais dû?

Mon mensonge ne le trompe pas et le fait rire.

— Il y a du café frais à la cuisine, me rétorque-t-il en constatant ma mauvaise foi clairement affichée.

Je vais me servir et je lui en ramène une tasse en revenant m'asseoir près de lui.

— Et toi? Tu te sens d'attaque pour ta deuxième séance d'entraînement?

— Je me sens plus en forme que jamais.

— Tu sais que la loi interdit le dopage?

— Je n'ai pas besoin de produits dopants, je connais d'autres méthodes bien plus stimulantes.

— Ah oui? Lesquelles?

— Je te montrerai ça tout à l'heure, si tu le permets.

— Je suis curieuse de voir ça.

— Je n'en doute pas.

J'ignore sa remarque et je m'étire. J'aime beaucoup respirer l'air tiède et parfumé de la Provence. Ici, j'ai le sentiment que mes poumons fonctionnent au maximum de leur capacité. À Paris, inhaler à plein tube serait suicidaire.

— Que vas-tu faire ce matin? m'interroge-t-il gentiment.

— Probablement un peu d'exercice, ça ne me fera pas de mal, je décide sur un coup de tête. Et puisque tu daignes faire honneur à ma cuisine, j'irai préparer le repas.

— Oh! Et qu'est-ce qu'on mange ce midi?

— Du concombre.

Ma réponse lui cloue le bec une seconde, puis, comme souvent, il se met à rire. J'en fais tout autant en me levant de table. Je lui souhaite de bien travailler et je m'en vais vaquer aux occupations que j'ai énoncées. À midi juste, il éteint son ordinateur et me rejoint dans la cuisine où je termine ma tambouille.

— Tu prends goût à me préparer des petits plats, remarque-t-il.

— Mmm, je confirme en lui adressant un regard malicieux. On dirait que tu y prends goût aussi.

— Tant que tu n'as pas l'idée de m'empoisonner, ça me va.

Par commodité, nous nous attablons l'un en face de l'autre dans la cuisine. Nous profitons de ce déjeuner pour bavarder de tout, de rien. Je suis contente d'avoir pu renouer avec une hygiène de vie que j'avais un peu perdue dernièrement. L'arrivée de Françoise met un terme à notre conversation. Nous sommes presque surpris quand elle déboule au son d'un « Bonjour, les enfants » à l'accent chantant du Sud. Elle nous chasse de la cuisine en prétextant qu'elle ne sait pas travailler avec quelqu'un dans les pattes. Nous saisissons donc l'occasion de nous enfuir. Stéphane part se changer dans sa chambre et moi, dans la mienne. Quelques minutes plus tard, je le retrouve près de la piscine. Comme l'avant-veille, je suis autorisée à l'aider uniquement à descendre de son fauteuil, pour le reste, il se débrouille. Il y met d'ailleurs tant de volonté que je reste bouche bée en le voyant se laisser couler sous l'eau et s'éloigner vers le centre du bassin à la seule force de ses bras. Quand il remonte pour prendre appui sur les barres, je ne peux m'empêcher de râler.

— Tu m'as fait peur, espèce d'idiot!

— Moi, je n'étais pas inquiet, je sais que tu connais parfaitement la technique du bouche-à-bouche.

— Tu ferais mieux de garder ton énergie pour essayer d'avancer sur tes pieds.

Je me déshabille sous le feu de son regard attentif, puis je descends à mon tour dans l'eau.

— Reste où tu es, me lance-t-il depuis le milieu du bassin où il attend.

— À quoi joues-tu?

— Ne voulais-tu pas que je te révèle de quel stimulant je compte me servir?

— Si.

— Alors, ne bouge pas de là.

Son petit sourire en coin éveille mes soupçons, et en plus, il fait durer le suspense en me lorgnant d'une drôle de façon. Il assure ses appuis et commence seul à avancer. Je suis stupéfaite de ses progrès. On dirait que le blocage dont il souffrait a été levé, mais je ne sais par quel miracle. En tout cas, les faits sont là, Stéphane marche. J'en suis tout émue, mais je n'ose rien dire de peur de le déconcentrer. Son beau visage est tendu, son regard déterminé. Mon cœur bat un peu plus fort à chaque pas qui le rapproche de moi. Il ne lui reste que quelques centimètres pour achever ce premier parcours. Ses yeux plongent dans les miens. Je suis sous le charme. Leur éclat n'a jamais été plus vif. Il fait le dernier pas qui le sépare de moi, puis, comme la fois précédente, il prend appui derrière moi sur le bord en pierre du bassin. Son corps chaud et mouillé contre le mien me rend guimauve. Sans me quitter des yeux, il lève la main et s'empare du cordon sur ma nuque.

— Qu'est-ce que tu fais? je m'exclame, surprise tandis qu'il tire afin de défaire le nœud.

— J'apporte la réponse à ta question.

Sans aucune gêne, et pendant que je retiens pudiquement ce qui me sert de soutien-gorge, il s'attaque au second cordon dans mon dos. Puis il saisit mon poignet droit et l'écarte. Il récupère mon haut et me l'enlève tout à fait avant de le balancer plus loin sur le sol. Son regard m'enveloppe d'une manière qui me donne une poussée de fièvre.

— Est-ce que c'était ça, ton stimulant?

— Celui-là permet, en effet, de bien commencer cette séance.

Sa voix sourde et son insinuation produisent un frisson sur ma peau qui fait pointer mes tétons. Stéphane m'adresse un regard de fauve prêt à se jeter sur sa proie. Avant que j'aie le temps de réaliser, sa main libre s'empare de mon sein gauche et ses lèvres des miennes. Sa fougue à me peloter et à m'embrasser me tire un soupir de plaisir. Son corps soutenu par l'eau ondule contre le mien et enflamme rapidement mon ventre. Il me monte des désirs que j'ai bien du mal à contrôler. Je réponds à son baiser avec plus de passion, je m'offre à sa main avec une envie féroce qu'il prenne davantage de moi. Stéphane n'a aucun mal à deviner à quel point je lui suis acquise. J'ignore si c'est ce qui le décide tout à coup, mais sa main délaisse mon sein pour aller tirer sur le cordon qui noue le slip de bain sur mes hanches. Cette fois, je retiens son geste.

— Enlève ta main, Frédérique, m'ordonne-t-il en soutenant mon regard perplexe.

Je ne peux pas lutter contre une telle détermination. Je le laisse me mettre à nu. Il rejette également la malheureuse pièce de tissu à une distance qui ne me permet pas de la récupérer sans sortir de l'eau, puis il m'enferme dans son étreinte.

— Est-ce tout, maintenant? je demande avec une petite pointe de provocation.

— Non.

— Que pourrais-je te donner de plus?

— Assieds-toi sur le bord.

— Stéph, qu'est-ce que...

— Cesse de toujours discuter! me coupe-t-il d'un ton impératif. Remonte sur le bord.

Il s'écarte pour me permettre de prendre appui et d'obéir à son injonction. Il se glisse alors entre mes jambes qu'il écarte largement, puis d'une main, il m'oblige à soulever les fesses et à les reposer sur la pierre, juste à la limite du bassin. Mon cœur bat la chamade. Stéphane enroule ses bras autour de mes cuisses et se penche sur ma chatte offerte à son regard. Le baiser qu'il lui donne me fait soudain prendre conscience de l'indécence de la situation.

— Que dirait Françoise si elle nous surprenait?

— Elle a suffisamment fort à faire dans la maison pour se soucier de ce que nous fabriquons. Et puis, elle sait trop bien l'importance de ce programme de rééducation pour risquer de venir nous déranger, réfute-t-il avant de replonger entre mes cuisses.

Sa langue perce mes défenses et s'introduit aussitôt dans les parties les plus intimes de mon être. J'aime sa douceur, sa chaleur, son audace à me lécher sans aucune pudeur. Je ferme les yeux, je m'accoude en arrière, offrant mon corps au soleil et ma chatte à la bouche gourmande de ce garçon aussi étrange que sublime. Ses lèvres se soudent à mon clitoris et je me sens délicieusement sucée. Je regrette subitement de n'avoir à lui donner qu'un modeste bouton là où je rêverais d'avoir un pénis à soumettre à sa bouche avide. Je cherche sans pouvoir me souvenir qu'on m'ait si divinement traitée. Quand il cesse de me sucer, c'est pour faire de nouveau courir sa langue dans les moindres recoins de mon sexe, jusque dans mon vagin où elle s'introduit sans manière pour boire à la source le dopant que je ne manque pas de produire en abondance.

Les bras de Stéphane sont des étaux autour de mes cuisses et m'empêchent de bouger. Je subis ses assauts sans pouvoir m'y soustraire. Au fur et à mesure que le plaisir monte et inonde ma chatte, lui met plus de voracité à s'abreuver de moi. Sa langue insatiable m'affole au point que je finis par supplier des pauses qu'il ne m'accorde pas. Mes reins se creusent, mon ventre est parcouru d'ondes électriques de plus en plus fortes. Je respire à petits coups nerveux. Je ne peux contenir un cri lorsqu'il soumet de nouveau mon clitoris à une impitoyable succion. Le soulagement qu'il me donne en y passant sa langue chaude est de courte durée, car il prend aussitôt un malin plaisir à recommencer, encore et encore de sorte que cet apaisement devient à son tour un supplice.

De mon côté, j'ai déconnecté de la réalité. La femme de ménage peut bien débouler, j'en suis à un point où je m'en moque éperdument. Allongée sur le sol, je pétris mes seins en ondulant autant que l'étreinte de fer de Stéphane me le permet. Je pince mes tétons sensibles et durs en écho aux pulsations qui agitent mon sexe. Je grimpe inexorablement vers le sommet d'une montagne russe et je guette fébrilement le moment où je basculerai dans le vide. C'est alors que Stéphane décide de précipiter ma chute. Pendant qu'il continue de tourmenter mon clitoris de sa langue irrésistible, il introduit ses doigts dans mon vagin. Sans se tromper, il caresse une zone que j'ai mis, moi-même, un certain temps à découvrir, puis il va et vient en pressant la pulpe de ses doigts contre la paroi légèrement rugueuse. Je me mords les lèvres pour ne pas hurler. Je crois n'avoir jamais mouillé autant et je l'entends se repaître de moi avec un appétit que je ne lui soupçonnais pas. Alors, comme dans un rêve, je marmonne des encouragements à ce qu'il me dévore. Et il le fait.

Mon corps tout entier se tend tel un arc à la première décharge qui le parcourt. Je tente de taire ma plainte. Les doigts de Stéphane mènent une danse infernale dans mon ventre et sa langue insiste plus fermement sur mon clitoris. Subitement, j'ai la sensation que les vannes s'ouvrent toutes en même temps. Stéphane cesse de me lécher, mais ses doigts pressent plus fort à l'intérieur. Ma jouissance jaillit brutalement en me tirant des gémissements affolés. Le déchaînement de plaisir qui me dévaste a quelque chose d'effrayant. Je retombe sur la pierre chaude. Mon ventre est toujours secoué de quelques spasmes, mais moi, je suis morte, anéantie. Je ne sais même pas si je respire encore.

Je sens Stéphane bouger contre mes jambes. Il prend appui sur le bord et se hisse pour s'y asseoir. Puis il s'étend tout contre moi. Du bout de l'index, il souligne un de mes tétons. J'ouvre les yeux sur l'homme le plus magnifique et le plus incroyable qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Je ne suis pas certaine... de survivre à ce séjour chez toi, je souffle, en tentant de reprendre haleine.

— Tu survivras, ne t'en fais pas, assure-t-il en me souriant.

— Me diras-tu un jour où tu as acquis une si parfaite maîtrise de l'exercice? je réclame en m'accoudant en face de lui.

— J'ai toujours été assidu aux cours d'anatomie, fait-il d'un air faussement sérieux.

— Je doute gravement qu'on t'ait enseigné l'emplacement du point G en cours de sciences.

— Disons que je suis d'une nature curieuse et que j'aime bien faire moi-même l'expérience de ce que j'apprends.

— T'a-t-il fallu beaucoup de cobayes pour ça?

— Les premières victimes de mes expérimentations n'ont jamais voulu recommencer, il a donc fallu que j'exploite un vivier assez conséquent, oui.

— J'ai de la chance que tu sois parvenu à mettre au point ta technique.

Son index remonte vers mon visage et caresse ma joue.

— Plus que tu crois, dit-il d'un ton suave à souhait.

— J'ai envie que tu m'embrasses.

Sans crier gare, il m'attire sur lui et m'enferme dans ses bras solides. Son baiser a une saveur différente qui finit par me faire rire.

— Tu as mon goût, je ricane quand il m'accorde le droit de respirer.

Il sourit, puis, par vengeance, il me balance à l'eau. Il m'y rejoint tout de suite après, en plongeant de la même manière que précédemment. Notre séance d'entraînement prend alors des allures de jeux. Je ne suis plus sa kiné, il n'est plus mon patient, nous sommes deux grands gamins qui prennent plaisir à être ensemble.

\*\*\*



Le soleil de Provence nous fait faux bond, en ce matin du jeudi. Par la baie vitrée du salon, j'aperçois la pluie qui s'écrase sur les dalles de pierre de la terrasse. Mon séduisant patient, lui, se moque du temps. Il pianote sans relâche sur son clavier. Refroidie par la météo maussade, je vais m'installer dans le canapé avec l'énorme bouquin que j'ai entamé la semaine dernière. Ma concentration se dilue dès la deuxième page. Je regarde Stéphane attablé devant moi, le nez rivé à son écran. Nous avons passé la soirée, blottis l'un contre l'autre devant la télé, dans ce même canapé où je suis à moitié allongée. Son bras entourait mes épaules et sa main caressait ma poitrine. Jamais je ne me suis sentie si bien. Je prends conscience assez brutalement qu'il existe des bonheurs simples à côté desquels je suis largement passée. La chaleur d'un homme, sa tendresse, la complicité. Je commence à comprendre l'allusion d'Alexis à la 2 CV. Je pousse un soupir et je me contrains à replonger dans le livre. Il me faut un long moment avant de réaliser que je n'entends plus le bruit du clavier. Je relève la tête, Stéphane me sourit d'un air malicieux.

— Qu'est-ce que j'ai fait encore qui t'amuse à ce point? je demande, joueuse.

— Tu es en train de m'inspirer quelque chose.

— N'es-tu pas censé travailler, ce matin?

— Tu as tendance à me détourner du droit chemin.

— Veux-tu que je m'exile pour te permettre de bosser?

— Non, au contraire. J'ai très envie de céder à la tentation, dit-il en donnant un tour de roue qui l'écarte de la table.

— Tu veux que je vienne? j'interroge en le voyant prendre la direction de son atelier.

— Non, surtout ne bouge pas de là où tu es.

Je sourcille et j'attends. Quelques secondes plus tard, Stéphane est de retour avec un grand carnet à croquis sur les genoux et son infatigable crayon entre les dents. Il s'arrête en face de moi, mais à distance, et ouvre son cahier.

— Que dois-je faire? je demande, curieuse de le trouver si motivé.

— Commencer par te déshabiller, me répond-il évasivement.

— Complètement?

— Oui, complètement.

Le coup d'œil qu'il me jette ressemble à un défi. Comment résister? Un à un, je retire mes vêtements que j'expédie un peu plus loin, sur un fauteuil. Je n'éprouve plus aucune gêne à me mettre nue devant lui. Après ce qui s'est passé hier, je n'ai plus rien à lui cacher.

— Allonge-toi et reprends la position que tu avais pour lire, m'ordonne-t-il.

Je me remets sur le côté, la tête appuyée sur l'accoudoir du canapé. Ne retrouvant pas le confort de ma position initiale, je remue jusqu'à ce que Mr Vallate s'impatiente.

— Comme ça! Ne bouge plus.

Son ordre tombe assez sèchement. Je m'efforce de me plier à son exigence, mais, involontairement, je songe au fait que je m'acharne à lui rendre toute sa motricité alors que lui me contraint à la plus parfaite immobilité.

— Remonte ta main, et cesse de sourire.

L'artiste n'est pas commode, mais je commence à en avoir l'habitude. Je ne m'en formalise pas et j'obtempère.

— Plus haut, ta main!

Une fois encore, j'obéis sans protester. Je l'observe tandis qu'il crayonne sur son bloc. Il me jette des coups d'œil furtifs qui balayent mon corps sans jamais croiser mon regard posé sur lui.

— Tu souris, me gronde-t-il à nouveau.

— Tu sais à quoi je pense?

— Non, mais je sens que je vais le savoir, répond-il sans délaissier son travail.

— J'ai l'impression de jouer la scène de « *Titanic* » dans laquelle Léonardo Di Caprio fait le portrait de Rose.

— Tu es, en effet, aussi vêtue qu'elle.

Son commentaire narquois et sa façon de souligner un trait de son dessin du bout des doigts me donnent l'envie de lui mener bataille.

— Rougiras-tu en caressant le galbe de mes seins sur le papier?

S'il fait mine d'ignorer superbement ma petite provocation, il a bien du mal à ne pas sourire. Son regard s'attarde sur ma poitrine avant de repartir sur la feuille.

— Si je comprends bien, je ne suis plus la sage ingénue que tu m'as décrite, je persiste dans mon interrogatoire

— En quoi le fait d'être nue apporterait-il un changement dans le comportement de Lucie? relève-t-il enfin.

— Tu as raison, je reconnais dans un murmure. Je crois qu'il arrive à toutes les filles d'être tentées, ne serait-ce qu'une fois, de s'allonger comme ça, entièrement nues. Mais je doute qu'elles le fassent toutes devant un séduisant jeune homme.

J'aime le voir lutter pour ne pas afficher sa satisfaction.

— Devant qui Lucie se met-elle nue ainsi?

— Devant elle-même.

Ses beaux yeux délaissent le croquis pour sonder les miens. Les arguments que j'essayais de réunir pour le convaincre de m'en dire davantage s'évadent étrangement de ma mémoire. Tant pis, j'opte pour la simplicité.

— Raconte-moi.

Il garde le silence quelques longues secondes, puis il reprend son dessin. Sa voix grave ne s'élève qu'après trois coups de crayon qui ont dû lui être nécessaires pour déterminer ce qu'il souhaite me révéler de son histoire.

— Lucie croit être heureuse, commence-t-il très calmement. Elle va bientôt entrer par la grande porte au sein d'une famille jouissant d'une réputation sans faille et d'une fortune considérable.

— Mais?

— Ce beau mariage dont elle est fière ne se fait pas sans contrepartie. Afin d'accéder au graal, elle a dû renoncer par avance à sa carrière pour mieux intégrer ses fonctions d'épouse parfaite et briller à la place qui sera la sienne au cours des dîners mondains qui l'attendent.

— Elle a accepté ça? je m'étonne, sceptique.

— Elle s'est rangée aux arguments qui l'ont convaincue de considérer ses futures attributions comme

un travail à part entière qu'elle mènera pour le bien de l'entreprise familiale. Et puis, son fiancé est l'homme idéal pour elle.

— Et quelle est sa définition de l'homme idéal?

— À cette époque de son existence, elle estime que le titre revient indiscutablement à un homme dont la fortune assurera un avenir confortable et qui fait preuve de tous les égards possibles envers elle.

— N'est-il donc pas question de sexe entre eux?

— Si, bien sûr, mais très modérément. C'est un sujet qu'on n'évoque pas, de toute façon.

— Je vois.

Il noircit sa feuille de petits traits rapides avant de continuer.

— Ce dessin la représente après l'enterrement de sa vie de jeune fille qu'ont organisé ses amies. Émoustillées par l'événement, elles se sont laissées aller à quelques confidences très intimes sur les performances de leurs compagnons respectifs et sur la qualité de leurs orgasmes. Lucie, elle, ne s'est pas vraiment exprimée sur le sujet, se montrant la plus évasive possible. De retour chez elle, elle se pose des questions qu'elle avait soigneusement occultées jusque-là.

— Quel genre de questions?

— Serais-tu capable de passer sagement le reste de ta vie auprès d'un mari qui ne te fait pas jouir?

— Moi? je relève, m'étonnant du fait qu'il s'adresse directement à moi.

— Oui, toi, confirme-t-il en m'observant.

— Personnellement, non, mais je connais bien des femmes qui se contentent de peu et sans forcément s'en plaindre.

— Même si Lucie se range docilement à l'argument que tu viens d'énoncer, elle se rend compte qu'elle rate quelque chose. Comment une très séduisante femme de 25 ans pourrait-elle ignorer complètement les élans de son corps?

— Pourquoi n'envisage-t-elle pas de chercher ailleurs ce que son fiancé ne lui donne pas?

— Tout le monde n'a pas ta rigueur morale, me rétorque-t-il, ironique à souhait.

— Ah, oui! J'oubliais que la demoiselle a été élevée dans le respect de la foi.

— D'un côté, elle a le mari, le statut, l'argent, le confort, le bel appartement, et bientôt, les enfants indispensables pour compléter le tableau, de l'autre, un plaisir qu'elle n'a jamais connu. Le choix est vite fait, tu ne trouves pas?

— Tant que tu n'as pas fait l'expérience d'une chose, cette chose ne peut pas te manquer.

— Exactement.

— Et quand se rendra-t-elle compte de son erreur?

— Si tant est que ce soit une erreur.

— Pour moi, se laisser enfermer dans une prison dorée dont le gardien est le seul à tirer profit de la situation, c'est pire qu'une erreur, c'est de la vraie connerie.

— J'apprécie ton jugement même s'il est abrupt, Fred.

— Tu ne le partages pas, c'est ça?

Son sourire s'efface tout à coup sans que je sache pourquoi. Son visage se ferme.

— Si, bien plus que tu ne crois, lâche-t-il entre ses dents.

— Ai-je dit une bêtise?

Stéphane se ressaisit et secoue la tête.

— Non, élude-t-il en reprenant son dessin.

— As-tu bientôt fini?

— Pour ce qui est du croquis, oui. Mais j'aurais encore besoin de toi, cet après-midi.

— Mais je suis à ton entière disposition, je lui rappelle sournoisement.

— Ne m'as-tu pas parlé d'un livre de recettes que tu as trouvé dans la cuisine?

— Est-ce une manière élégante de me dire que tu as faim?

— C'est aussi une façon détournée de te dire que tu cuisines bien.

— J'ai compris. Inutile de me flatter, je lance, rieuse, en me levant d'un bond du canapé. Ai-je le droit de voir le chef-d'œuvre?

— Non, pas maintenant, refuse-t-il en fermant son cahier.

Faussement vexée, je récupère ma blouse que j'enfile simplement pour aller préparer le déjeuner, abandonnant le reste de mes affaires dans le salon.

— J'ai beaucoup aimé dessiner tes seins, me rattrape sa voix avant que je quitte la pièce.

Cette information me ravit, je l'en remercie gaiement

\*\*\*



Stéphane s'est contraint à reprendre le travail pour le compte de Vallate Link Access. À peine est-il sorti de table qu'il est retourné derrière son ordinateur. Cela m'a laissé le temps de débarrasser et d'aller prendre connaissance des quelques messages que j'ai reçus par mail. Rien de très urgent. Je constate surtout que mon cher papa se débrouille très bien sans moi au cabinet. Les dernières nouvelles des fesses de Camille Langeais me rendent dubitative. Je me demande sérieusement s'il bluffe ou non quand il sous-entend qu'elle lui a confié si facilement son postérieur. C'est une question qu'il faudra que j'approfondisse à mon retour.

Mon retour à Paris!

Je grimace malgré moi. Cette mission que j'envisageais comme une pénible corvée a pris un tournant très inattendu, et ce, grâce à mon patient lui-même. Le milieu ne s'avère finalement pas du tout hostile, au contraire. J'en viens à me demander à quoi aurait pu me servir le kit de survie que j'espérais d'Alexis.

La voix de Stéphane retentit depuis le bas de l'escalier. Mr Vallate a fermé l'ordinateur, je suis priée de le rejoindre. Je descends en courant et je le retrouve dans son atelier, en train de faire des essais avec l'appareil photo de Nicolas qu'il a posé sur un trépied réglé à sa hauteur légèrement décalé du fauteuil.

— Est-ce absolument nécessaire? je grogne en avisant l’engin.

— Oui, absolument.

— Je suppose que je dois m’asseoir là, je fais négligemment en désignant le siège en cuir.

— Oui.

Je m’apprête à prendre place, mais Stéphane m’arrête aussitôt.

— Il n’y a pas qu’à ta cuisine que j’ai pris goût, j’aime aussi te voir nue, me taquine-t-il pour me faire comprendre qu’il faut que je me déshabille de nouveau.

— Vais-je passer le reste du séjour à poil?

— Ce n’est pas exclu.

— Très bien.

D’un geste, je retire ma blouse, puis je m’assois devant lui.

— Et maintenant?

— Installe-toi en travers du fauteuil. Pose le pied gauche sur l’accoudoir et laisse descendre ta jambe droite. Appuie ta tête contre le dossier.

Stéphane abandonne un instant l’appareil et approche pour corriger lui-même mon placement. Généreusement, il m’accorde un coussin dans le creux de mes reins pour rendre ma pose plus confortable. Cet égard me conduit à penser que cette séance prendra sûrement plus de quelques minutes. Stéphane se contente de sourire quand j’évoque mes soupçons.

— Est-ce que tu es prête? élude-t-il en retournant derrière l’objectif.

— Oui, je crois.

— Je commence, prévient-il en déclenchant l’appareil.

J’entends le petit bruit, je n’ose pas bouger. Mais contrairement au dessin, l’artiste veut saisir un maximum d’images. Alors je suis invitée à lever un bras derrière ma tête.

— Écarte un peu plus ta jambe droite, m’ordonne-t-il.

Je m’exécute, livrant ainsi un peu plus de mon intimité au zoom indiscret de l’appareil.

— Pose ta main gauche sur ton sein et pince ton téton.

— Oh! Lucie viendrait-elle de franchir la ligne jaune?

— Oui, tout à fait.

— Jusqu’où va-t-elle aller?

— Que te suggère cette position?

— Forcément quelque chose d'inconcevable pour une prude jeune femme.

— Montre-moi.

— Quoi? je m'exclame en relevant la tête.

— Tu as parfaitement compris.

Mr Vallate a visiblement décidé de jouer une nouvelle fois à la poupée Barbie. Soit! Je glisse ma main sous mon sein pour le soulever et je pince mon téton entre mon index et mon pouce. Ensuite, je prends une inspiration avant de laisser ma main droite descendre entre mes cuisses. Stéphane s'empresse de saisir l'instant.

— J'aimerais te voir moins figée, me dit-il tout de suite après. Caresse-toi, Frédérique.

Ce n'est pas tout de le dire, le faire devant un objectif pointé sur soi est une autre histoire et ça me rend un peu nerveuse.

— Parle-moi! je réclame en introduisant mon majeur entre les lèvres serrées de ma chatte.

— Que souhaites-tu entendre?

— N'importe quoi, encourage-moi, raconte-moi des horreurs.

— Que je suis terriblement tenté de venir te lécher, comme hier, par exemple?

— Par exemple, je confirme en entamant un doux va-et-vient sur mon clitoris qui réagit aussitôt à ces séduisantes paroles.

— Cette idée produit son effet, on dirait, me taquine-t-il.

— Indiscutablement. Je n'ai jamais été si bien léchée.

— J'ai adoré ta façon de jouir.

— Elle avait un caractère... exceptionnel.

— Dois-je prendre ça pour un compliment?

— Oui.

— Me croirais-tu si je te disais que tu es particulièrement bandante ainsi? continue-t-il pendant que j'ondule sous l'effet de ma propre caresse.

— Est-ce une flatterie ou la réalité?

— Une réalité très... sensible.

Je suspends mes gestes pour le dévisager. Stéphane est tout ce qu'il a de plus sérieux.

— Ne t'arrête pas, me gronde-t-il en me voyant prête à lancer l'offensive sur ce terrain où il refuse de m'affronter.

— Espèce d'entêté! je marmonne en replongeant la main entre mes cuisses.

— J'aime bien les petits noms que tu me donnes, dit-il d'un ton plus léger.

— Tu en mériterais de bien pires.

— Je suis sûr que ton catalogue recèle des pépites.

— Tu risques d'en entendre un certain nombre avant la fin de mon séjour ici si tu t'obstines sur certains sujets.

— Sais-tu que je suis tout à fait admiratif de ta capacité à mouiller en râlant?

Il n'a pas tort. Non seulement, je mouille, mais mes doigts très actifs ont rendu mon clitoris si sensible que je suis presque sur le point de succomber. L'appareil photo ne cesse de fonctionner. Je me sens sous le joug de l'objectif qui guette mon orgasme. Ça n'est pas pour me déplaire finalement. Je me déhanche un peu plus vite en haletant.

— Oui, c'est bien, m'encourage-t-il quand j'écarte davantage ma jambe sous l'effet d'une pulsion.

La jouissance me tire une plainte, même si elle est loin d'être aussi intense que celle de la veille. Stéphane ne dit plus rien, il photographie sans relâche. Le petit bruit du déclencheur s'arrête après que je me suis apaisée.

— Ai-je été à la hauteur de tes espérances? j'interroge, essoufflée, tandis que Stéphane fait rapidement défiler les derniers clichés qu'il a pris.

— Je le crois, oui, déclare-t-il avant de s'écarter du trépied.

Tranquillement, il avance vers moi et gare son fauteuil contre le mien. Comme l'autre jour sur le transat, il réclame que je lui fasse une place et se transporte habilement sur le siège que j'ai déserté. Puis il me rappelle à lui et m'enferme dans ses bras. Je m'y blottis avec l'assurance que donne désormais l'habitude. Le menton mal rasé de Stéphane se pose sur mon front, ses doigts dessinent des ronds dans le creux de mon épaule. Son calme et sa chaleur sont le plus délicieux des refuges. Pour faire durer ce moment, je n'entrevois qu'une solution.

— Et si tu racontais comment Lucie en est arrivée à franchir ses limites? je murmure dans son cou, les yeux fermés.

— Elle s'est rendue à la petite fête donnée par ses amies en son honneur, répond-il tout bas et sans se faire prier plus que ça.

— Et que s'est-il passé?

— À l'issue d'une journée très sympathique entre demoiselles bon chic, bon genre, ses chères copines ont entraîné Lucie dans un établissement qu'elles n'ont cessé d'évoquer qu'à mots couverts, mais qui suscitait grandement leur intérêt.

— Le genre de boîte où se produisent les Chippendales? je ricane malgré moi, trouvant le procédé très convenu.

— Non, pas vraiment. Il s'agit plutôt d'une sorte de club dont l'adresse se murmure au creux de l'oreille et qui n'est fréquenté que par un public averti et fortuné. Ça ne t'évoque rien?

— Tu veux dire... comme *L'Écarlate*?

Je perçois son sourire sur mon front. Je m'écarte un peu pour juger de son sérieux.

— N'as-tu pas peur qu'on fasse le rapprochement?

— Les établissements qui s'apparentent à des clubs libertins pullulent à Paris. Qui ferait un tel rapprochement?

— Les membres de la Société, par exemple.

— Encore faudrait-il qu'ils en soient informés.

— C'est vrai, je sourcille en retournant me nicher dans son cou. Et que lui arrive-t-il, à cette chère Lucie? La même chose qu'aux demoiselles qui se risquent à *L'Écarlate*?

— Je ne sais pas ce qu'il advient des demoiselles qui franchissent le seuil de *L'Écarlate*.

— Tu n'y es jamais allé?

— Une seule fois, en compagnie d'Alexis, afin d'en saisir l'ambiance.

— Ça ne t'a pas plu?

— Cela ne correspond pas vraiment à ma définition du plaisir. Je ne suis pas quelqu'un de partageur.

Je reçois l'information comme un petit avertissement qui me fait hésiter à avancer sur ce terrain qui s'avère miné.

— Je comprends. Et donc, notre Lucie, comment apprécie-t-elle l'endroit?

— Qu'elle l'apprécie ou non, elle se doit de faire bonne figure et de se plier à la coutume de ce genre de festivités.

— Que lui ont réservé ses amies comme surprise, si ce n'est pas d'assister au charmant spectacle d'un effeuillage masculin?

— Elles la mettent au défi d'aller à la rencontre des hommes présents dans la salle afin d'en obtenir un baiser.

— Elles sont cruelles avec cette pauvre Lucie.

— Dans certains milieux, un rien amuse ces dames, me rétorque-t-il sur le même ton moqueur que j'ai employé.

— Le pire, c'est que tu as raison. Et accepte-t-elle de se livrer à pareille débauche?

— Aidée par quelques verres de champagne, oui.

— J’admire son sang-froid. Obtient-elle ces baisers?

— Les clients se prêtent très gentiment à sa délicieuse demande.

— Ben voyons!

— Ça n’a pas l’air de t’étonner.

— Les clients de *L’Écarlate* sont presque tous des gentlemen... durant les premières minutes, en tout cas.

— Je pensais qu’ils seraient différents, dit-il tout bas, comme pour lui-même.

— En quoi voudrais-tu qu’ils le soient? La seule différence avec les autres, c’est qu’ils n’ont pas à fournir d’arguments bidon pour parvenir à leurs fins. Leur appartenance à la Société et leur présence en cet endroit suffisent à donner une idée précise de leurs intentions et un gage de pseudo-sécurité de la relation, aussi éphémère soit-elle.

— C’est ce genre de relations que tu recherches en te rendant si souvent là-bas?

— Ça permet de gagner du temps et de ne pas se prendre la tête avec des considérations idiotes.

Les doigts de Stéphane reprennent la promenade sur ma peau qu’ils avaient suspendue depuis quelques secondes. Je suis rassurée et j’en profite.

— Si tu me disais ce qui arrive ensuite à Lucie?

— Grisée par l’alcool qu’elle a peu l’habitude de consommer et par les très aimables compliments qu’elle reçoit de ces messieurs, elle finit par aller accoster un homme auquel elle n’aurait jamais osé s’adresser en temps ordinaire.

— Pourquoi?

— Il appartient à cette catégorie d’hommes que l’on qualifie de sombres et d’énigmatiques.

— Un beau brun ténébreux qui fiche la trouille autant qu’il attire, en somme, je résume en pensant à lui ainsi qu’à son cher Alexis.

Ces deux-là semblent faits pour s’entendre tant ils se ressemblent. Si, d’un aspect purement physique, les points communs sont évidents, au niveau psychologique, il ne faut pas longtemps, à qui les connaît bien, pour se rendre compte que les similitudes sont nombreuses. Je comprends mieux pourquoi Alexis a prétendu que Stéphane était le frère qu’il n’avait pas eu. À n’en pas douter, Alex a très vite fait le même constat.

— Dois-je en déduire que c’est le type d’homme qui t’attire également?

Sa question faussement innocente me fait rire dans son cou.

— Je crois bien que presque toutes les nanas que tu pourrais interroger te répondraient que c’est exactement le type d’homme qui les fait rêver.

— Tu ne m’as pas précisément répondu pour ce qui te concerne, objecte-t-il.

Je relève la tête et je plonge dans l’azur de ses yeux qui m’observent.

— J’ai le sentiment que tu souhaites absolument me tirer les vers du nez depuis tout à l’heure. Est-ce encore à des fins purement artistiques?

— Pas seulement.

Sa voix a repris ces accents de velours qui me font fondre. Je sens que je rougis. Il y a urgence à se secouer.

— Tu veux m’entendre dire que je te trouve irrésistiblement attirant?

— Les compliments sont toujours agréables surtout s’ils sont sincères.

— Parce qu’en plus, il faut que je sois sincère?

Sa main se lève vers ma joue, son index souligne mes lèvres moqueuses. Son regard me rend toute chose.

— Je crois que tu ne saurais pas être autrement que sincère, Fred, murmure-t-il. Tu es faite d’un seul bloc, et si prompte à réagir qu’on ne peut t’accuser de la moindre dissimulation.

— Je me fais l’effet d’être une grenade dégoupillée quand tu dis ça, je ricane pour tenter de chasser le trouble qui m’envahit.

— L’image est parfaite. Avec toi, on ne sait jamais à quel moment tu vas nous exploser à la figure, mais une chose est sûre, c’est que tu vas exploser d’une manière ou d’une autre.

— Suis-je à ce point invivable?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, réfute-t-il doucement. Je suis, au contraire, le premier à affirmer qu’il est très agréable de vivre à tes côtés.

— Tu ne penses pas si bien dire. En dehors de Jean-Luc, tu es, en effet, le premier à en faire l’expérience.

— Voilà qui ajoute à la liste de nos points communs. J’espère que tu ne me trouves pas si désagréable à vivre non plus.

— J’avoue qu’au tout début, j’ai appréhendé notre cohabitation.

— J’en suis désolé, rit-il en se rappelant son accueil pour le moins glacial.

— Tu as bien fait d’inviter Baptiste, Nicolas et Laura pour la première semaine, je concède avec le recul.

— Je me connais trop bien.

— Sombre et énigmatique, je le taquine en allant chercher un baiser sur ses lèvres tentantes.

Il répond à mon élan en me caressant la joue. Sa tendresse est une chose à laquelle je ne m'habitue pas et qui, une fois encore, me cueille à l'improviste. Elle fait monter des larmes. Je m'empresse de fermer les paupières pour qu'il ne remarque pas mon trouble. C'est cependant lui nier ses incontestables aptitudes à lire en moi. Il m'écarte de sa bouche, me forçant ainsi à affronter ses yeux si perspicaces. Je perds pied, ne sachant comment me défendre de cette trop vive émotion qui me prive de mes moyens. Stéphane ne dit rien. Son regard inquisiteur s'illumine peu à peu d'un éclat différent. Je reste sous le joug de sa main qui me maintient à quelques centimètres de son visage. Mon cœur bat plus fort et dans ma situation, c'est un détail qui ne peut lui échapper. Je suis, comme il l'a affirmé, incapable de la moindre dissimulation.

— Je vais finir par exploser... si tu continues comme ça, je préviens dans un murmure hésitant.

— Tu as raison. Pardonne-moi!

L'éclat de son regard s'éteint comme s'il se forçait à museler ses pensées. J'aurais pu lui faire remarquer encore une fois que son désir était aussi évident que mon trouble, mais je devine à ses paroles défaitistes et à ses mâchoires qui se contractent que c'est déjà trop tard... inutile, comme toujours. Il ne cède rien à l'affaire. Sans attendre qu'il me le conseille, je me soustrais à ses bras et je libère ses jambes.

— Que vas-tu faire? me demande-t-il en affichant un air vaguement tourmenté.

— Sans doute, me remettre à lire avant d'aller préparer le dîner, si tu n'as plus besoin de moi.

— Pas pour aujourd'hui, j'ai déjà largement profité de toi.

— Et toi? Que vas-tu faire?

— Je vais regarder les photos de plus près et voir comment je peux les exploiter.

J'acquiesce en récupérant mes vêtements négligemment entassés sur la chaise, puis je me dirige vers la sortie.

— Tu ne réclames pas de voir ces photos? s'étonne-t-il.

— Non, je fais simplement en lui adressant un petit sourire.

En l'occurrence, le n° 6, le fameux « Mona Lisa ». Indéchiffrable. Et pour cause, je ne sais pas moi-même ce que j'en attends. Stéphane fronce les sourcils sans cacher sa perplexité. Je choisis une option radicale, je le plante là, tout seul, à se demander quelle mouche m'a piquée.

\*\*\*

Je suis en train de faire une vaisselle avec tout ce que j'ai emprunté à la cuisine pour venir à bout d'une recette qui me tentait bien quand Stéphane montre son nez. Cela fait plus de deux heures que nous ne nous sommes pas revus. Ceci dit, je savais qu'il était tout près, la porte de son atelier était restée ouverte pendant tout le temps de ma lecture. Nous nous sommes juste tenu une compagnie discrète et silencieuse qui a permis à chacun de faire ce qu'il souhaitait.

— Ça sent drôlement bon depuis un moment. Ça embaume jusque dans ma chambre. Qu'est-ce que c'est? interroge-t-il en approchant du four pour satisfaire sa curiosité.

— Une quiche... un truc qui est censé y ressembler, tout au moins.

Ma moue sceptique le fait rire.

— Tu as quelques instants? enchaîne-t-il très gentiment. Je veux te montrer quelque chose.

— Oui, bien sûr.

Il me tend la main. Je l'ai à peine saisie qu'il m'attire sur ses genoux et effectue un demi-tour qui m'arrache un gloussement amusé très féminin. Je suis obligée de me cramponner à lui pour ne pas glisser tandis qu'il roule jusqu'à son repaire. Il ne s'arrête que devant la table de travail où sont étalés en évidence ses derniers dessins. Je quitte ses genoux pour aller les admirer.

— Qu'en dis-tu?

Sa voix est grave, ses accents prudents. Moi, je suis sous le charme de son incroyable talent. Son crayon magique a fait de moi une Lucie superbe de sensualité. Ses courbes sont pleines de douceur et sont un appel à être caressées. Quant à son visage tendu, ses lèvres entrouvertes et son corps livré au plaisir, ils sont d'un réalisme saisissant.

— Est-ce que je ressemble vraiment à ça lorsque je jouis?

— Douterais-tu de mon objectivité?

— Je te soupçonne d'avoir grandement amélioré l'image du modèle de base.

— C'est pourtant ainsi que je te vois.

Pourquoi faut-il qu'il dégage ce genre de propos au moment où je m'y attends le moins?

Je me retrouve à cogiter en urgence pour me sortir dignement de l'impasse où il m'a encore acculée. Par chance, mon salut vient de la cuisine où l'alarme du four se déchaîne.

— Chacun son tour de se soumettre au jugement de l'autre. Que dirais-tu de m'apporter ton verdict sur la quiche?

— Tu ne m'as pas donné le tien sur ces dessins, me fait-il remarquer.

— Si, d'une certaine façon.

— En te niant certaines qualités, me gronde-t-il.

— En te reconnaissant surtout un immense talent.

— Dois-je comprendre qu'ils te plaisent?

— Un peu trop. Je vais finir par croire que je suis absolument irrésistible, moi aussi.

— Tu vois que nous sommes faits pour nous entendre, me lance-t-il, joueur.

— Petit prétentieux! je marmonne en prenant le chemin de la cuisine où le four me rappelle à l'ordre.

— Ah! Tu ne me l'avais pas encore dit, celui-là.

Je manque rire en m'enfuyant de l'atelier.

\*\*\*

— Alors, elle l'embrasse ou pas, ce type? je réclame pour la troisième fois tandis que Stéphane me fait volontairement languir.

Nous sommes confortablement installés dans le canapé, après le dîner qui m'a valu des compliments, et devant un film dont nous ne suivons pas une seule image. Comme à son habitude, lui est assis, bien calé contre l'accoudoir et moi, je suis à demi allongée contre lui, la tête sur sa poitrine pendant qu'il me câline de sa main libre.

— Elle lui en demande l'autorisation, oui, répond-il enfin.

— Ah! Quand même! Pas bêcheuse, la Lucie quand elle a bu un coup de champagne.

Mon commentaire tombe dans le vide. Je me rattrape très vite.

— Et alors? Que se passe-t-il?

— Il accepte de l'embrasser à sa manière. Il ne se contente pas des bisous qu'elle a rapidement échangés avec les autres clients de la boîte, mais il l'entraîne dans un langoureux baiser.

— Elle se laisse faire?

— Au point d'en oublier totalement la bienséance et de s'y abandonner sans la moindre réserve ni pudeur.

— Et ensuite? j'insiste, alléchée.

— C'est tout.

— Comment, ça, c'est tout? je m'insurge en me redressant pour lui faire face et juger *de visu* de son éventuelle volonté de me narguer

— Oui, c'est tout. Que voudrais-tu qu'il se produise?

— Je ne sais pas, moi, mais puisqu'ils sont dans un lieu de débauche, Lucie pourrait succomber plus gravement encore aux avances de ce beau ténébreux et pourrait découvrir les bienfaits d'un orgasme de qualité.

— Tu oublies que Lucie est une future mariée consciente de ses devoirs et de la présence de ses amies qui ne manqueront pas de la juger sévèrement pour sa conduite légère avec cet inconnu.

— Elles seraient bien gonflées puisque ce sont elles qui l'ont poussée à se conduire ainsi. Et en plus, elle est ivre.

— Pas suffisamment pour lui faire perdre les pédales à ce point.

— O.K.! C'est toi l'auteur, après tout, je cède devant son inébranlable démonstration.

— Merci.

— De rien. Soit! je reprends aussitôt, peu encline à le laisser gagner si facilement la manche, Lucie se pâme, mais aussi voluptueux soit-il, je présume que ce baiser a une fin. Que se passe-t-il après?

— Lucie rejoint sa table où elle est accueillie en triomphatrice.

— Forcément, elles devaient toutes baver d'envie d'être à sa place, ces hypocrites.

— Ton jugement est sans concession pour tes congénères, ma parole, rit-il.

Je me contente d'un sourire éloquent et je l'invite à poursuivre.

— Notre chère Lucie reste toute chamboulée par ce baiser au parfum d'interdit. Elle ne peut pas s'empêcher de regarder de nouveau en direction du bar où se tenait ce beau héros mystérieux. Mais, hélas pour elle, il a disparu.

J'applaudis en me pinçant les lèvres. Stéphane devine sans mal mes pensées.

— Ça te paraît trop simple, n'est-ce pas?

— J'imaginai ça autrement. À ma décharge, je croyais que tu dessinais une BD érotique.

— Ce n'est pas parce que certaines filles se vautrent avec des inconnus tout en revendiquant je ne sais quelle liberté qu'il faut absolument considérer cela comme normal et évident.

Aïe!

Sa remarque me fait l'effet d'un camouflet. Je n'avais pas envisagé les choses si crûment. Ce que Stéphane vient de me révéler m'inspire soudain une honte que je n'avais jamais ressentie jusqu'ici.

— Je t'ai vexée? s'inquiète-t-il en constatant ma réaction vive.

Je me ressaisis en secouant la tête.

— Non. C'est juste que je n'imaginai pas que tu ajouterais une dose de morale à ce genre d'histoire.

— Tu te trompes. Ce n'est pas de la morale, mais un ressort nécessaire à n'importe quelle histoire, qu'elle soit érotique ou non. Il faut que le récit monte en puissance, lentement. C'est un peu comme un morceau de musique, qui va crescendo, sans nous abrutir dès les premières notes.

J'ouvre des yeux ronds et je le dévisage avec un air si stupéfait qu'il éclate de rire.

— Qu'ai-je dit de si surprenant? me demande-t-il.

— Je pensais que tu parlais très sérieusement en évoquant la morale, je confesse, penaude.

— Très honnêtement, Fred, si Lucie succombait à son bel inconnu dès le premier soir, crois-tu que ça

vaudrait le coup d'en faire toute une histoire? Elle ouvre les cuisses, elle jouit et je boucle l'album en trois pages.

En mon for intérieur, je réalise un peu brutalement qu'il a encore raison. Au fond, ma propre vie se résume à trois pages d'un album porno. Je me lève le matin, je bosse la journée, je sors certains soirs, j'écarte les jambes devant un inconnu, après avoir consommé quelques verres de champagne, et le récit est clos.

Dans tout ça, pas d'histoire, pas de sentiments. Rien!

Le grand vide, le néant.

Mais cela me convenait pourtant bien jusqu'ici, alors pourquoi en suis-je émue maintenant?

— Que se passe-t-il... après?

Stéphane se méfie de ma mine plus fermée, mais il consent à me répondre d'un ton plus prudent.

— Lucie s'apprête à quitter le club en compagnie de ses amies. Elle récupère son manteau au vestiaire et découvre une carte de visite en mettant la main dans sa poche. Cette carte ne mentionne qu'un numéro de portable et une phrase manuscrite.

— Que dit cette phrase?

— « Appelez-moi. »

— Elle aurait pu être écrite par n'importe qui, je lui objecte immédiatement.

— La carte est signée d'un certain Xavier, et imagine qu'en relevant la tête, Lucie aperçoit son bel inconnu qui l'observe de loin.

— Bien vu! Mais la demoiselle si vertueuse ne sera pas toujours sous l'effet euphorisant du champagne. Logiquement, elle devrait déchirer cette carte et vite l'oublier.

— Elle va pourtant la conserver.

— Je n'aurais pas fait autrement.

— Ça ne m'étonne pas de toi.

— Sauf que moi, j'aurais appelé dans la seconde qui suivait. Je présume que ce n'est pas ce qu'elle fera.

— Non, ce n'est pas ce qu'elle fera.

— Vas-tu m'obliger à te soutirer chaque information?

— Je te laisse échafauder ton propre scénario, se défend-il malicieusement.

— Je vais réclamer des droits d'auteur si ça continue. Je préfère que tu me racontes le tien. S'il te plaît!

J'adore ce sourire qu'il m'adresse et qui prouve à quel point j'ai raison. Il se fait prier et il aime ça.

— D'accord, soupire-t-il comme s'il se résignait. Durant plusieurs jours, elle tente de ne plus songer à cet homme. Mais, un soir, alors que son futur mari dort à ses côtés après lui avoir fait mollement l'amour, ses pensées la transportent de nouveau auprès de cet envoûtant inconnu dont elle n'a pas oublié le baiser torride. Dès lors, chaque nuit, ses rêves se transforment en fantômes dont il est le héros. Elle commence à regarder son fiancé d'un œil de moins en moins indulgent.

— Forcément!

Je regrette aussitôt mon commentaire qui vient interrompre son bel élan. Je me redresse sagement pour l'encourager à reprendre.

— Incapable de chasser ce type de son esprit, elle se décide finalement à appeler le numéro qui est inscrit sur la carte de visite qu'elle a précieusement conservée. Elle reconnaît sa voix au premier mot. Elle est confuse et ne sait pas comment justifier son appel, mais lui ne semble pas étonné, comme si d'entendre son prénom avait suffi à ce qu'il devine qui elle est. Il prend donc l'initiative de la conversation. Encouragée par l'assurance trompeuse qu'il ne possède pas d'autres informations sur elle, Lucie se livre volontiers à des échanges qui deviennent de plus en plus intimes. Quand elle raccroche, elle se sent à la fois coupable et heureuse. Elle se jure à elle-même que cette relation n'ira pas au-delà de ce stade innocent, mais quelque part dans sa tête, le doute a germé.

— Et?

— Le lendemain, Xavier lui envoie un premier SMS.

— Je vois, je marmonne en acquiesçant.

— Que vois-tu? m'interroge-t-il, curieux.

— Je suppose qu'elle lui répond et qu'un lien nouveau va se créer entre eux. Je me trompe?

— Non, tu as raison. Entre SMS et appels, un dialogue permanent s'instaure progressivement. Xavier est un homme charmant et attentionné. Il veut tout savoir d'elle et la pousse à se confier à lui, à lui parler de ses désirs, de ses craintes et de ses frustrations. Lucie se rend compte de l'attraction qu'il exerce sur elle puisqu'elle attend fébrilement ses appels, mais elle ne s'en défend pas.

— Elle flaire le danger, mais elle ne résiste pas à l'envie de s'en approcher, c'est ça?

— C'est tout à fait ça. Il s'y prend avec beaucoup de douceur, sans jamais lui proposer de la revoir pour ne pas l'effrayer.

— Malin, le beau brun. Il ferre le poisson avant de le tirer sur la berge.

— Il joue avec ses nerfs, l'ignorant parfois durant une journée entière. Même s'il n'a rien révélé de son métier, il a prétendu être très occupé. Lucie n'ose donc pas le déranger. Petit à petit, elle entre dans une forme d'obéissance consentie pour ne pas perdre le contact avec cet homme qui la rend plus vivante que jamais.

Stéphane ne s'étonne pas de me voir le dévisager avec perplexité. Sa main se pose sur ma joue et

m'attire plus près de lui.

— Comme toi, oui, confirme-t-il en lisant dans mes pensées.

— Ça t'amuse? je demande, intriguée.

— Ça me séduit plus que ça ne m'amuse. Ne crois pas que j'agisse à tes dépens.

— Pourquoi me dis-tu ça? je m'inquiète en le voyant soudain plus sérieux.

— Parce que je ne revendique pas la moindre ressemblance avec ce Xavier.

— Est-il donc aussi dangereux?

— Tu en jugeras par la suite.

— Tu es dur avec mes nerfs, je soupire en me nichant de nouveau au creux de son épaule. Peux-tu au moins me dire comment elle en est venue à se masturber?

— Au fil des conversations, Lucie confesse ses désirs inassouvis. Xavier, quant à lui, maintient leur relation dans une clandestinité qui lui permet d'exiger qu'elle se livre sans pudeur. À distance, il réclame qu'elle ose enfin faire ce qu'elle s'est toujours interdit. Et bien sûr, elle finit par le faire.

— Je comprends, je murmure en respirant son parfum.

— Je suggère que nous en restions là pour ce soir.

Je me redresse, boudeuse de me voir congédiée au moment où l'histoire devenait croustillante.

— Quand aurai-je la suite?

— Dès que je serai sur le point de réaliser ma prochaine planche, répond-il d'un ton léger.

— D'accord, je me résigne. Mais demain, tu es à moi.

— Si le temps le permet, grimace-t-il en jetant un coup d'œil sceptique vers la baie vitrée où la pluie continue de ruisseler.

— Je dispose de quelques ressources.

— Lesquelles?

— Eh bien, tu verras ça demain... si le temps le permet.

Sur ces mots, je bondis du canapé. Stéphane se met à rire de cette façon spontanée très communicative qui me prête à en faire autant. Je lui souhaite une bonne nuit et lui conseille de prendre des forces avant de me diriger vers ma chambre. Il me suit du regard jusqu'à ce que je disparaisse.

Cette soirée m'a encore empli le cerveau de pensées tumultueuses. Je ne cesse de faire des rapprochements entre Lucie et moi, entre ce que Stéphane me dévoile de lui-même et ce que je crois comprendre à demi-mot. Je me retrouve, nue, face au miroir, comme Lucie et je n'obtiens pas beaucoup plus de réponses à mes questions.

\*\*\*



Le temps de Provence est détraqué et semble vouloir livrer en une fois ce qu'il avait accumulé comme réserves d'eau. Il est complètement inutile d'espérer que cela se remette pour l'entraînement de l'après-midi. Bien qu'il s'en défende, Stéphane se montre tout aussi obstiné que moi quand il s'agit de poser des questions. Après s'être assidûment consacré à son travail toute la matinée, il me harcèle pendant le déjeuner que nous prenons à la cuisine, comme à notre habitude.

— Que comptes-tu me faire endurer comme torture si nous ne disposons pas de la piscine? m'interroge-t-il pour la cinquième fois.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer que ce sera une torture? Je croyais que j'étais un stimulant.

— Dans l'eau, en maillot de bain, sans nul doute, mais je crains d'être privé de cette réjouissante perspective.

Je me pince les lèvres et hausse les épaules en signe de mon impuissance à le détromper. Il n'a pas le temps de lancer une autre attaque, Françoise fait déjà entendre son accent chantant dans l'entrée.

— Ouuuuuh la la! se lamente-t-elle en déboulant, trempée, dans la cuisine. C'est un temps de Breton, ça. Mais, dites-moi, les enfants, qu'est-ce que vous allez faire avec toute cette pluie dehors?

— Ne vous déshabillez pas tout de suite, Françoise, j'ai besoin de vos services, je l'arrête aussitôt en

la voyant déboutonner sa veste.

Gentiment, elle accepte de me suivre quand je lui prends le bras pour la remettre sous l'averse. Nous traversons une partie du jardin jusqu'au local technique qui abrite les systèmes de pompe pour la piscine et d'arrosage automatique de la pelouse. C'est là qu'a été entreposé le matériel dont je n'avais pas immédiatement l'utilité.

— Vous allez m'aider à transporter ceci dans l'atelier, je déclare en ouvrant un grand carton d'emballage.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une table de massage de voyage.

— Pourquoi de voyage?

— Parce qu'elle est mécanique et non électrique. Je vais devoir pédaler pour la mettre au bon niveau.

— Mais elle est lourde, hé! s'exclame-t-elle en la soupesant.

— C'est bien pour ça que j'ai besoin de vous.

Flattée que je l'embauche pour une mission au service de son cher Stéphane, Françoise ne rechigne pas à me prêter son assistance. Toutes deux, nous remontons donc vers la maison en portant notre charge sous la pluie qui ne faiblit pas. Mr Vallate nous regarde traverser le salon en direction de l'atelier avec un air hautement dubitatif. Il nous rejoint tandis que Françoise considère l'engin d'un œil soucieux.

— Je vais devoir vous déranger pour faire mon ménage, désapprouve-t-elle pendant que je fais descendre la table à un niveau nettement plus bas.

— Si vous voulez bien, je m'occuperai personnellement du ménage de la chambre et de la salle de bains de Stéphane, cette semaine.

— Ça va aller, vous êtes sûre?

— Oui, j'ai tout le temps de le faire.

— Oh! Mais ça va me faire finir plus tôt ça, se réjouit-elle après avoir reçu confirmation de la part de Stéphane.

Sur ce, elle s'en va, toute guillerette, s'atteler au nettoyage de la cuisine. Pour être bien certaine que nous ne serons pas perturbés dans notre séance d'entraînement, je donne un tour de clé qui verrouille la porte de l'atelier. Mon patient fronce les sourcils, mais son regard est rieur.

— Que mijotes-tu? me demande-t-il, méfiant.

— Je veille à ta concentration.

— Je vois ça, en effet, même si j'ai plutôt l'impression que tu me prends en otage.

— T'en plaindrais-tu?

— Tout dépend du sort que tu me réserves.

Je me dirige tranquillement vers un coin de la pièce où j'ai précédemment rangé ses cannes anglaises. La consternation se peint aussitôt sur ses traits lorsque je m'approche pour les lui donner.

— Tu vas me montrer ce dont tu es capable, je réclame doucement, consciente de l'effort que je lui demande.

Il ne se défile pas, au contraire. Il empoigne les cannes et se glisse sur le bord de son siège pour prendre un appui suffisant. Il se lève à la seule force de ses bras. Emporté par son élan, il vacille, et je me précipite pour assurer son équilibre. Ses pieds reposent sur le sol, mais il ne doit d'être debout qu'à sa remarquable adresse à se servir des béquilles.

— Et maintenant? Je cours un marathon? ironise-t-il en me défiant.

— Peux-tu faire un pas pour commencer?

Son visage se ferme, ses mâchoires se contractent, ses mains se crispent au point que ses articulations blanchissent. Je le vois prendre une grande inspiration, puis il se lance. Son pied glisse sur le sol plus qu'il ne se soulève, mais c'est incontestablement un progrès.

— Pose-le bien à plat et bascule lentement, je lui conseille en me tenant prête à intervenir.

Il avance rapidement la canne opposée pour se stabiliser et porte avec prudence le poids de son corps sur ce nouvel appui. Il expire avec soulagement quand il réalise qu'il est parvenu à faire ce pas sans aucune assistance.

— On continue? je demande, tout aussi heureuse que lui.

J'aime la détermination qu'il met dans sa réponse. À n'en pas douter, il a envie de réussir. De petits pas en petits pas, il traverse ainsi presque toute la largeur de l'atelier. Cet effort lui coûte une sacrée dose d'énergie, mais il ne renonce pas. Je dois le contraindre à faire une pause pour s'hydrater et reprendre des forces. Au bout de deux heures d'entraînement, c'est vers la table de massage que je l'invite à se diriger. Il s'y assoit avec un visible soulagement.

— Déshabille-toi, je réclame sur un ton professionnel.

— Tu as décidé d'inverser les rôles aujourd'hui?

— Il était convenu que c'était chacun notre tour.

— C'est exact, admet-il en retirant son tee-shirt.

— Entièrement, je précise en avisant son pantalon qu'il fait mine de conserver.

— Est-ce absolument nécessaire?

Sa façon de répéter toutes les objections que j'ai pu lui faire auparavant est plutôt drôle, mais je me garde bien de lui accorder ce point. Ce serait trop facile.

— Je suis navrée pour ta pudeur, mais je crains que oui.

— Je n’y vois aucun inconvénient, affirme-t-il légèrement.

— As-tu besoin que je t’aide?

Provocateur à souhait, il parvient sans mal à glisser son pantalon et son boxer en même temps sous ses fesses avant de me les tendre.

— Es-tu contente ainsi?

— Allonge-toi sur le ventre, je continue en m’efforçant d’ignorer le superbe spectacle que m’offre son anatomie.

Il obéit et pose la tête sur ses bras croisés. Je pédale de nouveau pour monter la table à ma hauteur, puis je commence ma petite tournée d’inspection le long de sa colonne vertébrale. Ma palpation ne révèle aucun déplacement, pas même une contracture. Je descends lentement, jusque dans le creux de ses reins. La courbe de son fessier est d’une sensualité qui me donne des palpitations.

— Tu n’as rien contre un massage?

— Comment pourrais-je refuser? me rétorque-t-il sans bouger.

Je déverse une bonne dose d’huile de massage dans ma main pour la chauffer avant de poser de nouveau mes paumes au niveau de ses épaules. Sa carrure est parfaite, ses muscles réagissent sous le contact ferme de mes mains. On dirait qu’il ressent la même chose que moi, le même plaisir. Sa peau dorée par le soleil est un régal à caresser. Derrière la porte, Françoise nous signale son départ. J’ai noté le frémissement de Stéphane quand la voix de la femme de ménage s’est fait entendre tout près.

— Tu ne cours aucun risque d’être surpris dans le plus simple appareil, je le taquine en pétrissant ses dorsaux.

— J’avoue que je me sens plus tranquille ainsi.

Il se détend, en effet. Sa respiration devient plus profonde, ses muscles se relâchent. Je prends tout mon temps, profitant de cette intimité qui m’offre une occasion splendide de mener à bien mes petites expériences. Je délaisse son dos pour m’attaquer à ses jambes. Le premier constat que j’avais fait en arrivant chez lui se confirme: sa masse musculaire n’a pas fondu autant que je le redoutais. En presque dix mois de quasi-immobilisation, c’est tout aussi bizarre qu’inespéré. Ses cuisses ont conservé un galbe très intéressant, de même que ses mollets. Stéphane reste silencieux pendant que je masse sous ses fesses. Il a fermé les yeux, pour un peu on pourrait penser qu’il dort, mais je sais qu’il n’en est rien. Son souffle s’est accéléré depuis que je me consacre à cette partie de son corps. Il me laisse le manipuler sans opposer de résistance. Je ne décèle aucun blocage quand je soulève son pied pour l’amener lentement vers l’arrière de sa cuisse. La mécanique fonctionne sans accroc, ses fessiers se contractent sans paraître le faire souffrir. Le nerf sciatique n’est plus aussi chatouilleux. Je recommence l’exercice avec l’autre jambe sans rencontrer plus de difficultés.

— Peux-tu te retourner?

Ma question rompt le silence qui s’était installé. Stéphane soupire.

— Je regrette que ce soit déjà terminé, c’était très agréable.

— Je n’ai pas dit que j’en avais terminé avec toi.

Mon ton relativement neutre lui fait ouvrir les yeux et relever la tête. Je contiens au mieux mon impatience de le voir obéir à ma demande et je me contente d’un haussement de sourcil digne d’une sévère institutrice qui attendrait la réponse d’un élève. Rassuré, il consent à basculer sur le côté, puis à s’allonger sur le dos. Je me hâte d’aller remonter un peu le dossier de la table afin de lui offrir plus de confort.

— Tu es bien comme ça?

— Oui, très bien.

Il me regarde enduire de nouveau mes mains d’huile, gagner le bout de la table et me saisir de son pied droit. J’ai beau m’absorber dans mes fonctions, je ne peux tout à fait éviter de remarquer qu’il ne bande pas. Son sexe repose sagement sur le côté. Je n’en conçois aucune déception. Je connais les vertus délassantes de certains massages qui ont tendance à endormir plus qu’à éveiller le corps. Puisque Stéphane a goûté à cette version, peut-être est-il temps qu’il bénéficie de l’autre. Je fais jouer les articulations de la cheville en tournant son pied, puis je le contrains à plier son genou. J’en fais autant pour la jambe gauche avant de le rallonger confortablement. Je recommence ensuite à le masser en remontant sur ses cuisses. Je remarque, en évitant de sourire, que ses mains jusque-là tranquillement posées sur la table en ont saisi le bord où elles se cramponnent au fur et à mesure que je progresse. Mes paumes glissent sur sa peau, mes doigts pressent sur ses muscles. S’il se force à rester parfaitement placide et immobile, je perçois chacun de ses frémissements. Plus j’approche de son sexe, plus il réagit.

— Je ne me souviens pas d’un tel traitement à l’hôpital, m’objecte-t-il quand j’écarte sa cuisse droite pour en pétrir plus aisément l’intérieur.

— Tu n’es plus à l’hôpital, Stéphane, et c’est bien là que réside toute la différence.

Je saisis l’éclat de panique dans ses yeux fixés sur moi. Ma main vient d’effleurer ses testicules. Aussitôt, je m’écarte pour faire le tour de la table afin de procéder pareillement sur l’autre côté. Stéphane ne se détend pas pour autant, même s’il ne proteste plus. Son regard inquiet ne me quitte pas tandis que je me concentre sur mes gestes. Chaque centimètre qui m’amène plus près de mon objectif fait palpiter mon propre ventre. Je dois brider mon impatience pour ne pas commettre d’erreur et braquer mon beau patient. Il est à l’affût, attentif au moindre de mes mouvements comme s’il lisait en moi les intentions que je m’évertue à lui cacher. Je devine que j’atteins la limite. Son sexe vient de connaître un sursaut au moment où mes doigts se sont immiscés dans le pli de l’aine. Je l’entends retenir son souffle. Je me penche légèrement au-dessus de lui, et sans hésiter, mes mains encadrent ses testicules. Il se raidit en lâchant un grognement, mais dans son état, il ne peut ni m’échapper ni résister.

— Fred, s’il te plaît! se défend-il d’une voix rauque.

— Je regrette, Steph, mais tu n’es pas autorisé à contester mes méthodes thérapeutiques.

Je fais courir mes doigts sur ses bourses qui se durcissent. Cette fois, Mr Vallate aura bien du mal à

nier la belle érection dont il est victime.

— Je t'en prie, insiste-t-il, à la limite de l'affolement.

D'une main douce, mais ferme, je caresse son pénis avant de m'en saisir. Pour quelqu'un qui prétend ne plus ressentir grand-chose, il se montre très sensible à cette offensive. Alors que je m'attendais à ce qu'il me repousse encore une fois, il n'en fait rien. Sa résistance faiblit à mesure que son sexe durcit entre mes doigts. Ses traits sont bouleversés comme s'il était tirailé entre le plaisir et la peur. Sa poitrine se creuse sous l'effet de l'émotion.

— Si tu me faisais confiance? je murmure en allant flirter avec ses lèvres serrées.

Mon baiser abat les ultimes barrières. Il renverse la tête contre le dossier en soupirant tandis que j'imprime un léger va-et-vient sur sa verge gonflée. Il a l'air si fébrile que je redoute de lui faire mal. Seule ma conviction me permet d'assumer mon geste. Je le masturbe très doucement, sans forcer ni serrer trop fort. L'huile de massage rend ma caresse plus facile et plus savoureuse. Petit à petit, son beau visage perd le masque de souffrance qu'il portait, et sa bouche si tentante laisse échapper des gémissements qui ne sont en aucun cas des plaintes.

Sa longue abstinence ne le met pas en situation de tenir. Sans accélérer, je le conduis rapidement à un stade qu'il n'espérait apparemment plus atteindre. Les yeux fermés, il halète nerveusement alors que son sexe est parcouru de petites contractions. Je ralentis. Stéphane ne peut retenir un cri sauvage sous la fulgurance de l'orgasme qui le terrasse. Je perçois dans ma main le brutal jaillissement du sperme. Un trait blanc gicle jusque sur sa poitrine qui se soulève à un rythme presque effrayant. Un autre macule son ventre. Mon cher patient est aussi prodigue que le ciel provençal. La source finit cependant par se tarir. Stéphane est à bout de force, sonné sur la table où il gît amorphe. Je le libère de mon emprise pour approcher de ses lèvres.

— J'avais raison, je chuchote en le bécotant.

Il déglutit, cherche son souffle en se passant une main sur la figure, puis il ouvre sur moi des yeux magnifiques. Le bleu de ses iris hésite entre le ciel et la mer, car ils sont à la fois radieux et emplis de larmes. Je pose mes doigts sur sa bouche.

— Ne dis rien... pas maintenant.

Stéphane ne dit rien. Sa main glisse sur ma nuque et m'attire à lui. Le baiser incendiaire qu'il me donne alors vaut bien tous les discours.

\*\*\*

Dans ma vie de kinésithérapeute, je n'avais encore jamais imaginé m'impliquer à ce point auprès d'un patient. Qui aurait pu prédire que j'irais jusqu'à prendre une douche en sa compagnie pour le laver? C'est pourtant bien ce que je suis en train de faire, et pour notre plus grand plaisir à tous les deux. Pour une fois, Stéphane n'a pas recours au tabouret. Il se tient debout, en équilibre stable sur ses béquilles tandis que je le frictionne vigoureusement.

— Tu n'imagines pas à quel point ça me manquait de prendre une douche ainsi, soupire-t-il en

savourant mes caresses appuyées sur ses épaules.

— Je peux le comprendre.

Je le contourne pour lui faire face, il réussit à m'éblouir de son sourire.

— Tu es vraiment la plus merveilleuse entêtée que je connaisse, me gronde-t-il avec une tendresse qui me touche.

Pour cacher mon émotion, je m'attaque au lavage délicat de son sexe. Alors qu'il a joui une demi-heure avant, il semble faire état de nouvelles prétentions.

— Aurais-tu encore quelque fringale? je le taquine en me rappelant ses paroles quelques jours auparavant.

— Je crains d'être insatiable désormais, roucoule-t-il en me repoussant contre le mur de la douche.

De peur qu'il ne glisse sur le sol mouillé, je l'enferme dans mes bras. Son corps contre le mien ne fait qu'attiser l'incendie qui me ravage depuis longtemps. Sa bouche séductrice butine la mienne à me rendre folle.

— Ne risques-tu pas l'indigestion? je réussis à caser entre deux baisers.

Sa langue me fait taire. Il me faut user de beaucoup de persuasion pour rompre cette étourdissante étreinte. En tâtonnant, je coupe l'arrivée d'eau, puis je me soustrais à ses lèvres gourmandes.

— Approche, je lui conseille en sortant à reculons de la douche.

Je m'empare rapidement d'un drap de bain et je commence à le sécher. Ce diable de garçon semble se complaire à être ainsi bichonné.

— Tous mes vêtements sont dans ma chambre, me prévient-il quand j'ai fini de l'éponger. Serait-ce abuser que de requérir encore ton assistance?

— Allons-y, j'accepte en enroulant la grande serviette autour de moi en guise de paréo improvisé.

Les pas de Stéphane sont un peu plus assurés, mais à peine plus rapides. En outre, il a abandonné l'une de ses béquilles au profit de mon épaule sur laquelle il a posé son bras. Je dois le soutenir en enlaçant sa taille et en marchant à son rythme. Stéphane veille ainsi à ce que je ne lui échappe pas. Je n'ai jamais été invitée à entrer dans la chambre d'un homme de la sorte, mais je dois reconnaître que la méthode est extrêmement efficace. Mon cher patient ne se contente pas d'aller s'asseoir sur son lit, mais il en profite pour m'y allonger de force. Ses manigances étaient si évidentes que j'en éclate de rire. Pas longtemps, cependant, car lui affiche une tout autre humeur. Une flamme danse ses beaux yeux. Ses mains capturent mes poignets, son corps se coule sur le mien et pèse de tout son poids. L'instant se passe de mots. Il lit dans mon regard que je n'attends que ça. J'aime sa manière de poser ses lèvres sur les miennes, de forcer ma bouche, d'allumer en moi un désir plus violent. Sans cesser de m'embrasser, il libère un de mes poignets pour traquer le nœud de ma serviette. Sa main fait naître sur ma peau des milliers de ces petites décharges électriques qui me donnent des frissons. Son souffle accélère, tout comme le tourment qu'il fait subir à ma langue. Ma propre respiration devient aussi anarchique que les battements de mon cœur. Dire que je lui suis acquise est un euphémisme. Je

réponds à sa fougue en ondulant contre lui, et en me pressant contre sa puissante érection.

Bon sang!

Je n'ai jamais désiré un homme comme je désire celui-là. Pourquoi faut-il que le sort s'acharne à rendre la chose plus compliquée? C'est du moins ce que je me dis lorsque Stéphane s'arrache à mes lèvres pour me dévisager d'un air étrangement sérieux. J'ai subitement peur qu'il renonce et me repousse comme il l'a déjà fait, mais mon esprit est si échauffé qu'aucun argument ne me vient en tête pour le persuader que tout est possible.

— Je t'en prie, j'implore tout bas tandis que son regard m'interroge.

Ces quelques mots produisent bien plus d'effet que je ne l'escomptais. Stéphane bascule sur le dos en me gardant prisonnière de ses bras. Je me retrouve sur lui, un peu étourdie. Je n'ai qu'à ouvrir les jambes pour m'installer à califourchon sur son corps étendu.

— En es-tu sûr? je demande par prudence.

— Oui, me répond-il d'une voix sourde.

Je me penche alors sur lui pour l'embrasser. Il arrête mon geste et me sourit.

— Dans le tiroir du chevet, me commande-t-il gentiment.

J'étends le bas jusqu'au meuble voisin du lit et j'ouvre le tiroir. À ma plus grande surprise, j'en sors une boîte de préservatifs toute neuve.

— J'ai dû faire à peu près la même tête que toi lorsque j'ai découvert le colis qu'Alexis m'a envoyé, m'explique-t-il immédiatement.

— Doit-on en déduire qu'il s'attendait à ce que ça arrive?

— Tu connais Alex aussi bien que moi.

— Une manière de t'influencer?

— De sa part, ce ne serait pas très étonnant.

— Devons-nous lui donner raison?

— Le contraire serait inamical, conclut-il en me caressant d'une façon très persuasive.

Alors, je détache un sachet du lot et j'en déchire l'emballage. Je me décale sur ses jambes afin d'accéder plus aisément à mon objectif. Le sexe de Stéphane est encore plus tentant que tout à l'heure. Il se tient docilement au garde à vous devant moi, attendant sagement que je le pare du préservatif imposé par Mr Duivel.

— Tu sais que je connais par cœur ton dossier médical et que ton état de santé ne m'inspirait aucune réserve, je lui dis en déroulant soigneusement la capote sur sa verge dressée.

— Je n'ai pas la chance de connaître le tien, me rétorque-t-il doucement.

— Je croyais que ce cher Alex t’avait fait parvenir toutes les informations nécessaires.

— Pas celle-là, et je le regrette.

Ces paroles produisent sur moi un curieux effet, mais je ne suis pas disposée à y réfléchir. Je reprends ma position au-dessus de lui. Je descends, je me remplis de lui, centimètre par centimètre. Dans ses yeux, je devine qu’il partage les mêmes sensations, qu’il en savoure chaque détail. Soudés l’un à l’autre, nous ne formons bientôt plus qu’un. C’est un sentiment étrange et bouleversant... inédit. Une pareille communion n’était pour moi qu’une illusion de doux rêveurs romantiques. Je me suis trompée, et lourdement. Elle existe et je suis en train de la vivre. Nos mains s’unissent, nos doigts s’entremêlent tandis que je vais et viens lentement sur lui. Mes hanches montent et descendent dans une danse lascive qui me fait terriblement mouiller. De son côté, Stéphane se livre entièrement à moi en me dévorant d’un regard où brille l’émerveillement. Il ne dit rien, cependant, c’est inutile. Pour la première fois, j’ai le sentiment de faire l’amour et non de baiser. Cela me met le cœur à l’envers. Alors je préfère qu’il se taise.

Ses mains finissent par se détacher des miennes pour se poser sur mes fesses. Elles accompagnent mes coups de reins en leur donnant une petite vigueur supplémentaire. Mr Vallate en veut davantage et me le réclame à sa façon. Nous échangeons un sourire complice, et j’accélère. Je m’empale sur sa verge tendue avec plus d’énergie et je le chevauche plus rapidement. Il fronce les sourcils, entrouvre les lèvres. Sait-il seulement à quel point il est sublime ainsi? Dans un élan irrésistible, je me penche pour l’embrasser. Ses bras se referment autour de moi. Mon déhanché se fait alors plus langoureux. Ma chatte frotte délicieusement contre son bas-ventre en même temps que je m’enfonce sur son membre bien raide. Mon clitoris s’enflamme. Quelques minutes de ce torride corps à corps suffisent à me conduire à la limite de l’orgasme. Stéphane perçoit sans mal mon excitation et m’arrache à sa bouche. Je retrouve juste assez d’air pour haleter sous l’effet des divines contractions qui m’assaillent.

— Viens, me murmure-t-il en me couvant d’un regard de lave.

Ce seul mot ouvre les vannes. Je me rue au-devant du plaisir sur son sexe chaud et gonflé. Stéphane guide de nouveau ma chevauchée en appuyant sur mes fesses. Je l’entends m’encourager de petits « oui » chuchotés d’une voix de plus en plus rauque, puis la pression de ses mains devient plus nerveuse. Malgré le vertige qui s’empare de moi, je veux le voir. Son beau visage est tendu, ses muscles se contractent et tout son corps se raidit. Un grondement sourd monte alors de sa poitrine. Je perçois les soubresauts de sa verge malmenée par les réactions brutales de mon vagin. Nous jouissons ensemble, dans un même cri de bonheur. Puis la vague de plaisir s’éteint progressivement, nous laissant tous deux aussi sonnés l’un que l’autre. Stéphane reprend ses esprits le premier et m’attire contre lui. Je me blottis entre ses bras solides, je me grise de son odeur. Je suis comblée, apaisée... heureuse.

\*\*\*



Le soleil provençal fait son grand retour, ce samedi. Il inonde l'atelier d'une lumière généreuse. La baie vitrée est ouverte et laisse s'engouffrer dans la pièce une brise tiède et odorante. Je suis docilement agenouillée sur le tapis, entièrement nue, et aussi bizarre que cela puisse paraître, avec les mains attachées dans le dos. De fait, je ne vois pas Stéphane qui dessine à sa table, derrière moi. D'être privée de ce beau spectacle me pousse à songer à ce qui s'est passé hier. Je l'entends encore me murmurer « merci » à l'oreille d'une voix émue, je le revois me proposant de dormir près de lui, le soir venu. Jamais un homme ne m'a fait une pareille proposition. J'ignore pourquoi, mais j'ai eu peur et j'ai refusé. Il n'en a pas pris ombrage. Il a dit qu'il comprenait et m'a gentiment souhaité une bonne nuit.

Je ne suis pas certaine d'avoir passé une bonne nuit. J'étais tellement chamboulée. Avec beaucoup de tact et de douceur, Stéphane m'a accueillie ce matin comme si tout était normal. Il n'a fait aucune allusion à nos tendres ébats, mais son sourire s'est fait plus malicieux lorsqu'il m'a demandé de lui remettre le reste des accessoires que contenait mon colis. J'ai obéi sans poser de questions. Depuis le début de cette histoire, je ne fais que me planter dans mes prévisions. Rien ne se déroule comme je l'avais imaginé. Je suppose que ça ferait bien rire Alexis d'apprendre ça. Qui sait ce que ce Machiavel junior a pu concevoir comme projet tordu? En tout cas, pour le repos de mon esprit, j'ai décidé de vivre au jour le jour, sans chercher à comprendre, et de profiter au maximum de cette expérience insolite.

— Tu tiens le coup? me surprend la voix de Stéphane dans mon dos.

— Oui, ça va.

— Je te trouve bien silencieuse.

— J’essaye d’imaginer ce que peut ressentir ton héroïne.

— Que ressens-tu, toi?

— Une indiscutable excitation.

— Cela se voit.

— À quoi?

— À ta façon de te tenir bien droite, de joindre tes mains et de creuser les reins.

— Ce sont des détails dont je n’ai même pas conscience.

— Mais que moi, j’observe avec beaucoup de plaisir.

— J’aimerais que tu me racontes comment Lucie en est arrivée là.

— Si tu veux, mais tu ne bouges pas.

— Pas d’un pouce, je me moque en lui rappelant au passage que mes mains liées derrière moi ne m’offrent guère de possibilité de remuer trop.

J’entends son petit ricanement, puis il s’éclaircit la voix pour commencer son récit.

— Comme je te l’ai dit, Xavier se contente d’une relation à distance avec Lucie. Mais leurs échanges deviennent de plus en plus fréquents et de plus en plus chauds. Lucie ne tarde pas à éprouver un lancinant désir pour cet homme qu’elle n’a vu qu’une seule fois, mais qui connaît désormais tout d’elle et qui la conduit à s’épanouir. De son côté, Xavier ne livre rien de lui, la poussant résolument dans ses retranchements. Cela commence à avoir des répercussions sur le quotidien de la jeune femme. Elle vit de plus en plus dans le virtuel en compagnie de Xavier et supporte de moins en moins bien la présence de son fiancé. La moindre remarque sur son mariage imminent ou sur l’évolution notable de son comportement de la part de ses proches la met en colère ou la blesse. Pour se calmer, elle s’épanche sur le blog qu’elle tient en secret et, bien sûr, auprès de Xavier lui-même qui affirme la comprendre et l’incite à assumer ce qu’elle est vraiment.

— Et?

— Lucie est si désemparée que lorsque Xavier lui propose un rendez-vous dans un bar pour en discuter, elle accepte sans réfléchir.

— N’est-elle même pas effrayée par ce qu’elle s’apprête à faire?

— Tellement effrayée qu’elle y renonce tout d’abord. Puis il se passe quelque chose qui va déclencher un sursaut chez elle.

— De quoi s’agit-il? je réclame, piquée par une vive curiosité.

— Le mariage approche à grands pas et la réception prend des allures fastueuses sous l’instigation de sa belle-mère qui veut célébrer en grande pompe l’union de son fils unique. Lucie va essayer une nouvelle fois sa robe après des retouches. De se voir en mariée devant le miroir lui fait soudainement peur. Elle a peur de se tromper de voie, de ne pas être à la hauteur de ce qu’on attend d’elle dans la famille de son futur époux, peur surtout de ne pas être elle-même et de devoir mentir à l’infini. Elle perçoit enfin ce mariage comme une prison dorée. Et les boules de geisha que Xavier lui a demandé de porter à l’occasion de cet essayage exacerbent ce sentiment. Dans le désespoir, elle appelle Xavier qui l’invite à le rejoindre, le soir même, au bar où ils se sont rencontrés.

— Je suppose qu’elle y court.

— Comme si elle avait des ailes, répond Stéphane dont je devine le sourire satisfait.

— Je crois que j’en aurais fait autant, je soupire, pensive.

— Le mariage t’effraie donc à ce point?

— Dans ce cas, ce n’est pas tant le mariage qui me rebuterait que l’attrait que je ressentirais pour cet homme.

— Je présume que tu ne trouves plus Lucie complètement idiote.

— Vu sous cet angle, non.

— Je savais que tu finirais par te ranger à mon opinion.

— À quoi cela va-t-il nous mener?

— À ton avis?

— À force de vivre dans la peau de Lucie, je crois pouvoir affirmer que nous courons à la catastrophe.

— Tout dépend de quel côté on se place.

— Explique-moi.

— Quand Lucie se retrouve face à Xavier, il lui paraît plus beau et mystérieux que dans son souvenir. Il la regarde venir à lui, puis sans rien dire, il l’embrasse comme la première fois. Peux-tu imaginer les effets de ce baiser sur notre Lucie?

— Sans aucune difficulté. Si j’avais une petite culotte, je peux te garantir qu’elle serait mouillée.

Le rire de Stéphane est une douce mélodie à mes oreilles. Je ne connais personne qui soit à ce point aussi prompt à s’amuser de tout. J’ai même du mal à réaliser comment il parvient à se montrer si glacial parfois. Je me souviens des propos de Nicolas à son sujet. Il avait raison. Sous le masque dur de l’homme blessé se cache le garçon le plus attendrissant du monde.

— Tu comprendras donc aisément que notre héroïne, tout émue, succombe, ce soir-là, au charme de

son envoûtant Xavier, poursuit-il tranquillement.

— Très aisément, mais où ça?

— À l'endroit même où ils se trouvent. *L'Écarlate* n'est-il pas pourvu de chambres?

— Si, je réponds, la gorge nouée.

L'évocation de *L'Écarlate* me rappelle trop brusquement les habitudes que j'y ai prises. J'aurais aimé qu'il oublie ce détail, mais ce n'est visiblement pas le cas.

— C'est donc là-bas, à l'abri des regards que Xavier éveille son corps et la soumet au plus extraordinaire orgasme de sa vie, continue-t-il sans s'apercevoir de mon trouble.

— Alléluia! je lance en me ressaisissant.

— Ne sois pas moqueuse.

— Je ne me le permettrais pas. Pauvre Lucie! Dans quelle galère, elle vient de se mettre.

— Tu as raison, car, dès le lendemain, elle prend gravement conscience de ce qu'elle a fait. Le moment le plus pénible, c'est quand son fiancé la sollicite pour faire l'amour. Ne pouvant légitimement le lui refuser, elle écarte les jambes et attend que ça se passe. Mais au fond d'elle, elle se fait l'effet d'être une salope. Ses scrupules l'emportent et elle se met à pleurer alors que lui serait plutôt sur le point de jouir.

— Tu es un vrai sadique avec tes héros, je ricane à mon tour.

— C'est un passage qui m'a bien amusé, je le confesse.

— Je présume qu'après ça, elle va devoir s'expliquer. Qu'as-tu inventé pour rendre l'affaire très pénible?

— Devant le désarroi de sa fiancée, le futur époux s'inquiète et l'interroge. Alors, Lucie raconte tout, dans les moindres détails.

— Jusqu'à lui dire qu'il baise comme un pied?

— Jusque-là, oui. Comment pourrait-elle justifier sa conduite?

— Exact! C'est toujours mieux de faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre.

— C'est ton mode de fonctionnement?

— Dans les cas d'extrême urgence, peut-être serais-je tentée. Pas toi?

Un long silence me répond. Intriguée, je me retourne de mon mieux, compte tenu des liens qui entravent mes mouvements. Stéphane m'accorde son regard, puis il sourit. Je devine toutefois qu'il a eu le temps de chasser une tout autre pensée de son esprit.

— Reprends la pose, veux-tu? m'ordonne-t-il, faussement râleur.

Je me remets en place, bien droite, mais l'impatience me donne des fourmillements dans les pieds.

— Comment prend-il la chose, le pauvre chéri? j'interroge à défaut d'avoir obtenu l'information que je souhaitais.

— Le mariage est annulé et la raison en est rendue publique. Les parents et amis de Lucie ne comprennent pas et ne lui pardonnent pas son attitude. Elle se retrouve seule, désavouée, bannie du clan.

— Forcément. Et Xavier?

— Il devient dès lors le centre du nouvel univers de la jeune et jolie Lucie. Il envahit tout l'espace qu'il a contribué à vider autour d'elle. Livrée à elle-même et sans autre appui moral, elle s'en remet à lui et n'a, à partir de là, plus aucune objection à lui opposer quand il souhaite lui imposer des expériences.

— Quelles expériences?

— De celles qui feront progressivement d'elle une soumise parfaite.

La voix grave de Stéphane me rentre dans le crâne et ses paroles me collent un frisson.

— Comme être agenouillée sur le sol et avoir les mains attachées dans le dos? je demande, subitement alertée par son changement de ton.

— Pour commencer, oui, confirme-t-il trop calmement pour être honnête.

— Et plus précisément?

— Toute histoire de domination passe forcément par des épisodes de plaisir, mais aussi de souffrance. Lucie va faire l'apprentissage douloureux de l'obéissance à celui qui se fait désormais appeler « Maître ».

— De quel genre d'apprentissage veux-tu parler?

— N'as-tu donc jamais reçu de fessée?

— Moi? Tu plaisantes ou quoi? Il n'est pas né celui qui me donnera une fessée, je lui rétorque crânement.

Je l'entends alors quitter la chaise haute sur laquelle il était installé et s'asseoir dans son fauteuil. En deux tours de roue, il se pointe devant moi, le sourire aux lèvres.

— Non seulement il est né, mais je crois qu'il se trouve en face de toi, me dit-il, content de lire la stupeur dans le regard que je lui adresse.

— Tu n'as pas le droit, je proteste en doutant encore de ses véritables intentions.

— Désolé, Fred, mais tu as accepté de te plier à toutes mes exigences d'auteur.

— En quoi cela pourrait-il te servir?

— À savoir personnellement ce que ça fait. J'estime qu'on ne parle bien que de ce qu'on connaît bien. Pour toi, comme pour moi, c'est donc l'occasion idéale de parfaire nos connaissances. Une petite montée d'adrénaline ne doit pas te déplaire.

— Tu es sérieux?

— On ne peut plus sérieux.

— Stéphane, je...

Il se penche sur moi, et sa main se pose sur ma joue devenue brûlante.

— Si tu me faisais confiance? me chuchote-t-il en reprenant, encore une fois, mes propres paroles de la veille.

Cela suffit à me clouer le bec. Mon sang se met à filer à toute vitesse dans mes veines. Jamais je n'aurais cru que je pourrais avoir envie d'être fessée, et pourtant... aussi impensable que ce soit, c'est bien ce que j'éprouve à l'instant, et je sais pourquoi. Tout réside en un mot: lui. Lui qui me couve d'un regard si bleu, qui me soulève et m'attire sur ses genoux, lui qui m'oblige à lui donner mes lèvres et m'étourdit d'un baiser auquel je suis incapable de résister. Il devine ma reddition dans la manière dont je réponds à son étreinte. Alors, il m'écarte un peu et libère mes poignets entravés.



— Va sur le fauteuil, m’ordonne-t-il dans un souffle.

Un peu fébrile, je quitte ses genoux pour aller m’installer comme il me le demande, la croupe docilement tendue vers lui. La perspective de ce qui m’attend m’émoustille à un point incroyable. Stéphane approche et commence par caresser mes fesses. Il appuie légèrement sur mes reins pour m’obliger à me cambrer davantage et de me mettre à son niveau. J’ai le cœur qui bat comme un fou, les yeux fermés, la tête posée contre le dossier du siège, les doigts enfoncés dans le cuir du coussin. Je suis presque soulagée lorsque la première claque atteint ma fesse droite, juste au-dessus de la cuisse. Le bruit est impressionnant, mais je résiste plutôt bien à la douleur très supportable. Sans me laisser le temps de respirer, une deuxième frappe s’abat au même endroit. La brûlure plus vive provoque une chair de poule sur ma peau. La main de Stéphane se fait alors velours et apaise la cuisson. Pile au moment où je me détends, une troisième tape me surprend. Je pousse un soupir qui n’échappe pas à son ouïe fine.

— Un problème? me demande-t-il.

— Aucun, je réponds trop vite.

Il s’attendait à cette réponse. Ses doigts cinglent ma fesse gauche, puis retombent sur la droite, plusieurs fois de suite. Le bruit sec qui accompagne ces clagues retentit étrangement dans le silence à

peine troublé par le chant des cigales. Ça me cuit de plus en plus. Je me crispe désormais sous chaque nouveau coup. Stéphane marque une pause, et je reste là, les reins creusés, la croupe relevée. Je perçois chaque sensation avec une acuité exceptionnelle. La brise légère qui balaye ma peau me donne presque froid. Tout me paraît plus fort, même l'angoisse et l'impatience qu'il provoque en gardant le silence. J'ose tourner la tête et le chercher. Sa main me punit aussitôt. Le coup est si rapide et si brutal que j'en lâche un petit cri de douleur.

— Atteindrais-tu enfin le nirvana? se moque-t-il.

Je déglutis pour lui répondre que oui d'une voix étranglée.

— Tiens-toi tranquille, me conseille-t-il alors sans humour.

Une autre claque fulgurante marque mon postérieur. La plainte qui m'échappe encourage mon bourreau à continuer. Sa paume féroce meurtrit mes fesses avec une régularité sur laquelle se calque ma respiration. La douleur devient très forte, mes jambes se mettent à trembler et les muscles de mes cuisses durcissent au point de me faire mal également. Petit à petit, je bascule dans un état second qui me conduit à me trémousser sous ses coups. Il me faut une seconde entière avant de réaliser que sa main me dispense de nouveau des caresses.

D'un geste, il me repousse sur le côté, puis il se glisse à ma place dans le fond du fauteuil. Je suis priée de m'étendre sur ses jambes, le cul à portée de sa main. Le contact trop doux de sa paume sur ma peau brûlante est presque insupportable. Je peux en suivre le cheminement avec une infernale précision. Elle descend sur mes fesses, puis s'immisce entre mes cuisses. Ses doigts s'introduisent dans ma fente. Je retiens mon souffle.

— Voyez-vous cela, commente-t-il, narquois au possible.

— Tu trouves ça drôle, n'est-ce pas? je marmonne, boudeuse tandis qu'il visite mon vagin trempé.

— Pas drôle, mais très intéressant. Aurais-tu des tendances masochistes, ma belle?

Son doigt s'enfonce un peu plus loin, me faisant hoqueter sous son offensive audacieuse.

— Espèce de crétin, je lâche entre mes dents.

— J'aime tes mots doux, Fred, ironise-t-il en insistant sur la zone la plus sensible de mon intimité.

Je sens une vive chaleur envahir mon corps. J'ondule malgré moi sous sa main. Mon esprit tout entier se braque soudain vers un seul objectif: jouir. Hélas, Stéphane se plaît à être cruel cet après-midi. Il retire ses doigts, effleure à nouveau mon fessier avant de repartir à l'assaut de mon clitoris jusque-là épargné. J'expire un « oui » en m'ouvrant à sa caresse terriblement efficace. Mon tortionnaire ne précipite pas l'issue de cette autre épreuve qu'il m'inflige, au contraire. Allongée au travers de ses jambes, et inconfortablement appuyée sur l'accoudoir du fauteuil, je devrais m'en plaindre, mais je m'en fous. J'ondule au rythme qu'il m'impose. La douceur de la brise sur mon postérieur brûlant ajoutée à celle de ses doigts est un pur bonheur. Je regrette presque de sentir approcher l'inévitable issue. Mon bas-ventre se met à palpiter, je suis en état de liquéfaction. Je sursaute sans le vouloir sous l'effet des élancements qui parcourent mon sexe. Stéphane joue un peu plus fort de son extraordinaire doigté et m'achève en une fois. Je succombe en criant tandis que sa main reçoit mon abondante

jouissance. Il ne la retire pas pour autant. Il prend, au contraire, un malin plaisir à me badigeonner les cuisses et le derrière, comme s'il s'agissait d'un baume apaisant après la petite séance de fessée qu'il m'a infligée et dont il s'est régalé.

— Est-ce que tu es toujours aussi catégorique? finit-il par me demander lorsque j'ai retrouvé assez de souffle pour lui répondre.

Je me redresse et je quitte ses genoux pour m'asseoir à ses pieds. J'ai encore la tête qui tourne un peu et le contact dur du tapis n'est pas très agréable. Ceci dit, ça n'enlève rien aux conclusions de l'expérience.

— Je retire ce que j'ai dit et tu peux te considérer comme celui qui m'a donné ma première fessée, j'admets, bonne joueuse.

— Et pas la dernière, si j'en crois la façon dont tu as apprécié la chose.

— Tu aurais pu frapper un peu moins fort, je grommelle en lui adressant un regard de reproche.

— Cela n'aurait eu aucun intérêt. Et puis, ça te faisait mouiller deux fois plus.

— C'est malin, ça, je proteste sans pouvoir m'empêcher de sourire. Et toi? Quel effet ça te faisait?

— À ton avis?

J'aime la petite étincelle qui s'allume dans ses beaux yeux. Je m'agenouille tout contre ses jambes, et je pose ma main sur entrejambe. Il fronce les sourcils tellement il bande douloureusement. Il ne se défend pas lorsque je déboutonne son pantalon. Il consent même à se soulever légèrement pour me permettre de le lui enlever. Puis il écarte les jambes pour mieux m'accueillir. Sa verge se dresse magnifiquement devant mon nez. Ce n'est pourtant pas à elle que vont mes premiers baisers, mais à ses testicules terriblement tentants. Un râle rauque jaillit de sa gorge au moment où je gobe l'une de ses bourses pour la retenir prisonnière dans ma bouche. On a les vengeances qu'on peut et celle-là me satisfait bien. Stéphane se renverse dans le fond du fauteuil, incapable de résister à mon attaque-surprise. Je le relâche doucement, il soupire de soulagement. Ma langue remonte alors, légère et chaude, le long de son membre gonflé par le désir. Il ouvre les yeux et me contemple avec tellement d'intensité que je n'éprouve plus qu'une seule envie, celle de lui rendre au centuple ce qu'il a perdu depuis presque un an. Son regard fabuleux ne me quitte pas tandis que j'engloutis lentement sa queue raide. Un lien de tendre complicité semble nous relier pendant que je le suce avec délicatesse. Je voudrais le conduire ainsi jusqu'au bout, mais il ne l'entend pas de cette oreille. Il se penche subitement vers moi et m'attire de nouveau à califourchon sur lui. Sa main se fait velours sur mon visage où il lit sans mal l'incompréhension.

— J'ai envie de toi, murmure-t-il comme une excuse.

Ce sont les mots les plus beaux et les plus bouleversants qu'on m'ait dits. Je fonds sur sa bouche. Ses bras se referment autour de moi. Nos corps se répondent déjà, mais encore une fois, Stéphane me coupe dans mon élan passionné.

— Aurais-tu oublié les prescriptions d'Alex? me chuchote-t-il en me bécotant pour me rassurer.

Ce rappel à l'ordre allume un petit signal dans mon esprit, mais ne refroidit en rien mes ardeurs.

— J'y vais! je lance en me soustrayant à ses bras pour bondir vers la chambre.

Je reviens très vite auprès de lui, munie d'un préservatif qu'il s'amuse à me voir lui enfiler. Je ne lui laisse pas le temps de souffler, je remonte sur lui et je prends aussitôt possession de son sexe tendu entre mes cuisses. Bien calé dans le fauteuil, Stéphane en profite pour se rassasier de mes seins auxquels il fait subir un si délicieux tourment que j'en mouille de nouveau d'une indécente manière. Mes tétons deviennent affreusement sensibles à force d'être sucés, léchés et même mordillés. J'adore ça. Je suis cependant obligée de le priver de ce petit jeu pour le chevaucher comme le commande mon envie. Il assiste alors mon déhanché en m'aidant de ses mains sur mes fesses. Mon va-et-vient plus rapide lui arrache des soupirs qui se transforment progressivement en gémissements. La fougue que je mets à le baiser nous emporte tous les deux.

— Fred, attends! s'exclame-t-il sur un ton implorant.

Je cesse immédiatement ma cavalcade. Avant même que je pose la moindre question, il m'enlace plus étroitement de manière à me garder soudée à lui et nous fait glisser tous deux sur le tapis. Je me retrouve allongée sur le dos tandis que lui se tient à bout de bras, penché au-dessus de moi. Il est si beau ainsi que je n'ose rien dire de peur de rompre le charme. En appui sur ses genoux, il donne alors un coup de reins et s'enfonce plus loin en moi. Stéphane veut reprendre les rênes, c'est à la fois émouvant et superbe de volonté. Je noue mes jambes autour de ses hanches et j'accompagne simplement leur danse souple et lascive. Les muscles de ses bras et ses traits tendus témoignent de l'effort que cela lui coûte, mais je ne l'empêche pas. Petit à petit, il prend confiance et ondule plus fort entre mes cuisses. Ses mouvements se font plus amples et plus puissants. Son sexe va et vient plus rapidement dans mon ventre et me ramène bientôt au même niveau d'excitation.

— Je vais jouir, je préviens dans un souffle.

J'ai alors la sensation d'avoir appuyé sur un détonateur. Stéphane se rue en moi et me possède avec toute la rage dont il est capable. Mes reins sont parcourus d'une onde qui me tétanise. Je me cramponne à ses bras, je me cambre sous ses assauts brutaux. Jamais je n'ai eu autant de bonheur à jouir et j'en éprouve d'autant plus de plaisir que mes gémissements trouvent immédiatement un écho au-dessus de moi. Le visage de Stéphane se pare d'un masque dur. Il pousse un grondement fauve et s'immobilise au plus profond de mon ventre. Au travers de mon orgasme faiblissant, je perçois le sien. À bout de force, il s'abat sur moi. Plutôt que de me laisser aller à l'apaisement, je le caresse, je l'embrasse, je le cajole comme on le ferait pour un enfant qui aurait besoin d'être rassuré. Sa respiration se calme, son cœur que je sens battre contre ma poitrine ralentit.

— Officiellement, c'est moi qui t'ai baisée, fait alors sa belle voix grave dans mon cou.

— Tu veux qu'on note ça sur le calendrier et qu'on en avertisse Alex?

Un petit rire accueille ma proposition.

— J'avais l'intention de lui renvoyer la boîte de préservatifs vide, qu'en penses-tu?

— Qu'il te reste pas mal d'efforts à fournir, dans ce cas. C'est une boîte de vingt.

Il se redresse au-dessus de moi et sa main effleure ma joue.

— Je compte sur toi pour m’y aider, me dit-il très gentiment.

— Il semblerait que je suis là pour ça.

— Oserais-tu prétendre que ça n’est que professionnel?

— J’ai très envie de cette Aston Martin. Au moins autant que toi, tu aspirés à faire ta bande dessinée.

Son regard se voile et son sourire s’efface.

— Qu’est-ce qu’il y a? je m’inquiète.

— Rien. Tu as raison, soupire-t-il en retrouvant des accents d’une gaîté feinte. C’est ce qui était convenu.

Je regrette d’avoir lancé la discussion sur ce terrain. J’ai visiblement commis une maladresse que je dois rattraper.

— Que dirais-tu d’une bonne douche? je suggère innocemment.

— Je te préviens que je ne dispose plus de la moindre réserve d’énergie pour le reste de la journée, plaisante-t-il à nouveau.

— La journée est presque terminée et nous n’avons pas d’entraînement prévu pour demain. Tu pourras te reposer.

— Qui te dit que j’ai envie de me reposer demain?

— Qu’as-tu en tête?

Pour toute réponse, Stéphane se penche sur moi. Son baiser ne laisse aucun doute sur ses intentions.

\*\*\*

Plus enclins à profiter du soleil qu’à rester enfermés, Stéphane et moi avons pris place sur les transats, au bord du bassin. Ni mon maillot de bain ni le sien n’ont résisté à notre petite baignade. Mr Vallate envisage désormais chaque événement comme un moyen de parvenir à une partie de jambes en l’air. C’est ainsi qu’un simple plongeon dans l’eau chaude de la piscine a conduit à ce que nous nous fassions jouir, l’un et l’autre, alternativement, par des moyens manuels. Prise au dépourvu par son attaque frontale, je n’ai pas eu très envie de courir jusqu’à la maison pour en rapporter la précieuse capote. Cela n’a pas découragé mon patient affamé et désireux lui-même de recevoir mes soins particuliers.

Il n’a pas travaillé de la journée, il n’a pas dessiné non plus. Il m’a consacré tout son temps. Nous nous sommes donc promenés sur un marché local dans la matinée, nous avons déjeuné sur la terrasse d’un plat que j’ai ramené déjà tout préparé de notre balade. Ce repas s’est prolongé au gré d’une conversation qui ne m’a pas apporté toutes les explications que je souhaitais. Aussi, en cette fin

d'après-midi dominical, j'ai bien l'intention de profiter de ce qu'il est tout détendu, allongé contre moi, pour pousser mes investigations.

— Depuis quand projetais-tu de me flanquer une fessée? j'interroge tandis qu'il fait vagabonder ses doigts sur ma peau nue.

— Depuis la seconde où je t'ai vue.

Malgré son petit sourire moqueur, je devine qu'il dit vrai.

— Charmant! C'est donc ce que je t'ai immédiatement inspiré?

— Il me semble que tu étais toi-même plus désireuse de me gifler que de me sucer.

— Ce n'est pas faux, je concède, amusée. Mais reconnais qu'une fellation est une pratique un tantinet plus usuelle qu'une fessée.

— Ça dépend, me rétorque-t-il *a minima*.

— Ça dépend de quoi?

— Des couples. Il y en a certains qui ne connaissent le plaisir qu'au travers de pratiques très basiques et d'autres qui s'épanouissent d'une manière plus sophistiquée.

— Tu te considères comme appartenant à cette seconde catégorie?

— Oui, tout comme toi, si je ne m'abuse.

— Sais-tu d'où t'est venue cette envie brutale? je questionne sans détour en me blottissant un peu plus contre lui.

Ses doigts remontent sur mon sein en contourne le téton saillant.

— J'en ai une idée, oui, avoue-t-il d'une voix basse.

— Suis-je autorisée à l'entendre?

Ses beaux yeux bleus plongent dans les miens. Stéphane apprécie ma façon de le cuisiner en faisant mine de le supplier et ça se voit. Un vague sourire étire ses lèvres.

— Je me trouvais un jour en compagnie d'Alexis dans son bureau quand Mickaëlla est entrée, commence-t-il. Je n'avais jamais vraiment remarqué à quel point elle était capable de subjuguier son mari. Je ne sais pas ce qui s'était passé ce jour-là, mais il régnait entre eux une atmosphère particulièrement troublante. Je n'ai pas pu m'empêcher d'évoquer cela avec Alex, un peu plus tard, lorsque nous nous sommes retrouvés tous les deux.

— Que t'a-t-il répondu? je demande, appâtée par ce récit.

— Rien. Il m'a seulement invité à le suivre au sous-sol de sa maison.

— Et qu'y a-t-il dans le sous-sol des Duivel?

— Une pièce dont seul Alex possède la clé. Pour moi, il a ouvert la porte, et j’ai compris.

— Compris quoi?

— Ce qui justifie qu’Alexis soit complètement dingue de sa femme.

— C’est-à-dire?

Les doigts de Stéphane dessinent le contour de ma mâchoire, remontent vers ma bouche. Son regard se fait plus intense.

— Je gage que tu n’auras aucun mal à deviner toute seule.

En un éclair, les soupçons que je nourrissais à l’égard du vice-président de la Société deviennent des certitudes. Je n’ai pas besoin, en effet, qu’on me donne des détails. Tout est tellement évident. Au fond, je n’en suis pas étonnée. Je dirais même qu’Alexis m’aurait déçue s’il n’avait pas été le sadique pervers que je pressentais en lui. Au moins, je sais maintenant qu’il ne joue pas un rôle. Stéphane s’amuse de me voir sourire.

— Je vois que tu as compris, me dit-il en soulignant mes lèvres.

— Alex porte très bien son nom, je confirme à demi-mot. Et c’est lui qui t’a ouvert l’appétit sur ce genre de pratiques?

— J’avoue avoir été tout d’abord admiratif à son égard. Puis, avec le recul, j’en suis venu à l’envier d’avoir rencontré quelqu’un comme Micky.

Son visage a perdu toute trace d’humour. Je m’efforce donc de choisir mes mots.

— Est-ce que c’est ce que tu recherchais ensuite dans tes relations avec les femmes?

— Mes relations, comme tu dis, n’ont jamais été en conformité avec mes envies réelles.

— Pourquoi?

— Parce que je n’ai pas eu la chance de rencontrer la personne qui convenait. Je ne l’ai pas cherchée, non plus. Je n’en ressentais pas un besoin si pressant.

— Qu’est-ce qui a changé?

— Tout. Mon accident a radicalement changé le cours de ma vie. J’ai réalisé que je vivais dans le déni de tout un tas de choses. Alexis a été mon confident, il ne m’a pas démenti, au contraire. Il m’a ouvert les yeux sur ce qui n’allait pas. Je ne m’attendais toutefois pas à ce qu’il me fasse un tel cadeau.

Il me regarde d’une façon extrêmement troublante. Mon cœur se met à cogner contre mes côtes. J’ai chaud.

— Moi? je bredouille, stupéfaite.

— Oui, toi, souffle-t-il en se penchant sur moi.

Je ne sais définitivement pas résister à ses baisers. Celui qu’il me donne me conduirait même à faire

le trajet express jusqu'à sa chambre pour en ramener le préservatif dont il ne semble pas vouloir se passer. Qu'à cela ne tienne! J'apprécierais moi aussi de renvoyer la boîte vide à ce cher Alexis.

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10 décembre 2014 à 14:54

La venue de Jérémy, le livreur, donne le signal d'un véritable défilé, le lundi. À peine ai-je terminé de ranger les courses qu'une camionnette s'arrête devant la maison. Deux hommes déchargent du matériel.

— Ce sont les jardiniers, m'explique Stéphane en me rejoignant près de la baie vitrée.

— Ils en ont pour longtemps? je m'inquiète en songeant à notre séance d'entraînement dans la piscine.

— En général, ils mettent quatre heures pour faire l'essentiel.

Ma moue boudeuse l'amuse.

— Il suffira d'attendre qu'ils soient partis, dit-il en devinant l'objet de mes pensées.

Le bruit de la tondeuse qui démarre couvre mon soupir. Stéphane retourne à son travail dans le salon, et moi, en excursion dans les placards pour préparer le déjeuner. La ponctualité de Françoise a un côté presque exaspérant. À 13 h 30 très exactement, elle entre en chantonnant. Stéphane m'observe d'un regard en coin moqueur. J'ai pris goût à vivre tranquillement dans le confort douillet de cette maison, je n'apprécie pas d'être bousculée.

— Viens, me conseille-t-il en prenant la direction de son atelier.

Je le suis volontiers pendant que Françoise met déjà la cuisine sens dessus dessous. Stéphane sort de son fauteuil pour s'installer sur la chaise devant sa table à dessin.

— Puisque nous ne pouvons profiter de la piscine avant quelques instants, j'abuse de ta disponibilité, m'explique-t-il quand je réclame de savoir ce que nous faisons là. Je veux te montrer ça.

Sur la dernière planche qu'il a réalisée, je lis, en images, l'histoire de Lucie telle qu'il me l'a décrite. De me voir agenouillée, les mains liées, terriblement sexy, me provoque quelques sensations palpitantes dans le bas-ventre. Stéphane enlace ma taille et me prend tout contre lui.

— Tu es magnifique ainsi, n'est-ce pas?

— Lucie est magnifique, je corrige. Ton crayon est magique.

— Te sens-tu prête à entrer encore dans la peau du personnage?

Son souffle chatouille ma nuque et me donne quelques frissons agréables.

— Si tu me disais ce qui m'attend?

Mon accord à demi-mot lui plaît. Il m'en récompense d'un baiser dans le cou avant de me livrer la suite de son scénario.

— Soumise aux ordres de son maître, Lucie découvre le sexe sous toutes ses formes, dans le plaisir, mais aussi dans la souffrance.

— Quel genre de souffrance? Encore des fessées?

— Xavier est plutôt adepte de la pression psychologique. Imagine un chat jouant avec une souris.

— C'est plus cruel. Elle accepte tout?

— Elle n'a personne d'autre que lui à qui se confier. Emportée par le tourbillon émotionnel et puissamment érotique dans lequel il l'a précipitée, elle perd peu à peu son identité pour ne devenir qu'un objet sexuel dont il use selon son bon vouloir.

— Devrai-je devenir ton objet sexuel?

— Tu l'es déjà, me susurre-t-il à l'oreille, faisant naître un frisson sur ma peau.

— Et quel sort me réserves-tu dans ces cases vides? je demande en pointant mon index sur une planche encore vierge.

— Serais-tu impatiente?

— C'est pour me préparer psychologiquement à incarner ton héroïne. Lorsque je ne suis pas nue ni agenouillée sur le sol, j'ai parfois un peu de mal à la comprendre.

Mes accents ironiques ne lui échappent pas. Je sens son sourire sur ma joue où il promène sa bouche.

— Rassure-toi, tu seras nue et ramenée à ta place de petit animal docile.

— J'aime quand tu me parles comme ça, tu sais? je ronronne en m'offrant à ses baisers grisants.

— Espèce de nymphomane masochiste, me dit-il en titillant mes lèvres.

— Petit prétentieux sadique, je lui retourne avant de céder à l'intrusion de sa langue.

Il s'en faut de peu que le désir nous emporte. C'est le bruit que provoque Françoise derrière la porte qui nous oblige à nous ressaisir. Je lis cependant dans l'azur de son regard qu'il le regrette tout autant que moi. Il m'adresse un sourire d'excuse.

— Si Françoise n'est pas autorisée à faire le ménage ici, elle ne peut faire autrement que de passer par la véranda. Je crois qu'il vaudrait mieux mettre ces dessins à l'abri de sa curiosité, dit-il en rassemblant ses planches.

— Où ça?

— Dans l'armoire, là-bas, me répond-il en me désignant le meuble qui occupe une partie du mur dans le fond de l'atelier et en me confiant les feuillets empilés les uns au-dessus des autres.

J'ouvre l'armoire et je découvre qu'il y a rangé les accessoires que nous a envoyés Alexis. À côté de la cordelette dont il s'est servi l'autre jour pour m'attacher les mains se trouvent l'ensemble de lingerie et le *rosebud* soigneusement emballé dans sa pochette de velours. Je m'attarde devant cet objet et je sens le regard de Stéphane sur moi. Je tourne la tête; sa mine de matou sournois me renseigne aussitôt sur la suite des événements. Je me fais l'effet d'être une souris tout à coup.

— Si tu penses m’effrayer, tu te trompes, je le prévois à toutes fins utiles. Ce genre de gadget serait plutôt de nature à me plaire.

— Ça ne m’étonne pas de toi, me rétorque-t-il sur le même mode malicieux.

Je referme l’armoire juste au moment où Françoise toque à la porte. Autorisée à entrer, elle débarque, aspirateur dans une main et chiffon dans l’autre.

— Les jardiniers sont en train de remballer, nous avertit-elle, soulagée, elle aussi, que nous puissions déguerpir de la maison.

Dopée par la perspective des réjouissances à venir, je quitte l’atelier d’un pas dansant pour aller enfiler le maillot de bain diplomatique. C’est ainsi que je le nomme dans la mesure où il ne sert finalement qu’à traverser la maison sans provoquer l’indignation des foules... en tout cas, sans choquer Françoise.

Je rejoins Stéphane, quelques minutes plus tard, au bord de la piscine. Il ne m’a pas attendue pour commencer l’entraînement et me lorgne depuis le milieu du bassin où il se tient en appui sur les barres.

— Je trouve que tu t’en sors tout aussi bien sans moi, je le gronde en croisant les bras sous ma poitrine.

Son regard m’enveloppe, puis un sourire éblouissant étire ses lèvres.

— J’aime quand tu te fâches, me réplique-t-il en se rinçant l’œil sur mes seins que ma posture fait pigeonner.

— Tu es impossible.

Je descends à mon tour dans l’eau, et en moins de temps qu’il ne faut pour le dire, Stéphane a traversé la distance qui nous sépare. Il me capture dans ses bras, et se presse de tirer sur les cordons qui retiennent mon haut. Mes seins lourds tombent entre ses mains douces et chaudes.

— J’aime aussi quand tu me récompenses de mes efforts, murmure-t-il en me pelotant sans vergogne.

— J’ai comme l’impression que tu t’attribues seul ces récompenses, je lui fais remarquer tandis qu’il s’amuse à me pincer les tétons.

— Je suis à tes ordres, prêt à exécuter tout ce que tu me commanderas si je suis assuré d’en être félicité.

— Tu le seras, mais comme tu peux le constater, je n’ai pas de préservatif dans ma poche.

— Est-ce tellement utile?

— Tu semblais y tenir jusqu’à présent.

— Tu sais mieux que personne ce qu’il en est pour ma part, souffle-t-il en m’hypnotisant de ses prunelles plus ondoyantes que le bleu qui nous entoure.

— Alors il ne tient qu'à toi de me faire confiance, je le rassure à demi-mot.

— J'en ai très envie, Frédérique, me déclare-t-il avant de m'étourdir d'un autre baiser.

Cette fois, personne ne vient arrêter l'engrenage dans lequel nous avons mis les doigts. Sans cesser de m'embrasser, Stéphane me repousse au-delà des rampes métalliques à un endroit où le rebord du bassin lui est plus accessible. D'une main déterminée, il dénoue les cordons de mon slip de bain et me force à arrimer mes jambes autour de ses hanches. Je sens la dureté de son sexe contre moi. Cela m'ouvre de furieux appétits. Encouragé par ma fougue à répondre à son invitation, il s'adosse contre le mur et me plaque contre lui. Je ne sais pas trop comment il s'y prend, je ne suis plus en état de m'en soucier. Tout ce que je sais, c'est que son sexe nu se fraye un savoureux chemin dans mon ventre. C'est la première fois depuis ce foutu jour où j'ai gagné au poker qu'un homme me possède sans la moindre réserve. Il lit mon émotion dans mes yeux rivés aux siens quand il s'immobilise au fond de moi. Il ne dit rien. Il me garde comme ça, soudée à lui. Mon cœur part à la dérive, je dois réagir. Je m'accroche à ses épaules, et je cambre les reins, m'offrant ainsi plus facilement. Stéphane se retire un peu, déclenchant immédiatement une décharge dans mon vagin. Je veux qu'il me remplisse à nouveau et je ne manque pas de le lui dire. Alors il replonge dans mes entrailles en me serrant plus fort. Aussitôt, je suis prise d'un vertige qui me pousse à onduler sur sa queue magnifique plantée en moi. Appuyé contre le muret, il soutient mes fesses tandis que je le chevauche. L'eau ralentit à peine nos mouvements. Elle l'aide surtout à conserver une position plus assurée. Son regard et ses traits se font plus durs chaque fois que je m'enfonce sur sa verge gonflée. Je devine qu'il éprouve la même émotion que moi et que l'intensité du moment risque bien de précipiter l'issue de notre corps à corps. Sans prévenir, il fond sur ma bouche. Sa langue se montre alors tout aussi impétueuse que son sexe en moi. Sa vigueur me surprend et m'affole, car je ne suis pas loin de lâcher prise. Stéphane s'en doute. L'humidité dans laquelle il baigne ne doit rien à notre environnement. Il me retient en appuyant sur mes hanches. Ses lèvres s'arrachent aux miennes, sa respiration saccadée balaye mon visage brûlant.

— Attends, me supplie-t-il, essoufflé.

Il est sublime de beauté. Je suis fascinée. Doucement, il me repousse un peu plus loin dans le bassin. Je comprends ce qu'il veut lorsqu'il me fait me pencher sur le bord où lui-même trouve un appui plus ferme. Je ne peux m'empêcher de gémir quand son sexe rentre d'un coup jusqu'au fond de moi. Cette manifestation de plaisir n'est que la première d'une longue série, car mon cher patient met dans cette levrette plus d'énergie et de volonté encore que dans les entraînements. Son ventre bat contre ma croupe offerte, ses bras tendus autour de moi me gardent prisonnière et soumise à ses ruades féroces. Il me baise avec une telle fougue que je n'y tiens bientôt plus. Seule la crainte d'alerter Françoise retient mon cri lorsque mon ventre se tord sous l'effet d'un plaisir sans nom.

— Oui, grogne Stéphane en redoublant d'efforts. Encore!

Je suffoque tandis qu'il jette toutes ses forces dans ce combat contre lui-même, déchaînant en moi une véritable tempête. Ses coups de reins deviennent plus frénétiques et je l'entends haleter plus rapidement. Dans un petit rugissement, il se retire de mon vagin trempé pour jouir sur mes fesses. Son sperme atteint mon dos, j'en perçois l'impact humide. Sans prendre le temps de souffler, Stéphane s'abat sur moi en me serrant contre lui. Il m'entraîne dans l'eau délicieusement chaude de la piscine. Je me laisse faire, étourdie et comblée. Ses bras forts autour de moi sont le seul endroit où je puisse rêver d'être à cet instant.

\*\*\*

— Reste! S'il te plaît.

La voix grave de Stéphane a fait battre mon cœur. C'était la seconde fois qu'il me suppliait de ne pas désertier son lit, mais celle-ci était différente. Cet homme n'est plus seulement un amant d'un soir. Il a fait ma conquête, petit à petit, étape par étape jusqu'à dépasser les limites de ma raison. Je le regarde dormir paisiblement en songeant à la folle journée d'hier, à cette nuit où il m'a attirée dans ses draps pour m'y retenir prisonnière volontaire.

« Reste! S'il te plaît. »

Ces quelques mots résonnent encore dans ma tête. Stéphane remue un peu. Moi, ça doit faire des heures que je suis réveillée. J'ai un peu de mal à réaliser que j'ai dormi à ses côtés, blottie dans son étreinte. Je n'ai jamais partagé le lit d'un homme de cette façon. C'est troublant... presque angoissant.

Que se passera-t-il dans quelques semaines, lorsqu'il n'aura plus besoin de mes services?

— À quoi penses-tu? me surprend son timbre enroué de sommeil.

— À toi, évidemment.

Il esquisse un sourire. Il est magnifique. Son bras s'enroule autour de ma taille et me fait basculer sur lui.

— Tu bandes, je lui fais remarquer malicieusement.

— Ma vigueur matinale serait-elle de nature à te déplaire?

— C'est de l'entraînement à marche forcée que tu t'imposes, je le taquine en me pressant contre son érection sensible.

— Je ne m'impose rien, je me laisse guider par l'envie.

— N'aurais-tu pas envie d'un café avant?

Il secoue la tête d'un air désapprobateur et me renverse, sans crier gare, contre les oreillers. Le café attendra. Quant à mes doutes, ils s'envolent dès que Stéphane prend possession de moi.

\*\*\*



Je savais que la séance de pose de ce mardi s’annonçait spéciale. Ce que je lis dans le regard de Stéphane lorsque j’apparais dans la lingerie de cuir noir me prédit que je ne me trompe pas.

— Suis-je à ton goût? je tente de m’en assurer.

Ses yeux balayent mon corps, puis s’attardent sur mes seins que le soutien-gorge un peu trop petit comprime au point de les rendre outrageusement pigeonnants. Un éclat étrange s’allume dans ses prunelles quand elles remontent vers le collier clouté qui sangle mon cou. J’avoue avoir tiqué en le mettant. Je suppose que Stéphane, lui, a une idée précise sur le sujet, car sa voix est nette et déterminée.

— Tu es parfaite. Reste là où tu es, écarte juste un peu les jambes et baisse le nez vers le tapis.

— Comme si j’avais honte?

— Tu as compris.

— Ce n’est pas le cas, tu sais?

— Je le sais, répond-il en réprimant un sourire avant de se pencher sur sa feuille vierge.

— Pourquoi Lucie éprouve-t-elle de la honte alors qu'elle a accepté de se soumettre à Xavier?

— Souviens-toi qu'elle est perturbée par ce qui s'est passé et se laisse aveugler par ce qu'elle ressent pour cet homme qui exerce une emprise totale sur elle. Son comportement a changé. Elle n'est plus aussi efficace qu'elle le devrait au travail.

— Je vois, j'acquiesce sans quitter des yeux le motif géométrique du tapis sur lequel je suis campée, bien droite sur dix centimètres de talons.

— Après plusieurs retards dans l'exécution des missions dont elle a la charge et de nombreuses absences qu'elle ne justifie pas parce qu'elles sont dues aux injonctions de Xavier, elle est convoquée chez son patron. C'est ainsi qu'elle apprend que la promotion qu'elle brigait ne lui est pas accordée et que le poste qu'elle convoitait échoit à l'un de ses collègues.

Stéphane marque une pause pour se concentrer sur son croquis. Sans le voir, je l'entends crayonner rapidement. Je reconnais le frottement de son doigt sur le papier épais. J'attends donc sans bouger qu'il ait terminé pour réclamer la suite.

— Le soir même, Lucie, déçue et soucieuse, souhaite s'en ouvrir à son maître.

— Elle pense qu'il en tiendra compte?

— Elle y croyait très sincèrement jusqu'à ce qu'elle l'entende rire.

— Pourquoi rit-il?

— Parce qu'il considère qu'elle a déjà beaucoup de chance qu'il la laisse libre d'aller travailler alors qu'elle n'est qu'une petite chienne. Pour appuyer ses propos cruels, il la pare, ce soir-là, du collier que tu portes autour du cou.

Cette fois, je relève la tête. Nos yeux se croisent. J'ai la gorge un peu sèche.

— Ne réagit-elle pas autrement? je m'étonne.

— Prise au dépourvu par cette nouvelle humiliation, elle s'effondre, mais en présence de Xavier, c'est une chose dangereuse que de montrer ses faiblesses.

Stéphane a cessé de dessiner. Il me considère d'une drôle de manière qui réveille les papillons de mon ventre et m'oblige à lui tendre une perche évidente.

— Que veux-tu dire par là?

— Qu'une chienne rebelle a besoin d'être dressée.

Ses mots volontairement provocateurs me font sourire.

— Veux-tu que j'aie moi-même chercher la cravache?

— Je n'en attendais pas moins de ta part, me rétorque-t-il d'une voix suave à souhait.

Je lui adresse le sourire n° 4, celui qui annonce que je ne me dégonflerai pas, quoi qu'il arrive, puis

je traverse tranquillement l'atelier jusqu'à l'armoire. Si la cravache est restée bien rangée sur l'étagère, je note que le *rosebud*, lui, a disparu, de même que le petit flacon de lubrifiant qui l'accompagnait. Joueur, je m'abstiens d'en faire la remarque et je vais lui remettre le menaçant objet.

— Où dois-je m'agenouiller? je demande innocemment.

J'aime la flamme qui danse dans ses yeux, j'aime sa bouche qui esquisse un sourire narquois, ses longs doigts d'artiste qui jouent sur la cravache. À cette seconde, il est l'incarnation de son héros, sombre et envoûtant... terriblement sexy. Mon cœur s'emballa tandis qu'il me dévore d'un regard brûlant. Il entretient le mystère en conservant un silence chargé de menaces et me désigne le fauteuil d'un signe de tête. Je vais docilement poser mes genoux sur le cuir fauve et je me penche en avant en m'appuyant contre le dossier. Stéphane ne retourne pas dans son fauteuil. Il se sert de ses cannes anglaises pour me rejoindre et s'assoit négligemment sur l'un des larges accoudoirs du meuble. Du bout des doigts, il parcourt mon dos en suivant lentement ma colonne vertébrale. Sa caresse s'arrête à la limite du string que j'ai gardé. Sans rien me dire, il fait glisser ma lingerie jusqu'au milieu de mes cuisses et entreprend ensuite de peloter mes fesses dénudées. Mon sang entre en ébullition lorsqu'il écarte mes lobes charnus pour promener un doigt délicat le long de ma fente. Son index s'aventure vers mon clitoris, puis il remonte progressivement et s'enfonce dans mon vagin qui témoigne abondamment de son accord. Il en ressort mouillé pour s'attaquer sans scrupules à l'orifice voisin qu'il convoite. J'adore sa façon d'en faire le tour comme s'il me demandait la permission d'y entrer. Il s'en abstient, cependant, et sa main me délaisse. Je suis tentée de tourner la tête pour voir ce qu'il fabrique, mais il me l'interdit immédiatement.

— Ne bouge pas, me gronde-t-il un peu sèchement.

Un contact glacé et humide remplace alors la douceur de son doigt au seuil de mon anus. Je comprends tout à coup et je retiens mon souffle.

— J'ai examiné les factures portées à ton compte chez Madame Jeanne. Je sais que tu en possèdes quelques exemplaires, dit-il d'une voix sourde en pointant plus fermement *le rosebud* contre mon trou serré. Mais aucun comme celui-là.

J'ai été tellement ahurie par le contenu du colis envoyé par Alexis, que je n'ai gardé qu'un souvenir vague de l'objet en question. Je me rappelle le gros brillant aussi rouge qu'un rubis géant qui orne sa vasque, mais c'est à peu près tout.

— Qu'a-t-il de différent? je demande tout bas en savourant la caresse lisse et glissante de l'ogive entre mes fesses ouvertes.

— Sa base mesure très exactement 5 centimètres et ce joujou ne pèse pas moins de 500 grammes.

À peine a-t-il terminé sa phrase qu'il enfonce un peu l'ogive enduite de gel dans mon orifice soumis à son bon vouloir. Je contiens un premier soupir.

— Je gage que tu n'auras jamais été aussi solidement remplie, me taquine-t-il en retirant le jouet.

— Encore! je réclame en tendant ma croupe.

— Tu es pire que ce que je croyais, ricane-t-il en faisant descendre l'acier froid entre les lèvres de ma chatte. Tu mouilles tellement que je me demande en quoi le gel est utile.

— Il commence à provoquer des picotements, je lui réponds en me tortillant sous sa caresse.

— Alexis n'est jamais à court d'inspiration, à ce que je constate.

— Pourquoi?

— C'est lui qui a choisi ce produit.

Je ferme les yeux pour profiter pleinement des fourmillements qui se diffusent le long de mon sexe. Quand bien même je ne le voudrais pas, je crois bien que je me liquéfierais sous l'effet magique de ce gel qui, de glacé est progressivement devenu brûlant au point d'allumer un incendie en moi. Pour un peu, je remercierais Alexis. Je gémiss de bonheur en creusant les reins. Stéphane comprend ma réclamation et enfonce de nouveau le *rosebud* dans mon anus palpitant. Il le retire, puis il recommence en l'introduisant chaque fois un peu plus loin. J'accompagne ses gestes en tendant mon postérieur. Sa main libre maintient mes fesses écartées, c'est elle qui me console d'une caresse quand il pousse d'un coup toute l'ogive dans mes entrailles. Malgré les préliminaires et le gel excitant, j'ai formidablement conscience du diamètre de l'objet qui vient d'entrer en moi.

— Reste comme ça un instant, me commande Stéphane.

Personnellement, je ne demande pas mieux.

« Solidement remplie »... les termes étaient justes. Tandis que mon corps s'habitue au lourd accessoire qui pèse contre la paroi de mon vagin, Stéphane est allé chercher l'appareil photo de Nicolas.

— Tu n'es peut-être pas obligé de me photographier comme ça, je m'insurge en entendant le déclencheur derrière moi.

— Je t'assure que le spectacle en vaut la peine, penche-toi un peu plus et relève la tête vers moi.

Je ne manque pas de lui adresser un regard vengeur par la même occasion.

— Dans le rôle de la petite chienne qui a envie de mordre, tu es parfaite, dit-il sans cesser de me mitrailler.

— À ta place, j'évitais de mettre certains morceaux de viande à porter de mes dents.

Cette fois, il rit, et repose l'appareil sur la table. Il en revient cependant armé de la cravache et reprend sa place sur l'accoudoir du fauteuil.

— Tu te crois indomptable, n'est-ce pas? me défie-t-il d'une voix narquoise.

Je désapprouve ces paroles d'un signe de la tête. Il caresse mon postérieur d'une main chaude et ferme. Il effleure le bouton de rose planté entre mes fesses, puis, sans crier gare, il cingle ma cuisse gauche d'une claque sonore.

— Hé! Tu n'avais pas donné le signal, je rouspète.

— Parce que tu imagines que Xavier aurait la délicatesse de prévenir?

— Permets-moi de penser que tu n'es pas aussi malade que ce type, veux-tu?

— Qui sait si je ne risque pas de le devenir?

Sur ces mots, il me repousse un peu plus loin dans le fond du fauteuil en remontant mon cul à un niveau plus confortable plus lui. Le fait que ça l'est moins pour moi ne semble pas avoir la moindre importance. En d'autres circonstances, je serai tentée d'en rire, mais une légère appréhension s'est insidieusement installée dans mon esprit. Elle ne tarde pas à trouver confirmation lorsque le cuir de la cravache remplace ses doigts sur ma peau. L'inquiétant instrument remonte sur mon côté et caresse le renflement de mes seins. D'un geste sûr, Stéphane dégrafe mon soutien-gorge et le fait descendre de mes épaules. Mon poulx atteint des records de vitesse quand la cravache reprend sa promenade en glissant sur mon téton droit. Sous le passage du cuir raide, ma pointe rose devient terriblement sensible. La nervosité commence à m'envahir. La badine poursuit son voyage. Elle s'introduit à son tour dans mon intimité et va titiller mon clitoris. Je frémis, mais je n'ose rien dire. Un filet humide coule à l'intérieur d'une de mes cuisses. Stéphane insiste ainsi quelques longues secondes. Je soupire en ondulant sur le fin manche qui apprivoise ma chatte. Jugeant certainement que j'y prends trop de plaisir, Mr Vallate le confisque brusquement et le premier coup tombe sur ma croupe offerte sans pudeur. Mon cri de surprise émue ne déstabilise pas l'auteur en pleine inspiration. Au contraire. La cravache mord une seconde fois ma fesse droite, juste en haut de la cuisse. Un voile de transpiration se forme sur mon front. Au troisième coup, je me raidis. La présence du *rosebud* se fait plus sensible. J'ai peur, soudain, que le personnage de Xavier ait pris possession de son créateur, car ce dernier semble beaucoup de plaisir à me cingler le cul. Par chance, on dirait qu'il maîtrise sa force et son emportement, puis il cesse de me fouetter plus rapidement que j'osais l'espérer.

— Tes fesses sont superbement assorties à la couleur du bouton de rose qui les orne, me nargue-t-il d'un ton faussement innocent. Cela mérite d'être immortalisé.

Je n'ai pas le temps de râler, il est déjà en possession de l'appareil et recommence à prendre des photos qui lui serviront de base pour ses futurs croquis. J'ai la tête qui tourne et le souffle court. Le désir me harcèle tandis que Stéphane joue avec mes nerfs et me fait languir. Les picotements dus au gel n'ont pas faibli non plus. Je suis en train de me consumer. Défiant ses ordres, je me retourne pour descendre à quatre pattes du fauteuil et avancer vers lui en version plus féline que canine.

— Ma petite chatte se rebelle encore? me lance-t-il en me regardant approcher à genoux.

Je m'arrête à ses pieds et je me relève pour lui confisquer ce fichu appareil qui me prive de lui. Stéphane ne dit plus rien. Je me coule tout contre lui et je l'embrasse.

— Je ne me rebelle pas, je chuchote entre deux baisers. Au contraire.

Mon insinuation produit son effet. Prenant appui sur ses béquilles, Stéphane me repousse à nouveau vers le fauteuil où je reprends place. Nos regards complices s'accrochent et je devine ce qu'il attend. Sans perdre une seconde, je déboutonne son pantalon et je fais jaillir son sexe gonflé de la cachette où il devait se sentir à l'étroit.



J'aime sa façon de me dévorer des yeux tandis que je lèche sa queue superbe d'émotion. Je prends un grand plaisir à l'engloutir lentement. Ma succion appliquée a raison de sa résistance. Il ferme les yeux et renverse un peu la tête, se livrant sans méfiance à ma bouche. Hélas, la nécessité de conserver l'équilibre sur ses béquilles l'empêche de s'abandonner entièrement. Je m'écarte de lui pour m'agenouiller sous son nez. Stéphane sourit et délaisse ses appuis pour en prendre d'autres sur le fauteuil où je m'offre à lui. Il commence par se pencher sur moi et embrasser ma nuque après avoir remonté mes cheveux sur mon épaule. Ses lèvres descendent ensuite le long de mon dos. Le désir embrase mon corps. J'ondule sous la caresse de sa bouche, de sa main. Il finit par atteindre mon postérieur tendu. Ses doigts s'emparent du *rosebud* et tirent légèrement. Je soupire d'aise. Stéphane se montre alors plus radical et retire l'ogive. Il se cale contre le dossier et prend appui sur l'accoudoir devant moi. Je retiens inutilement mon souffle, car je ne ressens aucune douleur lorsqu'il pénètre mon orifice alangui. Mes grognements de plaisir l'encouragent à s'enfoncer plus loin. À ce moment-là, mes doigts se cramponnent au coussin de cuir, mais si je devais me plaindre, ça ne serait que de bonheur. Je l'entends respirer profondément en s'immobilisant tout contre moi. Je suis emplie de lui plus délicieusement que je ne l'étais du *rosebud*.

— Tu es brûlante, dit-il d'une voix éraillée.

— La faute d'Alex et de son produit infernal, je marmonne rapidement.

— Je ne suis pas certain de m'en tirer vivant.

Malgré la situation, je suis prise d'une envie de rire qui provoque aussitôt la réaction de Stéphane. Son sexe prisonnier de mon anus est victime des petites contractions qui le secouent. Il pousse un râle et se retire un peu, donnant ainsi le signal de réjouissances exaltantes. Ses coups de reins fougueux martèlent mes fesses et me soumettent au plus divin des supplices. Pendant qu'il fouille mes entrailles avec une belle régularité, je me masturbe activement. Stéphane me murmure des horreurs, m'appelant « sa petite chatte » et me félicitant de ma docilité à me laisser sodomiser. Sa voix grave et sensuelle participe au délire dans lequel je sombre irrémédiablement.

Je suis accro à ce garçon extraordinaire qui, petit à petit, efface de ma mémoire tous ceux dont j'ai un jour croisé la route. Entre ses bras, je me sépare de celle que j'étais pour devenir quelqu'un d'autre, pour apprendre que le sexe n'est pas que de la mécanique, que le désir, le vrai, emporte bien au-delà de la simple satisfaction de l'organisme. Avec lui, je ne fais pas que me donner un bon moment, je fais l'amour... nous faisons l'amour, ensemble et complices. Les petits mots qu'il me glisse à l'oreille pendant qu'il me possède sont la preuve qu'il me connaît déjà bien et qu'il y prend lui-même du plaisir. Un plaisir que nous partageons presque simultanément depuis le début.

— Je vais jouir, je gémis en sentant mon ventre se tordre.

La main libre de Stéphane se crispe sur ma fesse, ses coups de reins sont à la fois plus brutaux et moins réguliers, sa respiration plus bruyante.

— Viens! me commande-t-il en s'enfonçant sans pitié dans mon anus qu'il ravage depuis de longues minutes.

Sa voix est rauque, son ton impérieux. Je devine qu'il atteint lui-même la limite. Un ultime assaut de son sexe dur et brûlant a raison de moi. Une vague puissante parcourt mon ventre et déferle sur ma main. Mon affolement ravit Stéphane qui ralentit pour profiter mieux du spectacle. Je suffoque, je me contracte au point qu'il finit par ne plus bouger. Puis sa main autoritaire appuie sur ma nuque, me forçant à me pencher complètement sur le coussin. Essoufflée et étourdie, je m'abîme dans cette position soumise qu'il réclame. Il se retire alors de moi. J'entends d'abord le râle sourd qui déchire sa gorge, puis son sperme jaillit sur ma peau, coule entre mes fesses et se répand jusque dans l'orifice où il aurait pu se déverser entièrement. Plutôt que de s'abattre sur moi comme il a l'habitude de le faire, Stéphane s'adosse quelques secondes au fauteuil pour reprendre ses esprits.

— Reste comme ça, articule-t-il en expirant.

J'ai presque froid quand il s'éloigne de moi pour récupérer ses béquilles sur le sol. Avant même qu'il se dirige vers la table, je me doutais bien qu'il était question de photos. Je ne suis pas d'humeur à le gronder. Les yeux fermés, je savoure de sentir sa semence dégouliner le long de ma cuisse en se mêlant à mon plaisir. Stéphane peut bien immortaliser ce moment, c'est sans conteste, l'un des plus exaltants de ma vie.

\*\*\*

La vie auprès de Stéphane ressemble au ciel de Provence. Aucun nuage n'assombrit notre bonheur.

Mon patient progresse de manière fulgurante, je croisais presque au miracle. Lui soutient que j'ai des vertus excitantes. En dehors des quelques heures qu'il consacre à Vallate Link Access, tout est prétexte à nous aimer. Je ne défais plus jamais mon lit à l'étage; je passe toutes mes nuits dans les bras du plus bel homme de la Terre. Par ailleurs, je suis devenue un vrai cordon-bleu. Moi qui n'ai jamais cuisiné que des trucs faciles et rapides, j'ai acquis une aisance qui m'autorise maintenant à me lancer dans des recettes plus compliquées dont je me tire généralement avec les félicitations de mon seul, mais exigeant juge. Pour la peine, je m'épate. Stéphane, lui, se réjouit et se lèche les babines. Sa bonne humeur déteint sur moi. Depuis près d'un mois que je suis là, je ne me souviens pas avoir râlé. Même Jean-Luc s'est étonné de me trouver si gaie et sereine quand je l'ai appelé, il y a quelques jours. Je n'ai cependant pas voulu lui faire de fausse joie et le laisser imaginer qu'il se débarrasserait enfin de moi, j'ai prétendu qu'il s'agissait d'un effet secondaire du beau temps. Il a fait semblant de me croire.

Il n'est pas le seul à avoir pris de nos nouvelles. Nicolas a téléphoné. Il s'est beaucoup amusé d'apprendre que mon sale caractère et mes petits plats convenaient plutôt bien à son ami. Il a accepté mes remerciements en riant. Alexis aussi a contacté Stéphane. J'ignore ce qu'ils se sont dit. Devant la mine narquoise de mon partenaire de jeu, je n'ai pas insisté pour le savoir.

Le dernier coup de fil en date, en revanche, a visiblement contrarié Stéphane. Je descendais de ma chambre où j'étais allée m'habiller quand j'ai entendu les échos d'une conversation téléphonique houleuse dans l'atelier. Par discrétion, je suis restée dans le salon, mais certaines phrases me sont parvenues aux oreilles. De toute évidence, les relations entre les Vallate père et fils ne sont pas près de s'arranger, contrairement à ce que supposait Laura. Les deux hommes s'affrontaient sèchement sur une question dont Stéphane n'a pas voulu me révéler la nature lorsque je m'en suis inquiétée.

— Ça n'a pas d'importance, a-t-il éludé en m'embrassant.

Puis il a ajouté d'un ton plus sérieux que cela ne devait rien changer. Malgré moi, j'y ai vu comme une menace dans notre ciel, mais Stéphane s'est arrangé pour me la faire oublier très vite. Nous avons donc repris notre petit rythme de croisière.

Je songe souvent aux paroles d'Alexis: une 2 CV sur un chemin vicinal... c'est exactement ça et contre toute attente, je suis séduite au point de renier les grosses cylindrées. Seule la FF conserve un peu d'intérêt, car Stéphane aime que je le promène dans la campagne environnante. Mais je suis priée de ne pas dépasser la vitesse réglementaire. Mon cher patient a ri quand je lui ai déclaré que j'envisageais de rendre la Ferrari pour acheter une deudeuche. Ceci dit, il a approuvé, me confiant au passage qu'il serait très content de pouvoir la conduire aussi. Vu la rapidité avec laquelle il retrouve sa motricité, je ne serai pas étonnée de le voir au volant d'ici quelques semaines.

Les rampes de soutien n'étant plus d'aucune utilité, nous les avons retirées de la piscine. Stéphane s'entraîne désormais sur l'*aqua bike*. Je trouve ainsi l'occasion d'entretenir ma propre forme puisque je l'accompagne dans l'effort en pédalant à ses côtés. Le fauteuil roulant a été remis dans un coin. Stéphane se déplace à présent avec le seul renfort des cannes anglaises. Il arrive que le nerf sciatique se réveille douloureusement, notamment lorsque Mr Vallate se livre à des acrobaties sexuelles dignes du Kâmasûtra. Je devrais l'en empêcher, mais je ne suis pas de taille à résister à ses arguments trop persuasifs. J'ai accepté de me plier à toutes ses exigences et il ne manque pas de me le rappeler régulièrement en me mettant à l'épreuve de ses caprices d'auteur. Je suis une Lucie exemplaire, « docile comme une petite chatte et soumise comme une petite chienne », se moque-t-il en me

contraignant à m'agenouiller sur le tapis. Il sait que j'ai pris un goût déraisonnable à incarner ce personnage et que je trépigne d'impatience à subir les sévices qu'il se plaît à imaginer. Stéphane ne se montre pas aussi dur avec moi que Xavier avec cette pauvre Lucie, mais il n'hésite jamais à me pousser dans mes retranchements, à flirter avec mes limites. Il cède dès lors qu'il perçoit la détresse dans ma voix au détour d'une fessée trop cuisante ou d'une immobilisation trop contraignante. Mais d'un aveu commun, nous y trouvons, l'un et l'autre, un plaisir partagé qui se traduit par des dessins magnifiques. Me voir nue et ligotée sur le papier m'excite prodigieusement et me donne sans arrêt l'envie de recommencer. Aussi, la bande dessinée avance également plus vite que Stéphane l'espérait.

— Que lui arrive-t-il? j'interroge, curieuse, tandis que mon artiste préféré affiche une moue joueuse en crayonnant.

Sachant que je suis encore à poil dans le fauteuil, j'éprouve quelques raisons de trépigner, et la manière dont l'auteur ménage ses effets m'intrigue.

— La vraie Lucie refait surface en secret. Alors qu'elle se regarde de nouveau dans le miroir, elle ne se reconnaît pas davantage que dans la version précédente d'elle-même.

— Le doute s'insinue?

— Oui.

— Ce ne serait pas arrivé si Xavier n'avait pas été si cruel.

— Crois-tu qu'on peut accepter durablement d'être dominé de la sorte?

Je perçois un intérêt plus personnel dans cette question. Nos regards s'accrochent et dans le mien, il peut lire toute mon assurance.

— Tant que les limites sont respectées et que chacun y trouve son bonheur, ça peut durer infiniment. Le tout étant de s'entendre.

— Me considères-tu comme un maître acceptable... à long terme?

Un agréable frisson parcourt ma colonne vertébrale. Par jeu, je préfère cependant éluder.

— Pourquoi? Combien de tomes veux-tu dessiner?

— De quoi remplir une bibliothèque, si le cœur t'en dit.

Ses beaux yeux clairs ont tendance à m'intimider et ses paroles à me griser.

— C'est une proposition d'embauche?

— Tu es un modèle parfait.

— C'est tout? je fais semblant de me vexer.

— Tu cuisines très bien aussi.

— Ben voyons!

— Tu masses divinement.

— Ah! On reconnaît mes compétences professionnelles, j’ironise alors qu’il s’amuse.

— Ce n’est cependant pas ce qui motive le plus ma demande.

— Et qu’est-ce qui motive le plus ta demande?

— Tu me fais bander comme un fou, Fred.

Surprise par cette déclaration nette et très directe, j’en perds mes mots. Le regard de Stéphane m’enveloppe avec tellement de tendresse.

— Grâce à toi, je revis, mais différemment, ajoute-t-il doucement. Je n’ai jamais été aussi heureux.

Une boule entrave ma gorge. Je sens que des larmes menacent d’envahir mes yeux. Stéphane descend de sa chaise et traverse l’espace qui nous sépare en s’aidant de ses béquilles. Puis il s’agenouille devant le fauteuil où je me suis recroquevillée.

— Je voudrais que cela dure éternellement, dit-il sérieusement.

— Tu es en voie de complète guérison, Steph. Je ne suis pas censée rester ici au-delà du délai qui m’était imparti pour te remettre sur pieds.

— Rien ne t’oblige à regagner Paris si vite.

— Que fais-tu de ma clientèle?

— Celle de Provence vaut bien celle que tu as. Je suis prêt à parier que c’est presque la même que tu retrouverais dans les environs.

— Et toi? N’as-tu pas envie de reprendre le cours normal de ton existence?

— C’est aujourd’hui que mon existence me semble normale.

— Tu as quelques obligations, si je ne m’abuse.

— Que je remplis tout aussi bien ici.

— Je ne suis pas certaine que ce soit du goût de ton père.

— Mes aspirations ne l’ont jamais intéressé, ça ne changera pas.

— Il compte sur toi.

— Comme un général compte sur la chair à canon... ou si tu estimes ça plus politiquement correct, comme un patron compte sur un employé.

Ces propos sont teintés d’une amertume qui me fait mal.

— Es-tu certain de l’avoir bien jugé?

Un ricanement triste lui échappe. Il se redresse un peu pour s’installer près de moi dans le fauteuil.

— Le lendemain de mon opération, il est venu à l'hôpital, raconte-t-il en me prenant tout contre lui. Ses premiers mots ont été pour me prévenir qu'il avait pourvu à mon admission dans un centre spécialisé parce qu'il n'acceptait pas que je devienne « une plante », selon ses termes. Le fils de Mr Clément Vallate se devait d'être tout aussi brillant et parfait que lui. C'est à ce moment-là que j'ai compris pourquoi ma mère l'avait quitté. Durant tout ce temps, j'avais été aveugle et sourd, conditionné depuis l'enfance par le luxe, l'argent facile et une gloriole futile. J'ai appris à mes dépens que l'intérêt qu'il me portait tenait davantage à ma valeur marchande qu'à un quelconque lien d'amour. Je me suis fait l'effet d'être un pion sur son échiquier. Dans mon état, je ne présentais plus d'autre utilité que mes compétences au sein de son entreprise. Quand il s'est aperçu que mon handicap était plus sérieux que ce qu'il supposait, je crois qu'il a regretté de n'avoir qu'un fils. Une substitution aurait arrangé ses affaires.

La colère couve dans sa voix, mais ses yeux s'illuminent en plongeant dans les miens. D'un geste, il m'attire sur lui. Ses mains caressent ma peau, ses doigts suivent le galbe de mes seins.

— Je pourrais te dessiner les yeux fermés, affirme-t-il doucement.

— Embrasse-moi!

Alors il fond sur ma bouche. Sa fougue à s'emparer de ma langue trahit toute l'émotion qu'il ressent encore. Ses bras se referment autour de moi comme pour me garder captive de son étreinte. J'aime quand il use de sa force, quand il appuie sur mes reins pour me souder à lui. Une étincelle déclenche l'incendie. Je n'ai qu'à me soulever un peu pour libérer son sexe de son jean. Nos lèvres s'unissent à nouveau pendant que je me remplis lentement de lui. Cette position est sans doute celle qu'il préfère au début, me laissant le soin de le chevaucher à ma guise et profitant des charmes que je lui mets sous le nez. Jamais mes seins n'ont été si délicieusement pétris que par lui. Je m'offre sans retenue à sa tétée gourmande qui me tire des petites plaintes ravies. Puis, comme souvent maintenant, Stéphane finit par avoir envie de reprendre le contrôle. Puisqu'il peut assurer des appuis solides sur ses jambes, il ne tarde pas à essayer de me désarçonner par de vigoureux coups de reins qui me conduisent inévitablement au septième ciel. Je jouis entre ses bras, j'étouffe mes cris dans son cou tandis qu'il me rejoint au paradis. D'ordinaire, Stéphane se retire pour éjaculer à loisir sur une partie de mon anatomie où il s'amuse ensuite à contempler son œuvre. Le devinant sur le point de succomber, je tente de le libérer de mon poids, mais cette fois, il me retient en pressant fermement sur mes hanches.

— Reste, soupire-t-il d'une voix rauque.

Un vertige me saisit, je retombe sur sa poitrine tandis que je perçois les soubresauts de son membre terriblement dur. Sa jouissance se mêle à la mienne au fond de mon ventre. Ses doigts relèvent mon menton. Le baiser qu'il me donne est fiévreux, essoufflé, il évoque tout ce qu'il ne m'a pas dit, mais que je ressens en cet instant unique où ne formons qu'un seul être. Il ne s'arrache à mes lèvres que pour capturer de nouveau mon regard.

— Reste ici, avec moi, répète-t-il tendrement en me gardant soudée à lui.

— Cette maison n'est pas la tienne, je réussis à lui objecter en luttant contre un bonheur trop vif qui m'effraie un peu.

— Elle peut nous abriter encore un moment en attendant que nous trouvions une solution plus durable. Ma mère n’y verra aucun inconvénient.

— Rien n’est plus tentant, Steph, mais...

Ses doigts m’interrompent en se posant sur ma bouche.

— Alors, laisse-toi tenter, murmure-t-il en me couvant de ses yeux si clairs qu’ils en sont presque insoutenables.

Je m’empare de ses doigts, je les embrasse délicatement. Un merveilleux sourire se dessine sur son visage. Je donnerais n’importe quoi pour le voir sourire ainsi tout le temps... je me donnerais, moi.

— Je vais avoir besoin d’un délai pour m’organiser, j’accepte à demi-mot.

— Je ne t’autoriserai à me quitter que si j’ai l’assurance que tu me reviendras.

— Ou sinon?

— Je t’enfermerai ici à double tour et je crèverai les pneus de la FF.

— Mon père t’en voudrait à mort.

— Et toi?

— J’attends la livraison d’une Aston Martin, tu t’en souviens?

— Je suis prêt à simuler mon handicap à vie pour que tu ne l’obtiennes pas.

— Tu n’oserais pas faire un truc pareil? je m’insurge tandis qu’il me caresse amoureusement.

Une vague inquiétude passe dans l’azur de ses yeux.

— Non, me répond-il après quelques secondes d’une hésitation que je ne comprends pas.

— Dans ce cas, nous sommes d’accord, je cède volontiers.

Ce contrat-là se conclut dans un baiser qui scelle mon avenir. Un avenir inespéré, incroyable. Dire que je suis heureuse n’est rien en comparaison de ce que j’éprouve. C’est sûr, Jean-Luc va croire à une mauvaise blague ou à une insolation.

— Pourquoi ris-tu? s’étonne Stéphane en me libérant de sa langue.

— J’imagine la tête de mon père.

Mon hilarité n’est pas contagieuse. Ses sourcils se froncent et ses mâchoires se serrent.

— Qu’est-ce qui t’ennuie? je m’inquiète.

— J’imagine celle du mien, répond-il avec une sorte d’appréhension.

D'un commun accord, Stéphane et moi avons décidé de profiter librement du temps qui nous était encore imparti avant d'informer tout le monde de notre désir de vivre ensemble. La plus grosse part du boulot me concernant, je passe pas mal de mes loisirs à faire le bilan de tout ce que je vais devoir entreprendre et à peaufiner ma connaissance de la région. Certes, je peux rouvrir sans problème un cabinet de kiné, mais pas n'importe où, ni dans n'importe quelles conditions. L'hôpital pourrait éventuellement m'offrir une opportunité intéressante. Je pousse la curiosité jusqu'à me rendre à Avignon pour examiner l'affaire de plus près. L'accueil du chef du service de rééducation fonctionnelle est sympathique et encourageant. Je repars cependant sans garantie et sans m'être moi-même déterminée. J'ai trop l'habitude d'être indépendante.

De son côté, Stéphane se consacre à sa bande dessinée plutôt qu'à son travail officiel. Il décroche petit à petit et ne s'en cache pas. Il refuse certains appels de son père et ne consent à décrocher que lorsqu'il s'agit de Nicolas ou Alexis. Ce cher Machiavel junior ne semble pas s'alarmer outre mesure de l'attitude de son ami. Ce dernier est pourtant un élément essentiel au bon fonctionnement de la Société. Quand je fais mine de m'en étonner, ce dernier me répond que nul n'est irremplaçable et qu'en l'occurrence, la Société ne perd pas grand-chose. Son laconisme persistant à ce sujet me décourage d'y revenir pour le moment.

Puisqu'il est plus heureux un crayon en main, je n'entends rien y changer. Tous les deux jours, je rentre donc dans la peau de Lucie et je me soumetts sagement aux caprices de son imagination débordante. Notre belle héroïne est en plein désarroi. Elle vient enfin de réaliser que Xavier n'était peut-être pas l'homme de ses rêves, mais quelqu'un de brutal et égoïste. L'amour a fini de l'aveugler, elle s'en rend malade.

— Comment ça, malade? je m'exclame du fond du sempiternel fauteuil où je pose nue, allongée lascivement en travers du coussin, la tête appuyée contre l'accoudoir.

— Tourmentée par l'attitude de son maître, elle néglige son alimentation et sa santé. Ce qui n'était au départ qu'un petit rhume se transforme vite en une affection plus sérieuse.

— Et?

C'est curieux, mais voilà que je me soucie d'un personnage de fiction auquel je me suis attachée malgré moi. Ça fait rire Stéphane, évidemment. Lui dessine tranquillement. Il n'est vêtu que de son pantalon de toile. J'aime regarder ses muscles jouer sous sa peau dorée tandis qu'il se concentre sur le papier.

— Fiévreuse et incapable de sortir de son lit, elle refuse d'obéir à une convocation de Xavier.

— Comment le prend-il?

— Il coupe brutalement le contact.

— Et elle? Que fait-elle?

— Du fond de son lit, elle se dit qu'elle n'a que lui. Alors, encore une fois, elle va essayer de se faire pardonner. Elle se rend à l'appartement où ils avaient l'habitude de se rencontrer. Elle trouve porte close. Il ne répond à aucun de ses appels. Il disparaît ainsi durant plus d'un mois, puis, un beau jour, Lucie reçoit un SMS l'invitant à le rejoindre au bar où ils ont fait connaissance. Elle y retrouve un

Xavier froid et distant. Il se lance dans un discours sans qu'elle ait le droit de l'interrompre. Il lui dit qu'il a pris beaucoup de plaisir à transformer une fille trop vertueuse en une petite chienne bien dressée, qu'il a aimé la manipuler comme une marionnette et jouer avec elle, mais que ce jouet a fini par le lasser. Il lui annonce sans précaution qu'il en a trouvé un autre, plus divertissant et plus obéissant qu'elle.



— Cet homme est un monstre. Comment peux-tu l’imaginer si cruel?

— Aussi bizarre que cela puisse paraître, je m’éclate avec lui. Je crois que je lui fais dire tout ce que je n’oserais jamais.

— Merci de me rassurer. Et Lucie? Comment réagit-elle?

— Le dégoût qu’elle ressent pour elle-même est encore plus fort que la colère qui commence à prendre la place de l’amour dans son cœur. Comme il était convenu, elle ne dit rien. Elle l’écoute en silence dresser le bilan misérable de ces derniers mois où elle a tout perdu. Elle enregistre soigneusement chaque parole, en subit la blessure comme pour mieux apprendre l’ultime leçon que lui assène son maître. Xavier se lève et l’abandonne au milieu des autres clients qui s’amusent sans se douter de rien. Elle ravale ses larmes et cherche un sursaut de dignité pour s’en aller sans avoir l’air de s’enfuir. Elle a touché le fond, mais elle réalise qu’elle est libre... enfin libre.

— Mais... l’histoire est terminée?

— Le premier tome, oui, sourit-il d’un air malicieux.

— Comment ça, le premier tome? Tu en envisages un second?

— Ne t'avais-je pas prévenue?

Au moment où je m'apprête à me réjouir, un coup de sonnette retentit.

— Tu attendais quelqu'un? je m'étonne en le voyant aussi surpris que moi.

— Non, personne. Ne bouge pas, j'y vais, décide-t-il en s'armant de ses béquilles.

Un peu inquiète, je le suis, à l'oreille, jusqu'à la porte d'entrée que je l'entends ouvrir.

— Bonjour, Stéphane, dit immédiatement une voix masculine assez grave et plutôt forte.

— Que viens-tu faire ici? lui répond aussitôt celle de Stéphane que je devine tout à coup très nerveux.

— M'est-il interdit de te rendre visite?

— Maman n'apprécierait pas de te savoir dans cette maison.

— C'est mon fils que je viens voir. Je n'ai pas à lui demander la permission.

Je retiens mon souffle en apprenant ainsi l'identité de notre visiteur. J'entends leurs pas approcher et leurs voix sont devenues plus audibles. Je bondis sur ma tunique que je m'empresse d'enfiler, devinant qu'il ne sera pas évident de mettre Mr Vallate père à la porte.

— En tout cas, je suis très heureux de constater que tu as pleinement profité de ton séjour ici et des soins de cette jeune personne qui t'a été recommandée. Te voir debout est un réel plaisir. Cette demoiselle ne doit pas être très loin, n'est-ce pas?

L'ironie que je sens poindre dans ses accents me hérise malgré moi. Avant même d'avoir rencontré Clément Vallate, il m'est hautement désagréable et pas seulement à cause de ce que m'en a raconté son fils.

— Elle n'est pas loin, non, lui rétorque ce dernier d'un ton sec et provocateur.

— Serait-elle visible?

— Pour quoi faire?

— Mais pour lui adresser mes compliments pour son exceptionnel travail et la remercier.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Le ton est subitement monté entre les deux hommes. Ils sont juste derrière la porte qui me sépare d'eux. Le mieux est que j'intervienne. Je franchis donc le seuil et j'avance de quelques pas dans le séjour où ils se tiennent face à face. Stéphane me jette un coup d'œil anxieux par-dessus l'épaule de son père. Celui-ci se retourne et je me fige subitement. Lui-même marque un temps d'arrêt avant de me saluer d'une voix dangereusement posée.

— Mademoiselle Roche, je présume.

— En effet. Bonjour, Monsieur.

Ses yeux d'un bleu acier, son visage carré, sa voix tranchante... je suis glacée jusqu'aux os, et pour cause. À en juger par la manière dont il m'observe, je sais qu'il a reconnu la fille qu'il a baisée si efficacement, trois mois plus tôt à *L'Écarlate*. Mal à l'aise, Stéphane reprend l'initiative des questions.

— Que me vaut ta venue? insiste-t-il sèchement. Je doute que ce soit par simple courtoisie.

Mr Vallate se détourne de moi pour laisser tomber son regard froid sur son fils.

— M. et M<sup>me</sup> Leps ainsi qu'Aline ont manifesté leur désir de te rendre prochainement visite ici, à Saint-Rémy. J'ai pensé qu'il était préférable que je les devance pour t'en informer et les accueillir avec toi.

Stéphane pâlit. On dirait que le sol s'effondre sous ses pieds. Son père le regarde avec un air de supérieure satisfaction comme on contemple un moucheron pris au piège d'une toile d'araignée. À cette seconde, je le déteste plus encore.

— L'arrivée de ta fiancée et de tes futurs beaux-parents devrait te ravir, ajoute-t-il sournoisement. Toi qui pensais qu'ils t'avaient oublié, tu peux constater qu'il n'en est rien.

Ces quelques mots éclatent dans ma tête comme un coup de tonnerre. Les yeux de Clément Vallate glissent vers moi. Je voudrais soudain disparaître en fumée.

— Oh! Je vois que M<sup>elle</sup> Roche ne semble pas être au courant de tes noces imminentes. Je croyais pourtant que c'était dans cet objectif que tu l'avais fait venir à ton chevet. Ce n'est pas gentil de ta part de le lui avoir caché.

Je n'ai pas le temps d'avoir envie de l'étrangler, Stéphane est plus rapide que moi à réagir.

— Ils ne peuvent pas avoir eu spontanément cette idée, c'est toi... c'est toi qui les as invités, grogne-t-il, apportant ainsi et malheureusement la confirmation des propos de son père.

— Quelle que soit la manière dont tu abordes les choses, tu remarqueras qu'ils ont accepté de faire le déplacement en compagnie de leur fille. Aline sera sûrement très heureuse de te revoir sur pied.

Stéphane accuse le coup et serre les dents. Un éclat de tristesse passe fugitivement dans le regard qu'il lève vers moi. Je secoue la tête, incapable de prononcer quoi que ce soit.

— Fred, s'il te plaît, laisse-moi t'expliquer, tente-t-il en esquissant un pas dans ma direction.

Spontanément, je recule, comme pour me préserver de la souffrance à venir.

— J'aimerais vous parler en tête-à-tête, si vous le permettez, mademoiselle, intervient alors Clément Vallate.

— De quoi veux-tu lui parler? s'alarme son fils.

Clément Vallate ne répond pas. Il prend les devants en direction de la terrasse, assuré que j'accepterais sans broncher son invitation. Sonnée, j'ignore Stéphane et je sors. Je sais que cette entrevue s'impose. Après quelques pas rapides sur le chemin de la piscine, il s'arrête pour me faire face. Ses traits sont sévères et sa voix aussi déterminée que la première fois où je l'ai rencontré.

— Bas les masques, ici, n'est-ce pas? attaque-t-il. Je voudrais tout d'abord que vous répondiez à cette question: saviez-vous qui j'étais avant de venir auprès de mon fils?

— En aucune façon, je réponds, mordante. Ma surprise n'a pas dû vous échapper.

— J'ose vous croire, me rétorque-t-il, non sans méfiance.

— Merci.

— Je vais être très direct avec vous, mademoiselle Roche. Bien qu'il vous ait soigneusement caché l'information, mon fils est lié par un engagement très sérieux et de longue date. Grâce à vous, je ne doute pas qu'il se soit bien amusé, mais cela a assez duré. Vous comprendrez que la situation est délicate et que je vous demande, par conséquent, de quitter cette maison sur-le-champ.

Mes poils se hérissent sur mes bras, mes poings se serrent malgré moi.

— Vous n'êtes pas ici chez vous, je lui rappelle comme l'a fait Stéphane quelques minutes auparavant. De quel droit exigez-vous que je parte?

— J'agis dans l'intérêt de mon fils.

— Si je dois partir, je veux l'entendre de sa bouche.

— Stéphane est très conscient de ses responsabilités, il se rangera du côté de la sagesse.

— Très bien! Allons-y, je le défie en faisant mine de reprendre le chemin de la maison.

La main de Clément Vallate s'empare alors de mon bras et le serre à m'en faire mal.

— Il suffirait d'un mot de ma part pour que Stéphane ait de vous une tout autre opinion que celle qui le gouverne actuellement, et vous le savez, insinue-t-il d'une voix chargée de menaces.

— Que voulez-vous dire?

— Je peux, sans me tromper, lui donner la date et l'heure précises de notre rencontre à *L'Écarlate* pour qu'il s'assure par lui-même de la coïncidence de nos emplois du temps respectifs.

— Iriez-vous jusqu'à révéler à votre propre fils que vous fréquentez *L'Écarlate*? je tente pour ma défense.

— Je ne puis révéler quelque chose qu'il sait déjà. À l'inverse, je suis prêt à parier qu'il sera très surpris d'apprendre qui j'y ai baisé de la plus belle des façons.

— Vous n'avez pas le droit, je m'insurge.

— J'ai tous les droits, mademoiselle Roche, quand il en va de l'intérêt de ma famille. Je n'hésiterai pas une seule seconde.

Nous nous toisons avec défiance, mais je sens que la partie m'échappe. Tout comme Lucie, je me fais honte plus qu'autre chose. Comment imaginer que Stéphane me pardonnerait une telle chose?

— Ça ne vous rendra pas Stéphane, je cède la première.

— Je vous donne une demi-heure pour faire vos valises et quitter cette villa. Je vous déconseille fortement de chercher à parler à mon fils avant cela.

Je récupère mon bras d'un geste rageur et je file vers la maison. Stéphane, inquiet, se tient sur la terrasse.

— Où vas-tu? m'interroge-t-il en me voyant foncer sans m'arrêter.

Je garde le silence et je me lance dans l'escalier en évitant de me retourner. J'entends la voix honnie de Clément Vallate dissuader son fils d'essayer de me rejoindre.

— J'ai deux mots à te dire, à toi aussi.

Je n'écoute pas la suite, je bondis dans ma chambre pour boucler mes bagages. Dix minutes plus tard, je redescends, chargée de mes sacs. Clément Vallate est parvenu à isoler Stéphane sur la terrasse. Je devine la manœuvre et je me presse de traverser la maison en évitant de faire du bruit. Hélas, le claquement du coffre et de la portière de la voiture ont alerté Stéphane. Il apparaît sur le seuil du hall d'entrée au moment où je démarre. Nos yeux se croisent. Je dois lutter pour ne pas flancher. Ensuite, j'appuie sur l'accélérateur.

\*\*\*

— Tu aurais pu me prévenir que tu rentrais, me gronde Jean-Luc.

— De quoi te plains-tu, ta voiture est intacte. Je viens de faire un peu plus de six heures de route pour te la ramener, tu pourrais au moins me remercier.

— Fred, il est 23 heures, bâille-t-il en se frottant le visage.

— Et alors? Tu te couches avec les poules, toi, maintenant? À moins que la poule en question soit dans ton lit?

— Qu'est-ce qui t'arrive? devine aussitôt mon père, habitué à ce que mon humour mordant cache un problème plus profond.

— Rien, je suis fatiguée du voyage, c'est tout. Et je m'attendais à être reçue un peu plus chaleureusement.

Jean-Luc m'ouvre les bras, je me blottis contre lui. Sa douceur et son odeur sont un puissant réconfort.

— Que s'est-il passé? insiste-t-il tout bas.

Cela pourrait être le coup de grâce, mais curieusement, je résiste. Il est inutile de revenir sur un échec, mon orgueil ne s'y résout pas.

— Rien, je t'assure. Mon client est sur pattes, fin de la mission. Il est largement temps que je reprenne mes patients en mains. À ce propos, je me ressaisis en m'écartant de lui comme si de rien n'était, n'as-tu rien à me raconter au sujet de Camille Langeais?

— Que veux-tu savoir? Si elle se couche comme une poule?

— Ne me dis pas que tu l’as...

J’esquisse un petit geste évocateur de la main. Mon père se pince les lèvres.

— Pour ton information, Camille Langeais n’est pas lesbienne, me répond-il, content de lui. Elle est bisexuelle.

— Je suis outrée.

— Tu t’en remettras, j’en suis sûr.

Je hausse les épaules en faisant semblant de bouder.

— Comment vas-tu rentrer chez toi, à cette heure-ci, et sans voiture? m’interroge-t-il, m’annonçant ainsi qu’il n’a pas l’intention de sortir de son pyjama bleu ridicule pour mes beaux yeux.

— Je vais appeler un taxi.

— Ne préférerais-tu pas dormir ici?

— Non, merci, papa. Je ne voudrais pas mettre la pagaille dans le poulailler.

Mon père secoue la tête d’un air désapprobateur, mais ne me retient pas pour autant. Je suis bien curieuse, tout à coup, de savoir qui occupe son lit. Malheureusement, c’est le genre d’information qu’il n’est pas enclin à divulguer. Je me résous donc à l’embrasser et à aller attendre mon taxi sur le trottoir.

Ça me fait tout bizarre d’entrer dans mon appartement vide et silencieux. C’est pire encore lorsque je me glisse, seule, dans mon lit froid. C’est à ce moment-là seulement que le chagrin l’emporte sur la colère.

Fichues larmes!

Je n’ai pas pleuré depuis mon départ de Saint-Rémy. Ce n’est pourtant pas l’envie qui me manquait.

Comment Stéphane a-t-il pu me faire ça?

Bien sûr, il pourra prétendre ne pas m’avoir menti, mais ne rien me dire n’est autre qu’un mensonge par omission. Je me sens trahie autant que j’ai l’atroce impression de l’avoir trahi moi-même. Je revois Clément Vallate. Son image se superpose à celle l’homme masqué de *L’Écarlate*. La révolte me soulève le cœur. Je me fais horreur. J’ai beau chercher à comprendre, je n’y parviens pas.

Est-ce un pur hasard qui nous a mis ainsi, en présence l’un de l’autre, ou quelqu’un tire-t-il les ficelles des pauvres marionnettes que nous sommes?

Je passe la nuit la plus affreuse de mon existence. Au matin, mes yeux cernés font peine à voir. Il n’y a qu’à constater l’air effaré de Béatrice derrière son bureau pour se faire une idée des dégâts.

— Mon Dieu, Frédérique! chuchote-t-elle un ton plus haut que d’ordinaire en me voyant entrer dans

le petit hall d'accueil à un peu plus de 9 heures. Mais quand es-tu revenue?

— Cette nuit, je marmonne en l'embrassant.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue? Ton père le savait?

— Non. Je lui ai fait la surprise en arrivant.

— Tu aurais dû prendre le temps de te reposer, tu as une mine affreuse.

— J'aurai bien le temps de me reposer ce week-end. Quoi de neuf ici?

— C'est calme avec les vacances.

— Ne devais-tu pas prendre quelques jours de congé? je m'étonne.

— Comme ton père t'a remplacée, il a annulé ses congés. Je ne pouvais pas le laisser seul au cabinet.

Je ricane malgré moi.

— Pauvre papoune!

— Je vais donc pouvoir rétablir ton carnet de rendez-vous?

— Je suis de retour. Tout rentre dans l'ordre.

Béatrice ne se doute pas une seconde que ces paroles couvent une autre réalité. C'est bel et bien la conclusion à laquelle je suis parvenue après cette nuit d'insomnie. Je rentre dans mon bureau. Béatrice a veillé au ménage durant mon absence, tout est impeccable. Pour commencer, je m'assois dans mon fauteuil, je ferme mes yeux qui picotent salement. J'entends bien un peu de bruit à côté, mais j'imagine que c'est l'arrivée de Jean-Luc.

— Bonjour, papa, je lance, les yeux clos, sans bouger de mon siège quand ma porte s'ouvre.

— Je peux supporter que tu me traites de tout un tas de qualificatifs peu élogieux, mais franchement, je n'ai pas vocation à me prendre pour ton père.

La voix narquoise d'Alexis Duivel me fait sursauter. Machiavel junior se tient tranquillement devant moi, un sourire moqueur aux lèvres.

— Tu pourrais frapper avant d'entrer chez les gens, je proteste aussi vigoureusement que le permet mon état de fatigue.

— J'ai pensé te faire une agréable surprise.

— C'est raté. Je suppose que ta présence n'est pas fortuite. Je n'ai donc pas à te faire le rapport de ce qui s'est passé.

— Je n'envisageais pas de te le demander, Frédérique, dit-il très gentiment.

Accablée, je soupire en m'accoudant sur mon bureau. Alexis approche et dépose un porte-clés sous mon nez.

— Je suis venu t’apporter ceci.

— Qu’est-ce que c’est?

— Les clés d’une Aston-Martin, DBS, cabriolet, noire, je crois.

Je me réveille d’un coup.

— Où est-elle?

— Garée juste en bas, répond-il en désignant la fenêtre.

Je bondis vers le carreau. Le coupé de mes rêves est en effet stationné pile devant l’immeuble. Hélas, j’ai un coup au cœur qui éteint mon enthousiasme.

— Je ne me sens pas en droit d’accepter, Alex, je déclare en me retournant vers lui.

— Sais-tu au moins quels trésors d’ingéniosité il m’a fallu déployer pour obtenir cette voiture dans les temps? me rétorque-t-il, sans paraître se froisser de mon refus.

— Je m’en excuse.

— Tu n’as pas à t’excuser, Fred. Tu as parfaitement rempli ta mission. Un marché est un marché. La voiture est donc à toi.

Je baisse les yeux sur le porte-clés. Alexis n’a pas tout à fait tort, après tout.

— Dans ce cas, je l’accepte, je cède timidement.

Alexis avance vers moi. Sa main se lève vers ma joue de la même manière que le faisait celle de Stéphane. Le contact de ses doigts me fait trembler.

— Tu es partie un peu vite de Saint-Rémy, me dit-il en fronçant les sourcils.

— Je suis partie comme on m’a invitée à le faire, et je pèse mes mots.

— Je n’ai pas un grand effort d’imagination à produire pour comprendre ce qui s’est passé. Mais je te croyais plus bagarreuse que ça.

— Bagarreuse? je relève, ahurie. Que voulais-tu que je fasse dans ces conditions?

— Braver l’ordre de Clément Vallate et parler à Stéphane.

— Pour entendre quoi? Qu’il est fiancé et qu’il va bientôt se marier? Pour lui dire quoi? Que je me suis vautrée avec son père avant de me jeter dans ses bras?

J’ai débité tout ça d’un coup, sans respirer. Le manque d’air me tourne la tête. Je trouve un appui sur le bord de ma table. La fatigue me tombe plus lourdement sur les épaules. Alexis s’en aperçoit. Sa voix se fait plus douce.

— Il s’est glissé un certain nombre de malentendus entre vous, Frédérique. Sans doute serait-il souhaitable que vous en discutiez tous les deux.

— Tu présenteras tous mes vœux de bonheur à ton ami de ma part, Alex, je conclus, radicale dans ma décision. Quant à la voiture, je te remercie de t’être déplacé pour me la livrer.

— Tu es l’une des plus belles têtes de mule que je connaisse, me réplique-t-il, presque amusé de ma résistance.

— Ravie d’apprendre que je ne suis pas la seule. À ta place, je m’interrogerais sur mon propre cas.

— Tu devrais te reposer, Frédérique. La fatigue ne te vaut rien, me balance-t-il en s’éloignant vers la sortie.

— Merci du compliment!

— Je t’en prie, il est sincère.

— Toutes mes amitiés à Mickaëlla.

— Je vais les lui transmettre immédiatement.

Avant même que je réagisse, il a disparu. Sous ma fenêtre, une Porsche 911 noire patiente en double file à côté de l’Aston Martin. Alexis traverse en courant la rue et s’engouffre à la place du passager. La 911 démarre aussitôt. Je n’ai pas aperçu Mickaëlla derrière les vitres fumées de la voiture, mais je ne doute pas une seconde qu’il s’agissait bien d’elle. L’empressement d’Alexis à aller la rejoindre me fait prendre conscience du vide qui m’habite et qui m’entoure. Même Jean-Luc ne se soucie plus depuis longtemps de savoir à quoi j’occupe mes soirées, ce que je fais lorsque je suis seule. Je repense avec nostalgie à toutes ces journées auprès de Stéphane, à sa compagnie parfois silencieuse, parfois très remuante, à la chaleur de son étreinte, à son bras enroulé autour de moi tandis que nous regardions simplement la télévision, à son intérêt pour les plats que je lui préparais, à mon propre plaisir à les faire, à toutes ces nuits. Une larme m’échappe et roule sur ma joue. Je l’efface d’un geste rageur.

Quelle idiote!

Tout ça pour terminer devant un juge, dans la haine et la rancœur. Au moins, je m’épargne ça. Le couple n’est pas un modèle pour moi.

\*\*\*

Deux semaines après mon retour, tout est redevenu normal, à une exception près. Camille Langeais a définitivement tranché en faveur de Jean-Luc. Sans doute sa poigne plus virile lui a-t-elle fait croire qu’il était plus efficace sur ses bourrelets psychologiques. Je me promets de ne plus jamais déléguer ma clientèle à mon collègue.

D’un point de vue personnel, j’ai fait l’addition de mes conneries et tiré un trait. Je n’ai pas remis un pied à *L’Écarlate* et je n’envisage pas non plus de le faire à nouveau. Mon corps est endormi, il me fiche la paix et ça me convient. Comme Lucie, je reprends ma liberté. J’en profite pour jouer avec ma voiture. La tête de Jean-Luc lorsqu’il m’a vue au volant pour la première fois a été un pur moment de bonheur. J’ai accepté qu’il monte à bord, mais catégoriquement refusé de lui céder le volant. La

vengeance avait un goût suave à souhait.

Un coup d'œil dans le miroir de la salle de bains, le vendredi matin, me fait dire qu'il est temps de me reprendre sérieusement en mains. La dernière étape de ma remise à niveau. Comme toujours, l'accueil de Jill au téléphone est parfait. Je dégote un rendez-vous en fin d'après-midi. Les services de la Société ne sont pas tous à bannir, après tout. Jill est sans conteste la meilleure esthéticienne que je connaisse, la seule qui soit capable de vous arracher les poils sans même vous tirer une grimace. Tandis qu'elle me débarrasse de ma toison, nous bavardons de tout, de rien. Si j'accepte le massage qu'elle me propose, je ne la laisse pas aller au-delà. Je n'en ai pas envie. Elle n'insiste pas, puis réclame mon badge pour le passer sous le lecteur.

— C'est curieux, sourcille-t-elle en recommençant plusieurs fois l'opération. Ça ne fonctionne pas.

— Comment ça?

— Votre badge semble inactivé. Il est impossible d'afficher votre compte. Vous n'avez pas eu de problèmes par ailleurs?

— Non, si ce n'est que vous êtes la première à qui je rends visite depuis plus de trois mois.

— Vous me permettez de me renseigner?

— Bien volontiers.

Jill décroche son téléphone et patiente quelques secondes. À l'autre bout du fil, Lou semble s'étonner à son tour de cette défaillance technique. Jill me tend alors l'appareil et la directrice de la Société me salue avec son habituelle joie de vivre.

— Je suis désolée, Fred, je ne comprends pas. Peut-être la puce s'est-elle désactivée toute seule. Je vais te préparer un autre badge, ce sera plus simple que de tenter de réinitialiser celui-là. Peux-tu passer à l'agence demain après-midi?

— Sans problème, mais pas avant 18 heures.

— Je t'attendrai. Merci, Fred.

— Merci à toi. À demain, Lou.

Je raccroche, dubitative. Jill me raccompagne jusque dans l'ascenseur qu'elle active. En quittant l'institut à bord de l'Aston Martin, j'aurais dû me sentir toute neuve. Ce n'est, hélas, pas le cas. Quelque chose me turlupine sans que je mette précisément le doigt dessus. Peut-être cette histoire de badge désactivé. En dehors de Stéphane, je ne connais personne qui peut agir à distance sur les comptes des membres de la Société.

Quel intérêt aurait-il eu à bloquer mon accès?

Sauf éventuellement à me donner une leçon. J'imagine cependant mal Stéphane se résoudre à une telle bassesse. Ce n'est pas dans son caractère. Lou doit avoir raison, la puce a dû se désactiver toute seule à force d'être inutilisée.

Il est 18 heures juste quand je coupe le contact de mon bolide aux abords de l'agence. Une 911 qui ne m'est pas inconnue est garée quelques mètres plus loin.

Est-ce vraiment un hasard si Alexis se trouve ici, aujourd'hui?

À peine ai-je ouvert la porte que Lou s'avance en me souriant d'un air entendu.

— Il t'attend à côté, me dit-elle en désignant son bureau.

Au moins, je suis fixée. J'entre en me demandant ce qu'il me veut, et je m'arrête tout net. Alexis est bien là, mais il n'est pas seul. Stéphane est assis dans le canapé qui meuble le fond de la pièce. Je suis tombée dans un nouveau traquenard signé Duivel. Les deux hommes m'observent avec prudence, puis Alex dégaine le premier.

— Bonjour, Frédérique, je suis content que tu sois venue.

— Maintenant que ta ruse a fonctionné, puis-je savoir ce que me vaut cette convocation déguisée? je marmonne, soupçonneuse.

— Puisque tu t'obstines à faire la sourde oreille à mes conseils, je n'avais pas d'autre choix que de te faire venir ici. Stéphane et moi avons estimé qu'il fallait te mettre au courant de certaines choses que tu es, à présent, en droit de savoir.

— Quelles choses?

Alexis jette un coup d'œil à son ami. Je me sens obligée de me retourner. Sans un mot, Stéphane se lève alors du canapé et avance vers moi. Tout ça sans la moindre difficulté ni hésitation. Le sang déserte mon visage, je suis clouée sur place tandis qu'il approche de moi, lentement. Stupéfaite, je lève la main pour l'arrêter.

— Depuis quand marches-tu ainsi? j'interroge d'une voix éraillée par l'émotion.

— Depuis ma sortie de l'institut où j'ai suivi le stage de rééducation.

La nouvelle est dure à encaisser. Je dois déglutir pour libérer ma gorge du nœud qui la serre.

— Ce qui veut dire que tu as joué la comédie durant tout ce temps?

— Après quelques mois d'expérience, ça n'a pas été très difficile, m'avoue-t-il sans détour.

Je lutte contre une envie de pleurer et de mordre sans trop savoir laquelle l'emporte. Pleurer serait une faiblesse.

— Pourquoi m'avoir envoyée à Saint-Rémy? je demande, aussi calmement que le permettent mes nerfs, au principal artisan de cette sombre manigance.

Alexis hausse un sourcil et sans se départir de son calme me répond d'une voix nette qui m'indique clairement qu'il avait prévu cette question.

— Nous avons besoin d'un alibi.

— Un alibi? je relève, mordante. Pourquoi? Faire croire au miracle ou permettre à ton copain de passer agréablement le temps?

— Ni l'un ni l'autre, Fred, me réplique-t-il sèchement. En temps normal, je n'aurais même pas à te donner la raison qui m'a poussé à faire appel à toi. Si je le fais, c'est uniquement parce que j'estime devoir réparer une injustice envers toi et envers Stéphane.

— Tu manipules les gens comme des pièces sur un échiquier sans te soucier de ce qu'ils en pensent, je proteste féroce.

— Alexis a agi à ma demande et pour le bien de la Société, plaide alors Stéphane.

La solidarité masculine joue à plein. Soit!

— Je ne souhaitais pas ce mariage, Fred, commence-t-il en me voyant résignée à écouter leurs arguments. C'est une idée de mon père.

— Comment ça, une idée de ton père?

— Vallate Link Access est une société qui fonctionne très bien, mais qui a sans cesse besoin de nouveaux développements. Nos parts de marché pourraient être très largement supérieures à ce qu'elles sont si nous étions en mesure de convaincre un gros investisseur. Mr Leps était un très très gros investisseur potentiel.

— Est-ce pour cela que tu as accepté d'épouser sa fille?

— Je l'ai rencontrée lors d'une réception organisée par mon père. Je l'ai trouvée jolie et pas idiote. Je n'ai pas agi autrement que pour les autres filles.

Je hoche la tête en devinant ce qu'il entend par là.

— J'étais loin de me douter du piège qui se refermait sur moi, reprend-il aussitôt. Aline s'est déclarée follement amoureuse dès le lendemain, ce qui a formidablement servi les intérêts de nos parents respectifs. On m'a fait valoir tout le bénéfice que je trouverais à ce mariage et sur le moment, je n'ai pas osé refuser catégoriquement. J'aurais dû. Quand j'ai réalisé à quel point le projet était avancé sans que je le sache, je me suis enfin réveillé. Mon opposition à ces stupides fiançailles a provoqué la colère de mon père. Je me suis tourné vers Alexis et je l'ai informé du projet concernant la prise de participation de Leps dans V.L.A.

— Tu l'ignorais? je m'étonne en m'adressant à Alexis.

— Clément Vallate s'était soigneusement abstenu de nous en faire part.

— C'était gênant?

— L'enquête que nous avons lancée a permis d'établir que Leps se contente rarement de soutenir les entreprises qui s'associent à lui. À plus ou moins court terme, il les absorbe et les démantèle à son unique profit. Nous ne pouvions pas courir le risque qu'il découvre l'existence de la Société en

mettant la main sur V.L.A.

— Je vois. Et comment aviez-vous l'intention de réagir?

— Dans un premier temps, il était convenu que Stéphane refuse ce mariage arrangé. Nous espérions que cela suffise à enterrer les négociations.

— Et cela n'a pas été le cas.

— Malheureusement, non, intervient Stéphane. Mon père s'est acharné sur moi. Nos rapports se sont sérieusement dégradés et, à l'occasion d'une violente dispute, j'ai décidé de m'éloigner de Paris. Je comptais aller chercher les clés de la maison de Saint-Rémy chez Françoise et d'y trouver refuge pour quelque temps.

Sa voix s'éteint dans un soupir, son visage se ferme.

— C'était le jour où tu as eu cet accident?

— J'étais au volant au moment où il a appelé. Il m'a dit que j'agissais comme un gamin capricieux, que je devais assumer mes responsabilités et que ce mariage était un enjeu capital pour mon avenir et surtout pour celui de V.L.A. Je lui ai fait remarquer que sa foutue boîte passait avant moi dans son discours. Il n'a pas démenti. J'étais si furieux que des larmes de rage m'ont aveuglé l'espace d'un instant.

Il marque une pause, le temps de prendre une inspiration qui lui semble nécessaire. Je n'ose pas l'interrompre. Alexis, pour sa part, le laisse raconter son histoire sans intervenir non plus.

— Quand je me suis réveillé à l'hôpital, on m'a dit que j'avais eu beaucoup de chance. Mes souvenirs sont flous. Je me rappelle avoir aperçu le flanc des rochers et avoir donné un coup de volant, et c'est tout. Mon état de santé n'était pas si grave que ça, mais à en juger par la réaction de mon entourage, j'ai cru tenir une occasion unique de régler définitivement les deux problèmes d'un coup. J'en ai parlé à Alexis. Dieu seul sait comment il est parvenu à convaincre le médecin de garder le silence sur mon dossier. Celui-ci a accepté de me laisser l'entière responsabilité d'en dire ce que je souhaitais à mes proches. J'ai donc caché la vérité à mon père et continué à feindre un handicap qui mettait un terme à ce projet de mariage. Je pensais qu'après tous ces longs mois durant lesquels ma chère fiancée n'a pas daigné prendre de mes nouvelles, il n'en serait plus du tout question et qu'il était temps de retrouver une vie normale. Je n'avais pas l'intention de passer le reste de mes jours à me morfondre chez moi dans un fauteuil roulant.

— Tu avais déjà fait preuve d'une belle ténacité, je ne peux m'empêcher de mordre en songeant à son mensonge.

— Stéphane a suivi le plan que nous avons établi, intervient Alexis d'un ton tranchant. C'est moi qui lui ai conseillé de s'installer à Saint Rémy plutôt que de rester à Paris où il aurait pu éveiller les soupçons de son entourage. Cela m'a donné du temps pour réfléchir à une solution pour nous tirer tous d'affaire.

— Et c'est là que j'entre en scène, je présume?

— Par le plus grand des hasards, Lou a évoqué ta présence à *L'Écarlate*. L'idée a germé dans mon esprit. Je n'avais, hélas, pas prévu que tu y croiseras la route de Clément Vallate.

— Désolée d'avoir contrarié tes plans.

— Tu ne penses pas si bien dire, gronde-t-il en me fixant d'un œil noir dont il a le secret. Alors que je m'étais assuré quelques jours auparavant qu'il ne verrait aucun inconvénient à ce que je fasse une autre tentative auprès de son fils en lui adressant quelqu'un de qualifié, voilà que tu risquais de tout foutre en l'air en t'y envoyant avec lui.

— Oh! Subtil.

Mes coups de dents sont inutiles, Alexis a le cuir trop dur. Il ignore superbement mes réparties cinglantes pour ne s'attacher qu'aux faits.

— Par chance, je savais qu'il devait prendre l'avion pour Dubaï et qu'il resterait absent durant plusieurs semaines. Je n'avais plus tellement le choix. Il fallait faire plus vite que prévu.

— Tu étais au courant? j'interroge un Stéphane soigneusement muet depuis un moment.

— Oui, confirme-t-il tout bas.

— Et pour le reste? Ignorais-tu vraiment ma rencontre avec ton père ou m'as-tu également joué la comédie?

— Je ne savais rien. J'ai tout appris par la bouche de mon père... juste après ton départ.

Sa façon d'affronter mon regard accusateur plaide en sa faveur. Je ne peux m'empêcher de ressentir un coup au cœur.

— Croyais-tu qu'il se serait privé de cet argument superbe que les circonstances lui amenaient sur un plateau? me lance-t-il en constatant mon ahurissement.

Je n'ose pas imaginer ce que Stéphane a pu penser de moi à ce moment-là. J'ai le cerveau qui mouline dans le vide, les mains qui tremblent et une envie de cogner que je suis bien obligée de contenir à défaut d'avoir un défouloir sous la pogne.

— J'ignorais qu'il s'agissait de ton père avant de me retrouver nez à nez avec lui, je précise pour ma défense.

— Je le sais, mais il a fallu que je digère l'information.

Je hoche la tête, résignée. Je prends une grande inspiration et j'extirpe de ma poche le badge en forme d'oméga auquel est attachée la clé de l'Aston Martin. Je le dépose bien évidence sur le bureau d'Alexis et j'assure ma voix afin qu'elle ne flanche pas avant la fin.

— Vous auriez pu me mettre au courant dès le début. Vous avez préféré jouer cette honteuse mascarade. Peut-être que cela vous a servi utilement, mais j'estime que vous vous êtes bien foutus de moi... tous les deux. Vous me pardonnerez d'avoir assez de fierté pour ne rien vous devoir, ni à l'un ni à l'autre.

Sur ces mots qui me rendent un peu de dignité, j'exécute un demi-tour rapide et je m'éloigne sans un regard.

— Fred, attend! s'élève la voix de Stéphane dans mon dos.

— Non! Laisse-la. Ça vaut mieux pour le moment, le retient celle d'Alexis. Quand elle est dans cet état, elle n'écoute rien.

Je sors en courant sur le trottoir. En quelques minutes, je gagne la place de l'Opéra. Je n'ai pas envie de me frotter à la foule du métro, je hèle un taxi qui s'arrête à ma hauteur. Je donne mon adresse du bout des lèvres. Dans ma tête, c'est le chaos. Quelques minutes plus tard, je jaillis de la voiture et je rentre dans l'immeuble comme une furie. Béatrice me regarde passer comme on s'inquiète de l'arrivée d'un ouragan. Elle ne fait même pas une tentative pour me retenir. Je n'ai pas encore rejoint mon bureau que mon père fait irruption dans la salle d'attente en accompagnant un patient.

— Fred? Que se...?

Trop tard, j'ai claqué la porte. Jean-Luc n'apprécie généralement pas les éclats féminins, mais pour l'occasion, il sait fort bien redevenir mon père. Il force l'entrée de mon cabinet tandis que je tourne en rond comme une lionne dans une cage.

— Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang?

Sa voix me rappelle les rares moments où je me suis fait gronder par lui. Mais j'ai passé l'âge de me faire engueuler, et je ne suis pas d'humeur à le supporter. Je continue d'arpenter la pièce en ruminant ma stupidité.

— Le pire, tu vois, le pire, c'est que je le sentais! Rien ne me paraissait normal dans cette affaire.

Certes, le fait de lâcher ainsi une partie de mes houleuses cogitations n'est pas de nature à faire la lumière sur le mystère, mais pour Jean-Luc, cela suffit amplement à ce qu'il comprenne.

— Je sais, dit-il calmement.

C'est étrange comme une petite phrase peut faire office de détonateur. C'est en l'occurrence ce qui se passe dans ma tête au moment précis où j'entends ces paroles. Je me retourne vers mon père, je suis raide et prête à exploser.

— Comment ça, tu sais?

Nullement impressionné par mon attitude, il me fait face avec cet air inébranlable qui m'a toujours rendue si fière de lui.

— Alexis a appelé.

Un coup de poignard dans le dos ne m'aurait pas fait plus d'effet.

— Alors ça, c'est la meilleure! Mais pour qui se prend-il?

— Il se fait du souci pour toi.

— Du souci?

Ma voix monte dans les aigus, mon père grimace, mais ça ne réussit pas à m'arrêter.

— Est-ce qu'il s'est fait du souci quand il m'a envoyée là-bas? Hein? Non. Tout ce qui lui importait, c'était la sécurité de la Société et de sortir son copain du guêpier où il s'était fourré. Il m'a prise pour une... pour une...

Je suis incapable de prononcer les mots qui me viennent à l'esprit. Le chagrin me submerge d'un coup, surpasse la colère et me fait monter des larmes aux yeux. Jean-Luc est si peu habitué à me voir pleurer qu'il en reste démuni quelques secondes avant de m'attirer dans ses bras. Son étreinte rassurante ouvre soudain toutes les vannes de mon cœur.

— Je le savais, papa. Je savais qu'il jouait la comédie du fauteuil roulant. Il ne se comportait pas comme il aurait dû.

— Certains patients sont très doués pour simuler, tu le sais aussi bien que moi.

— Alors que je m'en doutais, je n'ai rien dit. J'ai préféré croire à l'impossible. Quelle conne!

La main de mon père se pose sur mon crâne comme pour apaiser la blessure que je m'inflige toute seule. Sa voix douce m'enveloppe.

— Il n'est pas plus aveugle que celui qui ne veut rien voir. Tu n'as pas nié tes compétences, ma chérie, mais peut-être as-tu privilégié autre chose... des sentiments, par exemple.

Je cesse de pleurnicher. Alarmé, mon père m'écarte de lui pour me dévisager. Le sang a déserté ma figure et j'ai froid à en trembler.

— Tu es en colère, c'est tout à fait normal, Fred. Il ne faut pas pour autant que tu retournes l'arme contre toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Si tu analyses la situation, tu verras que Stéphane a fait preuve de courage en te révélant la vérité et Alexis de responsabilité. Tous deux sont aujourd'hui aussi affligés que toi.

— Affligés? Vraiment? j'aboie.

— Prends le temps de te calmer et de réfléchir. Je crois que ce jeune homme est très sincèrement amoureux, Fred, et à en juger par ta réaction, je ne serais pas étonné que tu aies découvert autre chose que les vertus du soleil en Provence.

— Tu as raison. J'ai appris que les hommes sont bien tous les mêmes, et que le mensonge ne leur fait pas peur quand il s'agit de leurs petits arrangements personnels.

— Je n'ai pas été un modèle à ce niveau-là, et de par mon expérience, je sais parfaitement reconnaître un menteur d'un homme honnête. Crois-tu que Stéphane aurait pris la peine de te poursuivre jusqu'ici et de te dire tout ça s'il n'avait pas éprouvé des sentiments forts à ton égard?

— Ou l'intention de se donner meilleure conscience. Eh bien! Voilà, c'est fait, je l'ai écouté. Je

n'estime pas devoir en faire davantage.

— Frédérique Roche, tu...

Je m'écarte résolument de mon père. Je connais les sermons qui commencent par « Frédérique Roche », je n'ai pas envie d'en entendre un autre.

— Ça va aller, papa, je t'assure, je le coupe en redressant la tête.

Il soupire en se pinçant les lèvres.

— Tu commets une grave erreur, Fred.

— Je crois que j'ai évité le pire, au contraire.

— À mon avis, tu refuses surtout le meilleur.

— Dans ce cas, c'est un juste équilibre qui me convient très bien.

— Tu es butée.

— Je suis ta fille.

Il me sourit et sa main se pose sur mon crâne comme lorsqu'il jouait à m'ébouriffer les cheveux pour me taquiner. Cette fois, il se contente de me caresser tendrement.

— Essaie quand même de réfléchir... quand tu auras fini d'avoir envie de zigouiller tout le monde.

— Ça fait quelques milliards d'êtres humains... j'ai besoin d'un peu de temps.

Jean-Luc hoche la tête et s'éloigne vers la sortie. Je regarde sa main qui me caressait quelques secondes auparavant s'emparer de la poignée. Mon cœur a un raté.

— Je t'aime, papa! je lance dans un souffle.

Il s'arrête tout net et se retourne vers moi.

— Je t'aime aussi, ma fille.

\*\*\*

Il est presque 19 heures, je vois avec soulagement cette journée de mercredi s'achever. Même pendant les vacances, ce jour est celui où je reçois généralement les enfants ou les ados. Je redouble d'attention avec ces patients-là. Je ne m'en plains pas, cela m'offre un utile dérivatif à des pensées encombrantes. Ma colère n'est pas retombée, mais je ne sais plus vraiment à qui elle s'adresse. Les paroles de mon père ont semé le doute dans mon esprit et depuis quatre jours, je me sens perdue. Perdue et fatiguée. J'espère qu'il n'y a plus personne dans la salle d'attente. J'appuie sur la touche de la ligne intérieure, Béatrice répond à voix basse.

— Dis-moi que je suis libre, je lui demande en contenant un bâillement.

— Je suis navrée, Fred, mais un patient de dernière minute souhaite absolument te voir.

— Mon père est-il encore là?

— Non, il est parti, il n’y a pas longtemps.

— Bon... envoie-le-moi, je me résigne.

Je vais jusqu’à la porte pour accueillir cet ultime client, et je manque aussitôt de la lui refermer au nez.

— Tu ne peux légitimement pas te plaindre que je ne me suis pas annoncé, cette fois, ricane Alexis en me passant devant, une grosse enveloppe sous le bras.

— Que viens-tu encore faire ici? je grommelle.

— Intercéder en faveur de Stéphane, je ne te le cache pas.

— C’est lui qui t’envoie?

— Comme il craignait que tu refuses obstinément de le recevoir, j’ai proposé de jouer les messagers. Je sais combien tu apprécies mes visites.

— Faut-il que tu te sentes coupable pour te déplacer ainsi à tout bout de champ.

— Je déteste les situations confuses.

— Celle-ci l’est par ta faute.

— En partie, je l’admets.

Surprise par cette reddition si rapide de la part du vice-président de la Société, je hoche la tête sans trouver de répartie efficace. Ça ne le réjouit pas plus que ça. Ses traits se ferment.

— Je t’ai menti, Fred... je commets des erreurs, dont une que je paye toujours aujourd’hui. Je ne voudrais pas que tu éprouves les mêmes regrets.

Intriguée par son ton plus grave, je range mon ironie au placard.

— Quel genre d’erreur?

— Une erreur de jeunesse doublée d’un péché d’orgueil. Je me suis cru le plus fort et j’ai stupidement voulu le prouver. Ce jour-là, j’ai blessé Micky dans sa chair et dans son âme en l’obligeant à m’obéir tout en niant les sentiments profonds que j’avais pour elle.

Une ombre s’est abattue sur son visage et ses yeux flambent d’une colère qui couve sous son apparence très calme. La plaie est encore vive.

— Mickaëlla t’aime plus que tout, elle t’a pardonné.

— Mickaëlla, oui, mais moi, je ne me suis pas pardonné. Il m’arrive, dans mes nuits de cauchemar, de l’entendre encore me supplier de tout arrêter. Je ne l’ai pas fait. Je me suis enfui lâchement en la

laissant seule au fond de l'abîme dans lequel je l'avais plongée. Depuis, je vis dans la peur permanente que cette erreur cause un jour ma perte.

Je suis abasourdie par cette confiance, j'en ai la gorge nouée. Les yeux sombres d'Alexis s'enfoncent plus profondément dans les miens, je suis à sa merci et il le sait. Je suis enfin en mesure de l'écouter vraiment.

— Ne laisse pas l'orgueil prendre le pas sur ce qui compte vraiment, dit-il d'une voix plus assurée. Stéphane t'aime plus que tu ne peux l'imaginer.

— Que dois-je faire, selon toi?

— Lis ceci, répond-il en déposant la grosse enveloppe sur mon bureau.

Étourdie, je regarde le paquet, puis Alexis. Ce dernier se contente d'un signe de tête et se détourne vers la sortie. J'attends qu'il ait refermé la porte derrière lui pour tendre la main vers l'enveloppe. Elle est lourde et épaisse. Mon cœur bat comme un fou et mes doigts tremblent lorsque j'en tire une liasse de planches de bande dessinée. J'y reconnais immédiatement la maison de Saint-Rémy. Le crayon magique de Stéphane me révèle en images ce qui s'est passé après mon départ, les révélations fracassantes de son père, sa détresse aussi. Jamais je ne l'ai vu se dessiner lui-même. Son portrait est bouleversant de ressemblance et ça me fait horriblement mal.

Je tourne fébrilement la page. J'y vois l'affreuse dispute qui l'a opposé à Clément Vallate, je lis, par dialogues interposés, qu'il lui a jeté sa démission au visage... sa démission en tant qu'employé de V.L.A., mais aussi en tant que fils. Comme si on pouvait démissionner d'une telle fonction!

Dans ces bulles, j'en apprends un peu plus sur ce mariage arrangé dont Stéphane ne voulait pas, mais auquel son père tenait avant tout par intérêt, et sur cette pseudo-fiancée superficielle et lunatique à laquelle il n'a pas accordé plus d'une heure de son intimité.

Je me sens stupide et honteuse de ne pas l'avoir cru, lui en qui j'avais toute confiance. Je réalise qu'il ne m'a pas menti parce qu'il s'agissait d'une affaire classée, sans importance.

La page suivante retrace notre rencontre dans le bureau de Lou et la façon dont j'ai rendu la clé de la voiture et mon badge. Enfin mon cœur a un raté en découvrant la planche d'après. J'y vois Stéphane au volant de l'Aston Martin, il roule vite. Devant lui se dressent des rochers menaçants. Je suis prise d'un violent vertige qui m'oblige à m'appuyer contre la table. L'angoisse m'étouffe. Je dois savoir. Par chance, Alexis répond dès la seconde sonnerie.

— Qu'as-tu fait de l'Aston Martin? je demande, affolée.

— Je l'ai cédée à Stéphane, me répond-il d'un ton un peu étonné.

— Sais-tu où il se trouve?

— Il habitait chez moi, mais il a quitté la maison pour descendre à Saint-Rémy, il y a deux jours, pourquoi?

Je ne prends même pas le temps de lui répondre, je raccroche aussitôt pour cliquer sur le numéro de Stéphane. Dès lors, chaque micro-seconde me paraît durer une éternité. Enfin, il décroche.

— Où es-tu? je crie sans autre forme de présentation.

— Quelle importance?

Je déteste le bruit de moteur que j'entends à l'arrière.

— Steph, s'il te plaît, ne fais pas de conneries.

— Une de plus ou de moins...

Sa voix est morne, comme lassée de devoir plaider sa cause.

— Je t'en prie, j'insiste, la gorge serrée.

— Aurais-tu peur de te sentir coupable?

— Non, j'ai peur tout court. Je n'ai même jamais eu autant la trouille de toute ma vie.

Un ricanement amer accueille mes propos vifs.

— Je me demande bien de quoi tu peux avoir peur, toi.

Aussi étrange que ce soit, sa question me redonne espoir. Le dialogue s'installe.

— De te perdre.

— Ce sont de bien belles paroles, ça.

— Elles sont sincères. J'ai toujours été sincère envers toi.

— Contrairement à moi, c'est ce que tu veux dire?

— Non, je me défends du tac au tac. Je n'avais pas d'arrière-pensée en disant cela.

— Pourtant, tu as raison. Je t'ai menti et je me suis servi de toi à des fins égoïstes. Pourras-tu me pardonner un jour?

— Je me sens tout aussi coupable envers toi.

— Tu n'as rien à te reprocher, Fred. Ce qui est arrivé était antérieur à notre rencontre et je savais que tu n'étais pas une sainte. À l'inverse, rien ne justifie l'erreur que j'ai commise envers toi.

Son obstination à se démolir me hérissé, je n'en peux plus de ce dialogue de sourds.

— Je m'en fous, Stéphane. Tu comprends? Je m'en fous. Je t'aime, espèce d'idiot!

— Il t'a fallu tout ce temps pour t'en rendre compte?

Ses accents sont restés sinistres, je tremble comme une feuille au téléphone. Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il raccroche.

— Quand je suis en colère, ça peut durer un moment.

— Tu as un fichu caractère, Frédérique Roche, me dit-il après quelques pénibles secondes de silence.

— Je n'ai jamais eu l'habitude de lutter contre.

— Tu as vraiment été mal élevée.

— Et toi, trop bien.

— Vois où nous en sommes.

— Je suis prête à faire des efforts pour changer.

— Pourquoi voudrais-tu changer?

— Pour toi.

— Je n'ai aucune concession à te faire en échange.

— Je n'en attends pas, je t'aime comme tu es.

— Malgré mes mensonges?

— Oui, malgré tes mensonges.

— Il y en a un autre que je dois te confesser, Fred, mais je ne sais pas si tu me pardonneras celui-là.

Je retiens mon souffle.

— Je t'écoute, je bredouille, alarmée.

— Approche-toi de la fenêtre.

J'obéis, le cœur battant, et j'ouvre des yeux ronds. L'Aston Martin est garée le long du trottoir d'en face. Stéphane est tranquillement adossé contre sa portière. Nos regards s'accrochent à distance. Une joie presque douloureuse m'envahit. Mon sourire en est l'aveu. Il suffit à ce que Stéphane comprenne qu'il est largement pardonné de cette nouvelle supercherie. Je le vois éteindre son portable et traverser la rue. Je fais volte-face et je bondis vers la salle d'attente où Béatrice s'apprête à partir. Le petit coup de sonnette qui retentit la contrarie.

— Mais le cabinet est fermé, ronchonne-t-elle en consultant sa montre pour vérifier qu'elle ne se trompe pas.

— C'est pour moi, je la rassure.

Elle lève un sourcil curieux, mais devant ma mine réjouie et mon mutisme, elle n'insiste pas.

— Eh bien! Je vais ouvrir en partant, annonce-t-elle en m'embrassant sur les deux joues.

Je la suis des yeux jusqu'à la porte. Mon cœur se met à cogner comme un cinglé contre mes côtes quand apparaît la silhouette de Stéphane. Près de lui, Béatrice paraît encore plus menue. Cette fine mouche n'est pas longue à deviner. Elle se retourne pour m'adresser un coup d'œil.

— Tu seras là, demain? demande-t-elle.

Je me contente de hocher la tête. Ma gorge est trop nouée. Béatrice acquiesce et Stéphane s'écarte pour lui laisser le passage vers le hall. Moi, je suis clouée sur place. Je le regarde avancer lentement vers moi. Il s'arrête cependant à une toute petite distance.

— Ce premier pas a été le plus difficile à faire de toute ma vie, m'explique-t-il avec un sourire teinté d'inquiétude.

— Je m'en doute, je lui réponds d'une voix enrouée.

— Accepterais-tu de faire le dernier?

Sans rien dire, j'accomplis ce qu'il me réclame. Sa chaleur et son parfum m'enveloppent aussitôt, ses mains encadrent mon visage et l'attirent vers le sien, ses lèvres se posent sur ma bouche. Elles la pressent un peu plus encore quand mon corps se plaque au sien. Alors sa langue prend possession de la mienne et ses bras se referment autour de moi. Jamais plus je ne dirai qu'un baiser n'engage à rien. Ceux de Stéphane sont, pour moi, de pures provocations. Peu importe que je manque d'air, je consens à mourir ainsi. Par chance, Stéphane confirme qu'il n'est vraiment pas suicidaire et s'arrache à mes lèvres pour reprendre sa propre respiration.

— Puis-je en déduire que tu ne m'en veux pas? demande-t-il tout bas.

Je secoue la tête, une larme m'échappe et se met à rouler sur ma joue. Les doigts de Stéphane en arrêtent la course. Son sourire s'efface.

— C'est la première fois que je te vois pleurer.

Je déglutis et je prends une courte inspiration qui m'est nécessaire pour me calmer.

— Tu m'as fichu la trouille, espèce de crétin!

Mes paroles font jaillir son rire, puis sa main me caresse tendrement.

— Tes efforts pour changer n'auront pas duré très longtemps, me fait-il remarquer, visiblement soulagé.

J'ai retrouvé ma voix, les vannes sont ouvertes, le déballage commence malgré moi.

— On n'a pas idée d'employer des ruses aussi mesquines. C'était dégueulasse de me faire croire que tu allais... Enfin, merde, Stéphane! Peux-tu imaginer ce que j'ai ressenti?

Sa main appuie plus fermement sur ma joue comme pour contrôler mon emportement.

— Ça me fait extrêmement plaisir de constater à quel point tu t'es inquiétée pour moi, mais je n'ai rien suggéré de ce que tu penses, Frédérique, dément-il avec sérieux.

— Mais... le dessin où tu accélères sur cette route de montagne?

— Et alors? C'est le chemin que j'ai pris pour venir jusqu'ici. Si tu avais été plus observatrice, tu aurais remarqué que la page suivante est encore vierge.

— Je n'ai pas tourné la page, je reconnais piteusement.

— Tu as eu tort.

— Je te demande pardon.

Une étincelle passe dans l'azur de ses yeux.

— Je suis content de cet effort, me provoque-t-il.

Cette fois, je ris. Son regard redevient d'une tendresse absolue.

— Ne change surtout pas. Je t'aime comme tu es, espèce de petite morveuse, me dit-il d'une voix grave qui me pénètre à m'en faire frissonner.

— Je t'aime, espèce de sadique.

— Je n'en doutais pas.

— Que va-t-il se passer maintenant?

— Ce que je t'ai proposé à Saint-Rémy n'a jamais été plus vrai qu'aujourd'hui. Près de toi, je me sens vivant, Fred. Je voudrais que ça recommence et que ça continue... éternellement.

— Éternellement? je relève, surprise.

— Je suppose que si je me risque à dire « jusqu'à ce que la mort nous sépare », je m'expose aux pires sobriquets de ton répertoire.

Mon cœur s'affole. Stéphane guette ma réponse.

— Tu penses vraiment ce que tu viens de dire?

— Que tu vas râler? Oui.

— Non, ce que tu as dit avant.

— Oui, je le pense.

— Et... ton père? je demande avec précaution en redoutant sa réaction.

Ses mâchoires se serrent un peu, mais il ne paraît pas en colère. Il inspire légèrement avant de me répondre d'un ton posé.

— Alexis a jugé bon de s'en mêler également. À vrai dire, il m'a carrément engueulé en me faisant remarquer que si mes problèmes personnels étaient en voie d'être arrangés, rien n'était résolu concernant la Société. Il avait raison.

— Alors?

— J'ai accepté de parler à mon père. Ça m'a fait tout bizarre de constater qu'il en était ému.

— Nos pères ne sont pas parfaits... pas plus que nous d'ailleurs, mais ils restent nos pères.

Stéphane approuve en hochant la tête.

— Est-ce que tu as révisé ta position sur ta démission de V.L.A?

— Nous avons conclu une sorte de marché. Je continuerai d'assurer la gestion et la maintenance du réseau informatique de la Société, mais à distance. Il n'est plus question d'être associé aux affaires de la boîte.

— Ne m'avais-tu pas expliqué que V.L.A avait besoin d'un investisseur? Si Mr Leps a été écarté, le problème demeure sur le tapis, non?

— Alexis a trouvé un remplaçant.

— Un remplaçant?

— Quelqu'un dont le nom va sûrement te dire quelque chose.

— Qui ça?

— Daniel Sitrange.

Instinctivement, je tourne la tête vers la pile de magazines que Béatrice a pris soin de remettre en état avant de partir. Mes yeux tombent immédiatement sur un hebdomadaire people dont la couverture affiche la photo d'un couple heureux et souriant. Le titre racoleur annonce que l'ex-célibataire le plus convoité de la planète a trouvé le bonheur en famille près de sa femme Pascaline. Un sous-titre fait mention de la naissance de leur premier enfant, une petite fille prénommée Justine.

— Ce Daniel Sitrange-là? j'interroge en désignant le journal.

— Lui-même.

— Comment Alexis a-t-il réussi à le convaincre? Ne me dis pas que ce type-là fait partie de...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, Stéphane a compris.

— Sa femme et lui étaient des membres privilégiés de la Société. Leurs dossiers étaient classés top secret, me confirme-t-il. Si ce n'est plus le cas aujourd'hui, ils sont restés très amis avec Alexis et Mickaëlla.

— Pourquoi ont-ils quitté le club?

Un sourire un peu étrange étire ses lèvres.

— Il semblerait que leur mariage ait pourvu à toutes leurs attentes. Que voudrais-tu de plus quand tu as trouvé le bonheur?

Le sous-entendu de ces paroles ne m'échappe pas.

— Cela veut-il dire que tu serais prêt à renoncer aux services de la Société dans de pareilles circonstances?

— Sans aucun état d'âme.

— Que dirait Alex?

— Lui, plus que personne approuverait ma décision.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je sais qu'il lui arrive parfois de se sentir prisonnier de la charge qui lui incombe à la tête de la Société. Il aimerait être enfin libre et ne se soucier que de ce qui lui importe vraiment, sa femme et son fils.

— Qu'est-ce qui l'empêche de laisser cette charge à quelqu'un d'autre si elle lui pèse autant?

— Il ne tient que pour Mickaëlla. Tant qu'elle estimera de son devoir d'assumer l'héritage d'Henri Valmur, Alexis la soutiendra.

— Et si un jour, elle décidait elle-même de quitter la Société?

Stéphane secoue la tête d'un air désapprobateur.

— Ce jour-là, ce serait la fin de la Société telle que nous la connaissons, affirme-t-il avec assurance.

— Crois-tu que Micky dispose d'une telle influence?

Stéphane se contente d'un haussement de sourcils, puis il me ramène contre sa poitrine.

— Je crois surtout que ça n'est pas mon problème ni le tien. Sauf si tu estimes avoir encore besoin des services de la Société, bien entendu.

— Les mains de Jill vont me manquer.

— Il existe d'autres esthéticiennes très efficaces.

— Les conseils et les gadgets de Madame Jeanne aussi.

— Il n'est rien que tu ne puisses trouver ailleurs que chez elle, crois-moi.

— Et que fais-tu de *L'Écarlate*?

Ma petite provocation l'amuse. Ses lèvres reviennent butiner les miennes.

— Tu n'y mets plus les pieds, de toute façon, dit-il tout bas.

— Comment le sais-tu? Tu me surveilles?

— Qu'aurais-tu fait à ma place? avoue-t-il à demi-mot.

Ses baisers ne font que m'échauffer le sang. Je noue mes bras autour de sa nuque.

— J'ai une dernière question, je murmure quand il m'en laisse l'occasion.

— Laquelle? soupire-t-il en s'impatiant de ma résistance à ses assauts de sensualité.

— Où comptes-tu habiter?

— Je m'en moque éperdument. La seule chose qui m'importe, c'est d'être avec toi.

— Que dirais-tu de visiter un appartement? je lui propose, faussement innocente.

— Où ça?

— Deux étages au-dessus, si tu te sens capable d'y monter, bien sûr.

— Me mettrais-tu au défi de le faire?

Je reprends tout mon sérieux pour l'affronter bien en face.

— J'ai beaucoup apprécié Saint-Rémy, son soleil et la douceur de vivre, mais j'aime aussi travailler avec mon père, Steph.

— Je comprends parfaitement et ne crois pas que cela me dérange.

— Serais-tu prêt à vivre à nouveau à Paris?

— Sans aucun problème, à condition toutefois que tu acceptes de descendre en Provence de temps en temps.

— Aussi souvent que tu le souhaiteras.

— Et maintenant, tiens-tu absolument que je monte au dernier étage par l'escalier pour te prouver mon amour ou consens-tu à ce que je te viole dans l'ascenseur?

— J'opte pour le viol dans l'ascenseur. Ça ne dérangera pas grand monde de toute manière. Entre ici et chez moi, il n'y a personne. L'étage intermédiaire sert de salle de sport et à entreposer du matériel.

— C'est un peu moins drôle, fait-il semblant de bouder pendant que je l'entraîne, pas à pas, vers la sortie.

— Veux-tu que je simule l'affolement pour te consoler?

— Je t'interdis de simuler quoi que ce soit avec moi.

— Oui, maître, je le taquine en lui tendant mes lèvres.

— Sais-tu à quel point ça me fait bander de t'entendre dire ça?

— Oui, je le sais, je réponds en me pressant un peu plus contre l'érection que je perçois au travers de son pantalon.

— Verrais-tu un inconvénient à me faire visiter après?

— Après quoi?

Sans crier gare, il me pousse brusquement contre la porte du cabinet et m'y plaque en se collant à moi. Ses bras me soulèvent, ses mains remontent ma jupe et forcent mes jambes à s'arrimer à sa hanche. Étourdie et portée au comble de l'excitation, je réponds avec fougue à son élan. Ma lingerie ne résiste pas à son emportement, sa chemise ne résiste pas au mien. Je retrouve enfin la douceur de

sa peau sous mes doigts, sa chaleur et sa force. Je retrouve enfin la grisante sensation de son sexe en moi. Je suffoque en m'agrippant à ses épaules tandis qu'il me cloue véritablement à la porte. Jamais il n'a fait preuve de plus de passion à me soumettre à ses assauts. Son va-et-vient me rend folle. Je cambre les reins pour lui permettre de s'enfoncer totalement en moi. Il m'en récompense de coups de boutoir qui me tirent des gémissements incontrôlables. Libéré de son rôle de handicapé, Stéphane se déchaîne comme s'il voulait rattraper tout ce qu'il s'était interdit de faire jusque-là. J'expire en l'encourageant à me baiser plus fort encore et il s'y emploie. Son membre dur et gonflé martèle mon ventre avec une délicieuse violence qui ne tarde pas à produire ses effets. Les premières décharges électrisent mes reins et tout mon corps se raidit. Stéphane me repousse brutalement contre la porte et s'enfonce au plus profond de mes entrailles. Le grondement qui monte de sa gorge répond à ma longue plainte. Nous jouissons ensemble, encore une fois, partageant le même bonheur, le même plaisir. Sa bouche s'écrase sur la mienne tandis que l'orgasme nous tourmente l'un et l'autre. Je perçois les contractions de son sexe dans mon vagin trempé, puis tout s'apaise lentement tandis qu'un mince filet humide et chaud coule le long de ma cuisse. Ses bras me gardent solidement soudée à lui. Son souffle erratique se mêle au mien.

— Il va falloir... que nous ayons une petite... conversation, tous les deux, je réussis à articuler en luttant pour reprendre mes esprits.

— À quel sujet? réclame-t-il, aussi peu remis que moi.

— À ton sujet.

— Tout ce que tu veux, mais... pour le moment, je crois qu'il vaudrait mieux que tu me fasses... les honneurs de ton appartement.

— Ça s'impose, en effet.

\*\*\*

Le bras de Stéphane est enroulé autour de moi. Je ronronne, la tête posée contre sa poitrine nue, mes doigts dessinent des petits ronds sur ses abdominaux. Les trois jours qui viennent de s'écouler m'ont semblé des heures tant ils sont passés vite. Ils ont pourtant été les jours les plus importants de mon existence. Je revois la figure de Jean-Luc quand Stéphane est entré dans son cabinet, le jeudi matin. Rien que ça, ça valait son pesant d'or. Je regrette de n'avoir pas immortalisé l'instant. Les deux hommes de ma vie se sont serré la main en se regardant avec prudence. Jean-Luc s'est assis à son bureau. Il n'a pas remué des jambes comme d'habitude, c'est dire si elles étaient coupées. Je les ai laissés en tête-à-tête pour aller informer Béatrice d'un petit changement obligatoire dans mes rendez-vous. Elle en a profité pour me cuisiner.

— Il est beau, m'a-t-elle affirmé en chuchotant.

— Dis-moi... sais-tu qui papa fréquente en ce moment? j'ai rebondi de manière à me soustraire à sa curiosité.

— Toi aussi, tu as remarqué?

— Oui, c'est étrange. Il refuse d'en parler, il quitte le cabinet bien plus tôt qu'avant et figure-toi qu'il se couche désormais avant 23 heures.

Cette dernière information a fait sourciller notre secrétaire.

— Mince, alors! a-t-elle marmonné en me jetant un coup d'œil perplexe par-dessus ses lunettes posées sur le bout de son nez.

La porte du cabinet s'est rouverte, mettant un terme à notre conversation de comploteuses et me rendant mon cher et tendre Stéphane. De toute évidence, le courant était formidablement bien passé entre Jean-Luc et lui. Je lui ai demandé de m'attendre quelques minutes et je l'ai remplacé dans le bureau de mon père.

— Qu'en penses-tu? je me suis enquis.

— J'ai encore un peu de mal à réaliser que je vais avoir un gendre, a-t-il blagué.

— Nous n'en sommes pas là.

— Tu es cuite, Fred. Ce garçon n'a pas l'intention de lâcher le morceau.

— Le morceau, c'est de moi que tu parles?

Un grand sourire a dessiné des tas de petites rides au coin de ses yeux.

— C'est un homme bien. Je suis heureux pour toi.

— Et toi? Est-ce qu'un jour tu me parleras du morceau de choix dont tu sembles te régaler depuis quelque temps?

— Pas impossible.

— Est-ce que c'est si terrible que tu ne souhaites pas me la présenter?

— J'avoue que je redoute que tu me prennes pour un vieil idiot.

— Là, tu m'inquiètes pour de bon. Balance l'info, s'il te plaît.

Mon père a regardé ses chaussures, s'est pincé les lèvres, puis s'est décidé enfin.

— Elle a 55 ans, a-t-il marmonné.

Sur le moment, j'ai manqué exploser de rire, mais son air soucieux m'en a dissuadé.

— Et alors? j'ai demandé en me contenant.

— Alors, elle est plus âgée que moi.

— D'un an! Qu'est-ce que ça peut faire?

— Rien, a-t-il convenu.

— Est-ce que c'est sérieux?

— Assez pour que je songe à l'épouser.

Là, j'ai dû m'asseoir.

— Toi? Te remarier? j'ai bredouillé, stupéfaite.

— Le mariage ne m'a jamais fait peur, Fred.

— Pourquoi n'y as-tu jamais songé avant, dans ce cas?

— Parce qu'aucune des femmes que j'ai rencontrées jusqu'ici ne m'avait donné envie de m'engager à nouveau.

— Celle-là, oui?

— Oui.

Sa réponse franche m'a suffi.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Muriel.

— Quand comptais-tu me l'annoncer?

— J'attendais ton retour de Saint-Rémy, mais les conditions dans lesquelles il s'est produit ne m'ont pas encouragé à le faire.

— Je comprends.

Mon père s'est approché et a posé la main sur mon épaule.

— Ne le fais pas attendre trop longtemps, a-t-il souri.

J'ai hoché la tête et je me suis glissée dans les bras de mon père. Puis il m'a flanquée à la porte. Par vengeance, je n'ai pas raté l'occasion de mettre tout le monde au courant de la nouvelle en traversant le hall d'accueil. Béatrice a lorgné mon père d'un œil sceptique. Il a claqué la porte en haussant les épaules.

Notre seconde visite a été pour Alexis. Le vice-président de la Société n'a pas été étonné de nous voir déposer nos badges respectifs sur son bureau. Il s'y attendait si bien qu'il a même trouvé que nous avions été longs à venir.

— Il a fallu que je me fasse une place dans l'appartement de Fred, a plaisanté Stéphane.

— La connaissant, il doit régner un joli bazar chez elle, a commenté ce cher Alex.

— Plus maintenant, a répondu Mr Vallate d'un air entendu.

— J'étais certain que tu aurais une bonne influence sur elle.

— Vous êtes deux parfaits crétins, j'ai grogné en me calant dans le fond de mon siège.

— O.K.! a reconnu Stéphane, il reste bien quelques défauts, mais ceux-là m’amusent.

— J’ai un petit cadeau pour toi, a annoncé Alexis en lui tendant une enveloppe.

— Et pour moi? j’ai revendiqué.

— Toi, tu as déjà une Aston Martin, m’a-t-il répondu en riant.

— C’est Stéphane qui en a les clés.

— La carte grise est à ton nom.

Pendant ce temps, Stéphane a ouvert l’enveloppe et en a tiré un document de plusieurs pages. Au fur et à mesure de sa lecture, son regard s’est illuminé.

— C’est sérieux? a-t-il soufflé en relevant un visage radieux vers Alexis.

— Tout ce qu’il y a de plus sérieux. J’ai présenté ta bande dessinée à Mina, elle l’a adorée.

— De quoi s’agit-il? j’ai demandé, intriguée.

— D’un contrat d’édition, a répondu Stéphane, heureux.

— Les éditions Peyriac ont décidé de publier l’œuvre de Steph. Je peux même te dire qu’ils comptent absolument sur une suite.

Stéphane a contourné le bureau. Alexis et lui se sont donné une longue accolade. À les voir ainsi, on aurait vraiment pu les prendre pour des frères. En tout cas, l’amitié qu’ils éprouvent l’un pour l’autre est de cette nature. J’en ai été émue aux larmes, mais je me suis vite ressaisie pour ne pas leur faire le plaisir de se foutre de moi.

Puis le tourbillon s’est un peu calmé à la veille du dimanche. Je profite donc de notre première grasse matinée en amoureux pour entamer l’interrogatoire qui me brûle les lèvres depuis plusieurs semaines déjà.

— Pourquoi as-tu résisté si longtemps à mes initiatives? je demande en faisant courir mes doigts sur sa peau douce.

— Parce que ça n’était pas prévu au programme, me répond-il en caressant mon épaule.

— Souhaitais-tu à ce point jouer ton rôle?

— Disons que j’ai été surpris.

— Surpris par quoi?

— Par toi. Alexis s’était bien gardé de me donner plus d’indications que ça et la photo qui figurait sur ta fiche ne te rendait pas justice. Je savais par ailleurs que tes habitudes n’étaient pas celles d’une sainte. Tu n’avais donc, *a priori*, aucune chance de me plaire. Or, je suis tombé amoureux à la seconde où je t’ai vue.

— C’est con, ça, n’est-ce pas? je le nargue en ricanant.

— Ça ne m’a pas simplifié les choses, admet-il d’un ton léger. Surtout la première fois où tu m’as massé. J’ai cru que j’allais jouir dans mon pantalon comme un débutant.

— À ce point? je m’exclame, incrédule, en me redressant pour le regarder.

— Ça faisait plus de neuf mois que je n’avais pas baisé, Fred. Tu n’imagines pas la torture que tu m’as infligée ce jour-là. Si je m’étais écouté, je t’aurais violée sur place.

C’est étrange comme il se livre facilement à des confidences qu’il ne m’a pas faites alors que nous étions à Saint-Rémy. Je le sens libre de toute contrainte, libéré des secrets qui pesaient sur sa conscience. Aujourd’hui, nous apprenons l’un et l’autre à nous connaître vraiment et à lever le voile sur ce qui nous a conduits ici, dans ce lit où nous nous attardons avec bonheur.

— Pourquoi ne l’as-tu pas fait?

— Je n’étais pas censé avoir ce genre de rapports avec toi. Il était seulement convenu que tu viennes me remettre sur pied. J’ai essayé vainement de te faire croire que je n’éprouvais plus rien pour m’en sortir, mais ç’a été un total échec. Tu es la femme la plus obstinée que je connaisse.

— Tu es l’homme le plus sexy que j’ai rencontré, je lui réplique en guise d’excuses.

— J’ai été très sincèrement ému de constater que tu me voyais moi, et pas mon fauteuil. Durant mes quelques mois d’immobilisation, je me suis confronté à la réalité du handicap, je peux te garantir que le regard des autres a son importance. Or, toi, tu t’en fichais éperdument. Tu m’as réellement pris au dépourvu à tous les niveaux.

— J’aurais été prête à te bichonner jusqu’à la fin de tes jours.

Sa main caresse ma joue, ses yeux pétillent de tendresse.

— Je le sais.

— Tu y tiens vraiment à ce mariage?

Il me repousse d’un coup contre les oreillers et se coule sur moi.

— Je n’ai pas l’intention de répondre à une question que j’estime réglée, dit-il en me forçant à ouvrir les jambes pour s’installer plus à son aise sur moi.

— Qu’est-ce que tu fais? je râle pour la forme tandis qu’il commence à me couvrir de baisers agaçants pour mes nerfs.

— Comme tu vois, je passe à l’étape suivante.

— Et c’est quoi, l’étape suivante? La nuit de noces?

Ses beaux yeux bleus plongent dans les miens avec tellement d’intensité que j’en suis éblouie. Je devine que je suis au seuil d’une nouvelle révélation.

— Te faire un enfant.

La surprise me cloue le bec quelques secondes, puis je me ressaisis.

— D'accord, mais à condition que ce soit un garçon et qu'il te ressemble.

— Personnellement, j'aimerais mieux une fille qui soit ton portrait craché.

— Dans ce cas, je te plains. Tu n'auras pas fini de te faire du souci, car elle t'en fera voir de toutes les couleurs.

— Qu'à cela ne tienne, nous serons deux pour veiller sur elle et nous aurons derrière nous de longues années d'expérience. Il lui sera bien difficile de nous rouler.

— C'est juste.

Sans crier gare, il fond alors sur mon sein et commence à le téter avec une gourmandise incroyable.

— Tu es fou, je l'accuse en riant.

— Puisque tu es d'accord, autant ne pas perdre de temps. Il faut que je m'entraîne à devenir père, se défend-il avec un aplomb désarmant.

— Idiot, je glousse en me livrant à ses mains habiles.

— J'aime tes mots doux, Fred, me réplique-t-il en me pénétrant doucement. En tout cas, il en est un dont tu ne m'as jamais affublé.

Son sexe redoutablement motivé me fait chavirer. Je m'accroche à ses épaules et je noue mes jambes autour de ses reins qui ondulent lentement.

— Ah oui? Lequel? je murmure, conquise.

— Même quand j'ai essayé de te faire croire que je l'étais, tu ne m'as pas traité d'impuissant.

— Curieusement, celui-là ne m'est jamais venu à l'esprit, je reconnais en subissant la danse lancinante de son membre en moi.

— Jamais?

— Non, jamais.

Comme pour me prouver que j'ai eu raison à ce sujet, Stéphane s'emploie magnifiquement à me faire jouir. Si c'est là sa manière d'aborder l'entraînement, j'aimerais que cela dure un petit moment. Je ne prendrai sûrement pas le risque de prétendre qu'il n'est pas né celui qui me passera la bague au doigt et me fera un enfant, puisque Mr Vallate semble revendiquer ce titre. Je me souviens trop bien de ma première fessée. Ceci dit, rien ne m'empêche de vendre chèrement ma peau. De toute façon, l'artiste a un deuxième tome à dessiner et je gage que je vais retrouver très vite quelques délicieuses habitudes de pose.



# NOTE DE L'AUTEUR

L'histoire de Lucie qui vous a été retracée dans ce tome était, à l'origine, destinée à devenir un roman à part entière. J'ai cependant jugé le scénario du début trop convenu et répétitif par rapport à Qui de nous deux?

En rouvrant le tome 8 pour le corriger, l'idée m'est venue que je pourrais éventuellement y intégrer cette histoire et lui offrir ainsi une autre forme d'existence.

Puisque Lucie (tome1) ne verra pas autrement le jour, j'ai décidé de vous en offrir la lecture du prologue et du synopsis détaillé tel que je les avais rédigés à l'époque.

Vous retrouverez ce petit bonus sur mon site à l'adresse suivante:

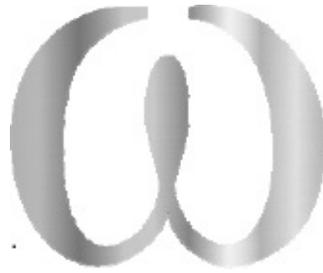
[www.angelabehelle.com](http://www.angelabehelle.com)

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10 décembre 2014 à 14:54

# L'AUTEUR

Angela Behelle

Page La Bourdonnaye: [Angela Behelle](#)



Chaque femme vit plusieurs existences à la fois. Tour à tour une fille, une amie, une sœur, une mère, une compagne, elle est, selon le moment, une enseignante, une infirmière, une ménagère, une mère... une amante.

Derrière la façade lisse d'un quotidien presque banal se cache bien souvent l'autre femme, celle de l'ombre, de la nuit, celle qui rêve, celle qui fantasme... celle qui aime.

C'est cette femme-là que j'ai choisi de révéler en écrivant des histoires qui font vibrer l'imaginaire, éveillent les sens, donnent l'envie de réaliser ses rêves.

Pour toutes celles qui n'osent pas, celles qui s'ignorent, pour celles qui savent déjà ou pour ceux qui cherchent encore à comprendre.

Qu'importe qui je suis vraiment, je suis une femme comme toutes les autres, tranquille et sage... en apparence.

La page Facebook de l'auteur: [ici](#)

Le site de l'auteur: [www.angelabehelle.com](http://www.angelabehelle.com)



Dépôt légal: décembre 2014  
ISBN EPUB: 978-2-8242-1048-3

# LA SOCIÉTÉ TOME 8

## Le premier pas

Au sein de la Société, il existe une règle fondamentale selon laquelle les compétences et les qualités des adhérents peuvent être mises à contribution, à tout moment, en faveur de la communauté. C'est en vertu de ce principe qu'Alexis Duivel se présente, un soir, au cabinet de Frédérique Roche, kinésithérapeute de son état, et accessoirement élément actif de l'organisation clandestine. La mission de la demoiselle, si elle l'accepte : remettre un jeune accidenté de la route sur pieds. Mais connaissant le caractère turbulent de son amie, Alexis ne compte pas sur l'application stricte du seul règlement pour obtenir sa coopération. Comme à son habitude, le vice-président de la Société préfère user d'arguments très persuasifs qui vont rapidement expédier la jeune femme en Provence, au chevet d'un homme qui pourrait bien lui réserver certaines surprises.

Chaque femme vit plusieurs existences : fille, amie, sœur, mère, compagne, enseignante, infirmière, amante... Qu'importe qui elle est vraiment, **Angela Behelle** est une femme comme toutes les autres, tranquille et sage... en apparence.

Retrouvez *La Société* sur : [www.angelabehelle.wordpress.com](http://www.angelabehelle.wordpress.com)  
[www.labourdonnaye.com](http://www.labourdonnaye.com)

ADULTES



ISBN 9782824210483

Photo : © Yurok Aleksandrovich/Fotolia  
Illustrations : Augustin Popescu



La Bourdonnaye

ADULTES

Angela  
Behelle

*Le premier pas*

Version illustrée

*La Société - Tome 8*

La Bourdonnaye



Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 10  
décembre 2014 à 14:54